

---

This is a reproduction of a library book that was digitized by Google as part of an ongoing effort to preserve the information in books and make it universally accessible.

Google™ books

<https://books.google.com>





## A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

## Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

## À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>









811569

1176

24653











LA  
**MAGDELEINE**  
 AV DESERT  
 DE LA SAINTE BAVME  
 EN PROVENCE.

*Poëme spirituel & Chrétien.*

Par le P. PIERRE de S. LOVYS, Religieux  
 Carme de la Province de Provence.

Erat in desertis vsq; in diem ostensionis suæ. *Luc. 1. c. v. 80.*  
 Dedit ei Deus locum pœnitentiæ. *Iob. c. 24. v. 23.*  
 In foraminibus petræ, in cavernâ maceræ. *Cant. 2. c. v. 14.*

Canet tuba ; nec quodcunque

Hanc benè nulla



V O I N M E N.

A LYON,  
 Chez JEAN GREGOIRE , en tuë Merciere, à  
 l'Enseigne de la Renommée.

M. DCCCLXXVIII.  
 Avec Approbation & Permission.

QUATRAIN DE L'AUTHEUR  
Sur  
L'Anagramme de la Sainte.

*Dans ce Poëme , que ie chante,  
Pour la ioye , & pour la douleur,  
De l'innocent , & du pecheur,  
IE MESICI LA GRANDE AMANTE,  
SAINCTE MARIE MAGDELAINE.*

Le Livre au Critique.  
EPIGRAMME.

Garde-toy bien de m'achéter,  
Critique , si ie ne t'agrée,  
Tu peux ailleurs te contenter,  
Sans me faire la chimagrée.  
(Mon Autheur n'ayant attendu ,  
Ny ton amitié , ny ta haine :)  
Car vous auriez tous deux perdu,  
Toy, ton argent, & luy sa peine.

*Au mesme.*

Pour t'apprendre comme il faut vivre,  
Censeur, ie parle comme vn Livre.

*Ad aperturam Libri.*



*Mulier amicta Sole.*



*Notre Dame de lumieres.*





V O E V

D E L' A V T H E V R

# A NOSTRE DAME DE L V M I E R E,

Honorée & servie par les RR. PP.  
Carmes, au terroir de Goult  
en Provence.



*V G V S T E, Serenissime, & Sou-  
veraine Princesse du Ciel, & de  
la terre : Reyne des Lumieres,  
& des Clartez.*

*Il est déjà temps que cette autre M A-  
R I E, vostre Ancienne, fidele, & inseparable  
compagne, suivant la signification de son  
Nom & du vostre, devienne près de vous.  
Dame Illuminée, & que cette belle Te-  
nebreuse, cét Ange visible & invisible du  
desert, sorte enfin, après tant des siecles, des  
obscuritez de sa Caverne, de ses sombres*

à 2



valons , & des Ombres de sa Forest , pour  
venir voir le iour , & pour estre mise en  
Lumiere sous vos estincelants estendarts ,  
Lumineux & favorables Auspices ; avec  
toute la gloire, l'éclat, la pompe, l'appareil,  
& la magnificence, qu'elle pouvoit souhai-  
ter, apres estre descenduë du sommet de sa  
montagne, pour se prosterner à vos pieds,  
se voyant, après tant de nuit, aux appro-  
ches de la belle Estoile du matin, de la  
Lune, qui a esté pleine du Soleil de Iu-  
stice , & de la mesme Aurore , qui nous  
l'a produit, mettant en lumiere, la Lumiere  
Eternelle du monde.

Ce n'estoit donc pas à une personne mor-  
telle , que devoit se presenter la grande  
Ombre de cette Admirable Heroïne, qui par  
ses estranges & inouïes austeritez, a eston-  
né toute la terre. Mais ie trouve mon su-  
iet, dans toute l'étenduë de ses excellentes  
grandeurs, si noble, si connu & reveré de  
tant de peuples, que i' aurois fort mauvaise  
grace de le vouloir rendre plus recomman-  
dable par ce chetif, & languissant discours,  
ou déjà, tout éblouy de tant de lumieres;

ie ne fais plus que begayer. Je laisseray donc cét honorable employ , à ces divins Herauts du Ciel, & sacréz Trompettes de ce saint Evangile, qui, (comme dit la premiere verité, vostre Adorable Fils,) sera presché par tout l'Vnivers, puisque ce sont eux, qui, toutes les années, dans leurs chaires en font resonner, en mille lieux, les loüanges & les eloges, qui roulent & coulent avec autant de fruit que de bruit, dans le torrent de leur Eloquence.

Tout mon dessein & desir, n'estant icy, que de baiser humblement le bout de vostre sceptre, & vous offrir ce beau Miracle d'Amour, parmi la foule de tant d'autres, qui sont tous les iours presentez au pied de vostre Autel. Voüant le Tableau d'une Illustre & fameuse Criminelle, à la plus pure, à la plus innocente, & à la plus sainte de toutes les creatures. Vne Dame mondaine, à la Dame du monde, un thardon épineux, à la Rose Mystique, un vase d'horreur, au Vase d'Honneur, une tour de Babylone, à la Tour de David, une fille, autrefois follement amoureuse, à la

Mere de la belle Dilection, & au Thrône de la Sagesse; *une Pecheresse repentie; au Refuge des pecheurs, un miroir de penitence, au Miroir de Iustice, la Colombe des trous de la pierre & du deluge des pleurs, à l' Arche d' Alliance, un suiet de tristesse, à la Cause de nostre ioye, une pauvre dolente & plaintive, à la Conso-  
latrice des Affligez, une Iuifve exilée & chassée de son pays, au recours & secours des Chrêtiens. Celle qui fut l'esclave & la suiette des demös, à celle qui est la Mai-  
stresse & la Reyne des Anges. Et en-  
fin à la Dame des Lumieres, celle qui  
doit estre la Lumiere des Dames.*

*Esperant que ce mien petit travail, pas-  
sera pour quelque chose d'assez bon dans  
l'estime du public, quand il verra que i'ay  
bien osé le porter si haut, en l'adressant  
à vostre Maiesté, pour estre Eclairé des  
brillans de vos Diademes, embelli de fleu-  
rons de vos Couronnes & purifié par la  
splendeur de ces feux merueilleux, qui ont  
dèia paru aux yeux de tant de personnes;  
tout autour de vostre sainte & miracu-  
leuse Chapelle.*

*Ignis*

*Ignis involvens, & splendor in circuitu eius.*  
Comme dit, ou plutoſt predict le  
Prophete Ezechiel dans ſon *ch. l.v. 2.*

*Propoſui pro luce habere illam.*  
*Quoniam inextinguibile eſt lumen illius.*  
*Sap. c. 7. v. 4.*

## A LA MEME DAME.

*Lumiere, qui mites au Iour,*  
*Celuy qui mit le iour au monde,*  
*(Quand le Soleil faiſant ſon tour,*  
*Pour eſtre plûtôt de retour,*  
*S'eſtoit precipité dans l'onde.)*  
*Mettez-y ce livre d'Amour,*  
*Lumiere, qui mites au Iour,*  
*Celuy qui mit le Iour au monde.*

### Diſtichon.

*Luminis aterni mater, clariffima Virgo,*  
*Maius & hac inter ſidera, ſydus, Ave.*

Eidem

Eidem Distichon.

*Luminibus, praclara, tuis, hunc Virgo, libellum,  
Supplex ecce, meum, consecro, meque tibi.*

Per te quandoquidem

*(Domus Aurea, Fœderis Arca,  
Iustitia speculum, Rosa Mystica, Ianna Cœli.)*

MIRA LVCE PRESTAT.  
PETRVS CARMELITA.



A M A D A M E

M A D A M E

DE LA BLACHE,  
GABRIELLE DE LEVL



A D A M E,

Le favorable accueil, que vôtre bonté fit ces iours passez, à l'*Echantillon*, merite bien que ie vous offre & dédie *la piece* toute entiere. Accueil, qui estant fuivy de la liberalité tout à fait surprenante, dont vous usâtes en mon endroit, acheva de me persuader, que vous estiez la personne du monde la moins difficile, pour les affaires de Dieu, & la plus obligeante pour celles des hommes. Aussi ne crois-ie point de vous des-obliger, si ie vous fais icy la suivante de la Reyne du Ciel, & des Lumieres, puis-que, comme vous allez voir cy-dessous dans les seules lettres de vôtre beau Nom, par vn rencontre aussi heureux, que veritable, vous *brillez*, & tirez tout vostre éclat *de la Vierge*, aussi bien que vô-  
que



tre Origine , étant descenduë de cette si Ancienne , & sacrée Race de Lévi, comme le maintiennent & soutiennent encor les vieux blasons de vos Armes , qui sont de Chevrons.

*Antiqua, qua signa ferunt Insignia gentis.*

C'est icy, MADAME , que ie découvre vn beau champ pour m'étendre , & pour pouvoir parler au long de cette longue suite de vos glorieux Ancêtres ; Mais à quoy bon d'aller remuer les cendres de tant d'Illustres morts, & fouïiller dans les Augustes monuments de ces Heros, historiez de leurs trophées , ou dans les superbes mausolées de ces Heroïnes, entourez des vertus Esplorées , puisque leurs grandes qualitez semblent estre toutes, en racourcy, ressuscitées, & reünies en vostre seule personne, qui sans doute, n'est autre, que celle, qui me fut promise, il y a quelque temps, par vn homme de grande vertu, & de merite, fort devot à la *Magdeleine* , qui m'assura dans vne de ses lettres , que Dieu susciteroit bien-tôt quelque bonne Ame , qui prendroit le soin de faire mettre mon ouvrage en lumiere.

Voyant donc, MADAME , la prophetie de ce personnage si bien accomplie en vous même , qui l'estes vrayment de tout point, (Aussi bien que vostre Illustre & genereux Mary, dont les inclinations, & les pensées  
rou

routes nobles, sublimes, & relevées, le portent continuellement à de choses grandes, & hautes, suivant la devise de ses Armes, mise à la teste d'un faucon volant :

*Semper in Altum.* )

Je ne fais point de difficulté, ( pourveu que vostre humble, modestie n'en soit point offensée ) de vous placer au milieu de ces deux incomparables *Maries*, à fin que, prenant, avec elles, la protection de ce petit Livre, elles favorisent toujourns vos pieuses, & genereuses intentions, vous comblent de benedictions avec tout vostre noble famille, & vous obtiennent, par leurs toutes puissantes prieres, l'une de son fils, & l'autre de son Amant, les graces, qui vous sont necessaires, pour arriver un iour heureusement à cette gloire, qu'elles possèdent dans le Ciel. C'est là le plus fort, & le plus avantageux souhait, que puisse faire pour vous,

MADAME,

Vostre très-humble & très-obligé serviteur,  
FR. PIERRE de S. LOVYS,  
Rel. Carme.

Anagramme  
POVR LA MESME DAME  
GABRIELLE DE LE'VI  
BRILLE DE LA VIERGE.

SONNET ACROSTIQUE.

D rave, Muse, en ton cœur le portrait d'une Dame,  
A qui le Ciel a fait tant de presens divers,  
B rien qu'on ne puisse pas en ces quatorze vers,  
R enfermer tous les dons, qui parent sa belle Ame.  
I l faut donc moderer cette ardeur, qui t'enflamme,  
E t puis, malgré l'envie, & ses yeux de travers,  
Laisser voler son Nom au bout de l'Univers,  
E t borner sa loüange, à sa seule Anagramme.  
D e ce qui s'en peut dire aux curieux Esprits,  
D e n voicy l'abregé dans ces deux mots, compris,  
L 'appellant à bon droit, voyant comme elle BRILLE,  
L 'en quoy mon sentiment sera toujourns suivy,  
V n Astre DE LA VIERGE, estant de sa famille,  
L e conclus, qu'elle sort de l'Estoc de LE'VI.

A LA MESME.

**M**ADAME (pour se satisfaire,  
Et se rendre Agreeable à tous.)  
Ma Muse auroit bien voulu faire  
Quelque chose digne de vous:  
Mais, excusant son impuissance,  
Accusez-en vostre naissance,  
Et tant de rares qualitez;  
Qui, vous rendant en tout parfaite,  
La rendent aussi-tôt muette,  
Pour chanter dignement ce que vous meritez.

F. P. C.

L'AY.



L'A U T H E U R

A V L E C T E U R.

*Si nova non canto carmine , canto novè.*

**E** ne sçay cher Lecteur, quel jugement vous pourrez faire de cette nouvelle mode de Poëme. Je puis pourtant vous assurer , qu'elle ne vous sera point trop desagreable , si vous avez autant de patience, pour voir la piece d'un bout à l'autre , que de bonté , pour en excuser les defauts , qui ne sont pas en petit nombre , vous priant de croire , que tous les endroits qui vous choqueront , dans la suite de cette lecture, m'ont esté de pierres d'achopement , & comme des escueils inevitables , mais qu'y faire ?

*Aliquando bonus dormitat homerus.*

Ce qui fait que ie ne puis m'empescher de dire cette belle verité.

*Pro captu lectoris, habent sua fata libelli.*

Puis qu'en effet, c'est entierement du caprice, ou capacité du Lecteur, que dépend toute la grace, ou disgrâce d'un Livre. Qui pourroit ce me semble dire , à celuy qui le manie, ce que dit à Dieu le Prophete , dans son Psal. 30. v. 16. *In manibus tuis sortes mee.*

é

## AVIS AU LECTEUR.

Que si c'est aujourd'huy, que nous voyons la Poësie montée iusques à son Zenith, & si tous les beaux esprits du temps semblent avoir mis, pour ainsi dire, le *non plus ultra*, sur les doubles colonnes du Parnasse. Je ne puis éviter le blâme d'une temerité trop grande, pour avoir voulu par cét essay, mêler mon croacement, avec les tons melodieux & ravissants, de tant de Cygnes inimitables, qui chantent si doucement sur les bords de la Seine, & dans le Sacré chœur des Muses, si-bien qu'il se pourra faire que quelqu'un dira, parlant de moy, à l'ouverture de mon Livre.

*An niger, hinc albos, corvus, canit inter olores?*

Mais, *transcat*, cela ne me scauroit mettre en mauvaise humeur, nonobstant le dire commun.

— *Genus irritabile vatum.*

Aussi n'ay ie garde de me promettre, que ma façon de composer, puisse agréer à toute sorte de personnes, comme à celle qui me fit entreprendre cet ouvrage, à raison de la diversité des goûts, & sentiments d'un chacun, sachant bien que

*Difficile est nimium variis servire palatis,*

„ Car, qui pourroit à tout le monde plaire :

„ Il faudroit bien estre parfait.

„ De tous ceux qui l'ont voulu faire,

„ Pas un, qu'on sçache, ne la fait.

Aussi

## AVIS AV LECTEUR.

Aussi quelqu'un de mes amis, me disoit,  
ces jours passez, parlant de mon Poëme.

*He! quoy vous estonnez - vous,  
Si quelque bourru le condamne?  
Puis qu'à moins que d'estre de Manne,  
Il ne peut estre au goût de tous.*

Mais peu m'importe, pourveu que le  
grand Maître que ie sers, & cette grande  
Sainte qui le sert si-bien autrefois, en  
qualité d'Amante, & d'Hôteffe, ne dés-  
approuvent point mon dessein, qui n'a  
esté commencé, poursuivy, ny finy, que  
pour leur plus grande gloire.

*Non ego ventosa plebis suffragia venor.  
—— Nec est mortale quod opto,*

Ce livre est à la bonne foy,  
Mais au reste si tu t'en faches,  
Le veux bien, Censeur, que tu sçaches,  
Qu'il n'a pas esté fait pour toy.

*Non tibi nostra quidem mellificavit Apis.*

Prens toujourns cegy cependant,  
Mon cher Lecteur, en attendant.

Que Dieu, par sa bonté, me donne le  
moyen, & l'occasion de te faire voir  
dans vn autre ordre. Cette mesme piece  
augmentée, commentée, embellie des  
Figures, & autorisée par plus de cinq

## AVIS AU LECTEUR.

cents passages de l'Écriture Sainte , des Sentences des Peres de l'Eglise , & de quantité d'Authoritez , tirées de plusieurs Auteurs , tant sacrez que prophanes. Le tout revenant merveilleusement bien à mon sujet. ADIEU.

Lecteur tu prendras , s'il te plait , la peine , de voir à la fin du Livre , quelques fautes des plus notables , qui se sont glissées dans l'Impression, pendant le temps de mon absence.



*Galanterie*

*Galanterie spirituelle à l' Auteur.*

**A** Vssi-tôt qu'on a veu cette piece charmante,  
Le desit du Lecteur tour de nouveau s'augmente,  
Pour voir encor vne seconde fois  
Ce portrait ravissant de la divine Amante  
Qui n'est pas vn tableau mort, & privé de voix.  
Vostre **MAGDELAÏNE** est si belle,  
Que les yeux & les cœurs en sont pris, & surpris,  
Et sa grace est si naturelle,  
D'un tel poids, & d'un si grand prix,  
Qu'elle peut divertir les plus galants esprits,  
Qui n'auront, sans mentir plus d'amour que pour elle,  
Changeant l'objet de leur desir,  
Pour d'autres peintures plus saintes,  
Ces Amoureux à leur loisir,  
Trouvant icy tous leur plaisir,  
Sans plus perdre le temps à d'invtiles plaintes,  
Oublièrent leurs **PHILIS**, quitteront leurs **AMINTES**,  
Qui, par ces nouveaux changemens,  
Perdront toutes leurs vieux Amants,  
Sans sçavoir autrement qu'y faire,  
( Et dans cette bizarre affaire,  
Malgré tous leurs ressentimens )  
Le beau sera, sans leur déplaire,  
Qu'elles n'oseront s'attrister,  
De se voir ainsi supplanter,  
Par les charmes puissans d'une telle Rivale,  
Qui ne sçaurôit avoir au monde son égale,  
Puisque vous allez faire, avec de si beaux traits,  
Autant d'Amants, à l'un de ses portraits,  
Qu'elle même autrefois s'en fit par ses attraits.

*Speſtator quiſquis veniet, diſcedet amator.*

**AUTOSSERE P.**

É 3

*Caprice spirituel sur ces paroles de N. Seigneur, en l'Evangile de la Magdeleine.*  
*Hoc Evangelium in toto mundo diceretur.*  
*Matth.c.26.v.13.*

**E** Sprits forts, & friands du *Doux*, & de l'*Utile*.

Fermez, fermez vostre **VIRGILE**,

(Sauf respect de sa qualité)

Pour lire sur cet **EVANGILE**

L'admirable subtilité,

D'un **PRESTRE**, qui dans cet ouvrage,

A fait un si beau *Mariage*,

Du **DIVERTISSEMENT** & de l'**UTILITE'**,

Qu'il sera publié par tous les coins du monde,

Suivant l'Arrest de son destin.

N'apprehendez donc pas qu'il soit *Nul*, qu'on en gronde.

N'estant nullement *Clandestin*.

Puisque dé-jà par tout la **RENOMMEE** en vole,

Pour le faire sçavoir de l'un à l'autre Pole,

Mais si bien, qu'on a droit d'esperer que le *Fruit*

En sera pour le moins aussi grand que le bruit.

*Sic miscuit utile dulci.*

*Non mare, non montes, non famam terminat Orbis.*

**FR. MICHEL DU S. ESPRIT,**  
Commissaire general des  
Carmes Reformez en la  
Province de Provence.

A N A G R A M M E

A LA TRES-SAINCTE MARIE MAGDELENE.  
L'IMAGE SACRE'E DE L'AMANTE TRANSIE.

S O N N E T.

**B**ELLE AMANTE TRANSIE aux pieds de vôtre Amant,  
Aux vostres prosterné, ie viens vous rendre hõmage,  
Et vous offrir icy vostre sacrée Image,  
Avec crainte, respect, tendresse & sentiment,  
Je voudrois donc, MADAME, avoir à ce moment,  
Les tons harmonieux, les accents, le ramage,  
La voix & l'air mourant du CYGNE au blanc plumage,  
Pour chanter, cõme il faut, vostre amoureux tourment.  
Mais ie n'ay que la plume, & la voix d'un CORBEAU,  
D'un profane pecheur encor dans le tombeau,  
(Grand MIRACLE D'AMOUR, de tous le plus insigne.)  
Ce portrait est sacré, ie n'y dois pas toucher,  
Si ce n'est que ie veuille, afin d'en estre digne,  
Commencer à bien faire, & cesser de pecher.

*Excuse de l'Autheur à la Sainte.*

**P**ARDONNEZ, grande SAINTE, au temeraire ICARE,  
Qui, pour voler à vous, maintenant se prepare,  
Si sa plume (à qui tout defaut,  
Pour bien décrire vos loüanges)  
Ne peut pas vous mettre si haut,  
Que faisoient les Ailes des Anges.

SANCTA MARIA MAGDALENA:

Anagramma.

ES ALTA, MAGNA, AC MIRANDA.

A LA MESME.

A Sire de la voute Azurée,  
Qui brillez pour tout l'Vniuers,  
Si vostre gloire au Ciel, paroît demesurée,  
Qui pourra la comprendre aux mesures des Vers?  
Puis-Je donc éviter la publique censure?  
Si l'entreprens icy d'en parler *par mesure*?

L'AUTHEVR A LA PROUVENCE.

S O N N E T.

*Princeps Provinciarum facta est.*  
Thren. c. I. v. I.

P R I N C E S S E en Sainteté, des Provinces de France,  
Theatre renommé de tant de sacrez lieux,  
qui nous fais admirer, en nos terres, les Cicux,  
C'est à toy, que i'en veux, trop heureuse *Provence*.  
Mais, puis qu'on peut fort bien, prouuer ce que i'advâce.  
Par des discours polis, subtils, & serieux,  
Le laisse cet *Office* à qui le fera mieux,  
Que moy, ny que mon Livre, avec sa *survivence*.  
Mettant doncques à part, tous ces riches thresors,  
De tant de *Monuments*, & de tant de *Saints Corps*,  
D'*Arles*, de *Tharascon*, d'*Aix*, d'*Apt*, & de *Marseille*.  
Le croy pieusement, & i'ose proferer,  
Qu'enfin *Saint Maximin*, a l'vniue merveille,  
Pour laquelle, à toute autre, on te doit preferer.

A LA

# A LA SAINTE BAVME SONNET.

**I**E ne viens point à vous, effrayante CAVERNE,  
Pour voir, ny pour ouyr la SYBILLE en fureur,  
Je n'ay pas le dessein d'un fugitif coureur,  
Et ie ne pretends point de penetrer l'Averne.

Si devant vostre sueil, humble ie me prosterne,  
C'est pour y penetrer vn mystere d'horreur,  
(Des bons & des mauvais, la joye & la terreur),  
Et guerir les pecheurs d'un mal, qu'ils ont interne.

Enfin ie vay sçavoir ce que n'ont point appris,  
Tant de siecles passez aux curieux Esprits,  
Les regrets, les sanglots, les soupirs, les complaints,  
Et les pleurs que versa vostre hôtesse en ces lieux,  
Je ne passe donc pas, par de routes si saintes,  
Pour descendre aux Enfers, mais pour monter aux Cieux.

## *Aux Lecteurs.*

**L**Ecteurs, pour vous entretenir,  
Le chemin que ie veux tenir,  
N'est pas celuy du lieu, que nous chante VIRGILE,  
( Dont la descente est fort facile )  
Mais c'est vn sentier raboteux,  
Estroit, penible, tortueux,  
Et d'une si rude montée,  
Que l'ame la plus sainte en est épouvantée,  
Ou même le plus juste (ainsi qu'on peut conter)  
Tombe sept fois le iour en voulant y monter.

BEATISSIMA MARIA MAGDALENE.

*Anagramma.*

REA, IN EA BALMA, ADMISSA, GEMIT.

A L'AV

A L'AVTHEVR.

S O N N E T.

**D**Ez que j'ay reconnu, vos Muses nompareilles,  
Si douces en cadance, & si belles sans fard,  
J'ay creu, qu'elles pourroient quelque iour, tôt, ou tard,  
Ravir, par leurs attraits, les yeux, & les oreilles.

Ayant pris ce dessein, pour sujet de vos veilles,  
Vous avez fait le choix de la meilleure part,  
Car, où vous produisez les merveilles de l'Art,  
Ou bien vous sçavez l'Art, de faire de merveilles.

Quoy que c'en soit, il faut confesser toutefois,  
que vous en faites voir, deux grandes à la fois,  
qui meritent assez, & la foule, & la presse,

Puis qu'il semble, qu'aux yeux, de tous les éplucheurs,  
Vous ne faites revivre icy la Pecheresse,  
que pour faire mourir, en tous lieux les Pecheurs.

IGNACE BARTHELEMY DE VAVREAS, au Comtat  
d'Avignon, Prêtre, frere de l'Authcur.

A L'AVTHEVR.

**I**L faut le dire, on ne sçauroit le taire,  
( En voyant vos beaux Vers, pleins de tant de douceur )  
qu'autrefois IESVS-CHRIST, ressuscita le FRERE,  
Et que vous maintenant, ressuscitez LA SOEUR,  
Par tant de CHARMES Innocents,  
Qui sont vos CARMES ravissants.

Et. ALEXIS de la Vierge,  
Religieux Carme.

A L'AV

## A L A V T H E V R .

**T**On livre à tant de belles choses,  
Qu'il pourroit estre comparé,  
Au *rosier* doublement *paré*,  
Et des *Epines*, & des *Roses*.  
Ma rime aura doncques raison,  
D'en faire la comparaison,  
Puis qu'en tes saintes amouretés,  
Tout n'est que *pointes*, & *fleuretes*.

A V M E S M E .

**O**Vy, ie l'ay voulu dire, & l'ay bien avancé,  
Que, dans cette façon d'écrire pour ta Sainte,  
Tu t'en vas de ton pas, hardiment, & sans crainte,  
Devancer de beaucoup, ceux, qui t'ont devancé.

A V M E S M E .

**T**V chantes si-bien sur ta lyre,  
Ce qui mieux merite le jour,  
Qu'on ne defendra point de lire,  
Cet aymable livre d'Amour.

MAGDALA CANTETVR;

VIVAT, RELEGATVR, AMETVR.

SANCTA MARIA MAGDALENE:  
*Anagrammata.*  
 MAGNA, ET CLARA DEI AMANS.

En Gemma Radians, ac Alta.



Gem, sua lacrima mater.

*Ecce mulier, qua erat in ciuitate peccatrix. Luc. 7. c. v. 37*  
*Et in ciuitate sanctificata. Eccli. c. 24. v. 15.*  
*Quoniam dilexit mulierum. Luc. 7. c. v. 47.*

Chers Pelerins qui venez en ce lieu,  
 Me visiter en ma grotte profonde,  
 Sçachez, avant que de me dire adieu,  
 que si, du temps, que j'estois vagabonde,  
 L'amour mondain me separa de Dieu,  
 L'amour de Dieu me separa du monde.

*Elongaui fugiens : & mansi in solitudine. Pl. 5. 4. v. 8.*



# LA MAGDELEINE.

## LIVRE PREMIER.

**M**E CHANTE dans mes vers, vne DAME DE MARQUE  
Dont le Chef est encor vn temple où l'on remarque  
Sur son vieux frontispice, vn endro<sup>it</sup> du milieu,  
Empreint & consacré des doigts sacrez de Dieu.  
MERVEILLE, qui paroît entre les plus Illustres,  
Et subsisté depuis trois cens vingt & six lustres.  
Monument eternel d'vn si long-temps passé!  
C'est donc pour ce sujet, que me sentant poussé,  
Du puissant, du sublime, & relevé genie,  
Qu'à sur les autres Sœurs la celeste VRANIE,  
Je prens, pour exalter son MAGNIFIQUE Nom,  
La trompette sonnante, & le bruyant claiton.  
Afin que mille échos dans les vastes campagnes,  
Et iusques aux sommets des plus hautes montagnes  
Sur vn ton éclatant & sous vn air serein,  
Séveillent pour répondre à ces bouches d'airain;  
Qui ne rediront plus ce nom de ROSEMONDE  
(Tant de fois rechanté sur la terre & sur l'onde)  
Pour faite retentir du Levant au couchant,  
Celuy que ie m'en vay trompeter en ce chant.  
Mais comme ie ne suis, que l'écho de tant d'autres  
Dans cette conjoncture ayant besoin des vostres,  
Iaignez, voutes, rochers, antres, vallons & bois,  
Tous vos retonnemens à celuy de ma voix.

A



Les Cieux seront ravis, & la terre charmée  
 D'un volume volant avec la RENOMMÉE,  
 Et ce saint EVANGILE aura bien tant de cours,  
 Qu'il sera proclamé par tous les carrefours.

C'est donc pour obeyr à l'Édit de l'Oracle  
 (Prononcé, quand l'Amour fit son plus grand miracle)  
 Que dans ce Livre ouvert (comme font les Amants  
 Dans vne boîte d'or, leurs objets plus charmants)

Je fay voir le portrait de L'AMANTE TRANSIE,  
 Naïvement tracé dans cette Poësie,  
 Où ma divine MYSE a voulu m'inspirer,  
 De chanter le sujet qui la fit tant pleurer.

Je découvre les feux, les brasiers & les flammes,  
 De la plus Amoureuse entre toutes les femmes,  
 D'un Ange corporel, dont la dernière fin,  
 Fut d'occuper le lieu du premier Seraphin.

Je presche de IESVS la grande PENITENTE,  
 Qui me tint en travail, & la presse en attente,  
 Pendant neuf fois neuf mois portée en mon cerveau,  
 D'où, comme vne PALLAS, elle sort de nouveau.

Je produis sur les rangs la celeste guerriere,  
 Dans la lice du Sicle, ayant fait sa carrière,  
 Dont la noble fierté par les bois & les monts,  
 Triompha de la chair, du monde & des demons.

Je raconte la vie estrange, aspre & severe,  
 De celle qui suivit son Amant au Calvaire,  
 Où son cœur, le plus grand qu'il venoit conquérir,  
 Mourut cent mille fois, en l'y voyant mourir.

Je fay plaindre & gemit la dolente Martyre,  
 Qui se pâme, qui meurt, qui languit, qui soupire,  
 Je décris ses amours, ses transports, ses élans,  
 Ses ardeurs, ses regrets, ses desirs violens.

Je exprime ses langueurs, son dueil, ses defaillances,  
 Ses peines, ses tourmens, ses douleurs, ses souffrances,  
 Ses dégoûts, ses ennuis, ses complaints, ses maux,  
 Et les eaux de ses feux, ou les feux de ses eaux.

L'expose aux yeux mondains, vne Dame mondaine,  
 Dont la conversion fut si prompte & soudaine,  
 Que jamais on ne vid au dessous du Soleil,  
 La cause, ny l'effet d'un changement pareil.

Le n'ouvre ce discours, que pour mettre en lumiere,  
 Celle que le Sauveur visita la premiere;  
 Pour luy faire annoncer sa Resurrection,  
 Aux témoins de sa Mort & de sa Passion.

Le publie assez haut la FEMME APOSTOLIQUE,  
 Et ie donne au public vne Sainte publique,  
 Qu'on vid & qu'on ouyt hautement publier,  
 L'histoire qui jamais ne se doit oublier.

Enfin, ie mets au iour la nouvelle peinture,  
 De la IUIVE, dont l'Art corrigea la Nature,  
 Vn tableau de douleur, vn miracle d'amour,  
 Qui dans vn Antre affreux s'alla priver du iour.

La belle MAGDELEINE errante & libertine,  
 Ayant scandalisé toute la Palestine,  
 Et de tous ses pechez eût la remission,  
 Qui vint en ce pays faire sa mission.

HIERSALEM la vid comme sa pecheresse,  
 Et MARSEILLE l'ouyt comme sa prêcheresse,  
 La premiere abhorra ses vains deportemens,  
 La seconde admira ses saints emportemens.  
 L'une vid sa jeunesse adorer cette idole,  
 L'autre se convertit escoutant sa parole;  
 Et la SAINTE CITE' qui la mit hors de soy,  
 Obligea la PAYENNE à recevoir la Foy.  
 Quand apres son exil, du Saint Esprit guidée,  
 Elle fuyt en Provence & quitta la Judée,  
 Si donc elle voulut faire vn si long trajet,  
 Ce fut pour achever ce glorieux projet,  
 Qui donna la terreur, dont elle fut saisie,  
 A L'EUROPE qui sceut le crime de L'ASIE,  
 Crime, que l'Vniuers toujourns detestera,  
 Tant qu'à l'entour du Ciel, le Soleil roulera.

Que jusques dans la Mer, & leur mere & leur sources,  
 Les fleuves s'en iront precipiter leur course,  
 Tant que les Elemens se contrarieront,  
 Et tant qu'au firmament les Astres brilleront,  
 Toujourns on parlera de l'attentat horrible,  
 Qui d'un second chaos fit voir l'estat terrible,  
 Deicide, qui fit l'œil du Monde éclipser,  
 Voyant la mort d'un Dieu, que nous vint annoncer  
**LA FILLE DE SION**, des pechez le dedale,  
 Autrefois **BABYLONE**, & pierre de scandale,  
 Avant qu'on vid changer ce charbon en rubis,  
 La Corneille en Colombe, & la Louve en Brebis,  
 Un Enfer en un Ciel, le rien en quelque chose,  
 Le chardon en un lys, l'espine en vne rose.  
 En grace le peché, l'impuissance en pouvoir,  
 Le vice en la vertu, le chaudron en miroir.

**MIROIR DE PENITENCE**, & parfait & fidele,  
 Pour tous ceux qui voudront la prendre pour modele,  
 Dans ce petit extrait d'un grand Original,  
**LA GUIDE DES PECHERS**, & leur plus beau phanal.

**LA COVRTISANE** icy **SOLITAIRE** & sauvage,  
 Plus libre que jamais en ce saint esclavage,  
 Faisant si bien sa Cour à son Roy, que les Cieux  
 Ont changé, pour la voir, tous leurs Astres en yeux,  
 Comme vne Anachorete, Oreade, ou Napée,  
 A pleurer ses pechez nuit & iour occupée,  
 Qui vécut au desert l'espace de trente ans,  
 Pour ne jamais mourir dans l'histoire des temps.

Ces bois la font passer pour vne **HAMADRIADE**,  
 Ses larmes font penser, que c'est vne **NAÏADE**,  
 Venez donc, curieux, & vous rencontrerez  
 Vne Nymphé aquatique, au milieu des forests.  
 Marquée au coin de Dieu d'un profond caractere,  
 Qui porte sur son front ce mot escrit, **MYSTERE**,  
 Cachet, ou Seau Royal imprimé sur sa chair,  
 Par **IESVS** reconnu, qu'elle vouloit toucher.

La colonne de feu, la volante Amazone,  
 La pluvieuse HYADE, & la brûlante ZONE,  
 La fontaine des feux, la fournaise des eaux,  
 L'oyseau de Paradis, la Reyne des oyseaux,  
 Qui montoit de l'abyfme, & du fond de la Baume,  
 Pour voler dans les airs, comme vn HELIOEROME,  
 Sept fois le iour portée en ces lieux, pour jouÿr  
 Du celeste concert, qu'on luy faisoit oÿr.

L'ARETHUSE non feinte, ou la BIBLIS certaine,  
 Que le feu de l'amour fit couler en fontaine,  
 Dont les yeux devenus deux alambics brûlans,  
 Sont plûtoft distillez, qu'ils ne font distillans.  
 L'Heroïne qui fit, plus que toute autre femme,  
 Vn Ocean de pluye, vn Mont-gibel de flamme,  
 Vne ARCHE, qui surmonte vn deluge de pleurs,  
 Sauvée en la montagne apres tant de mal-heurs.

Dans le sacré brasier la Salamandre humide,  
 Dans la mer de ses eaux l'ardente PYRALIDE,  
 Qui sur terre & dans l'air, n'eut autres aliments,  
 Que le froid & le chaud de ces deux Elements.

L'Escarboucle embrazé, la PERLE ORIENTALE,  
 Le foyer immortel & la sainte VESTALE,  
 Qui conserva si bien le feu qui la brûloit,  
 Qu'il ne fut point esteint par tant d'eau qui couloit:  
 Au contraire plus fort par antiperistase,  
 Il redoubla l'ardeur, qui causoit son extase.  
 Vn Cygne au bord de l'eau qui pleure son destin,  
 Vn Phœnix dans les feux, comme vn linge abestin,  
 Afin de s'y blanchir, estant incombustible,  
 De mesme elle est touÿours sous terre incorruptible.

C'est enfin du Lazare, & de Marthe la sœur,  
 Qui merita d'avoir vn Dieu pour defenseur,  
 La forte, la constante, & renommée HEBREUSE,  
 La beauté du desert, la BELLE TENEBREUSE,  
 La Princesse d'amour, la Reyne des plaisirs,  
 L'objet de tous les vœux & de tous les desirs,



## La Magdeleine,

La trompette du Ciel, & le cœur magnanime,  
 L'ame de mon esprit, la Muse qui l'anime,  
 La Dame MAGNIFIQUE aux yeux de l'Univers,  
 La règle, la mesure, & le poids de mes vers.

CHORISTES emplumez de la divine Amante,  
 Celle à qui vous chantiez, & celle que ie chante,  
 Volez à mon secours, pour me faire voler,  
 Et soulevez ma plume aux regions de l'air,  
 Venez pour m'inspirer, du vent de vostre halaine,  
 Ce que fit dans les bois la triste MAGDELEINE,  
 Quels furent les discours, ses peines & ses soins,  
 Dont vous avez esté les vniques témoins.

Charmans consolateurs de cette inconsolable,  
 Vous par qui sa douleur luy fut plus supportable,  
 Lors que vous luy causiez tant de ravissémens,  
 Avec vos belles voix, & vos doux instrumens,  
 Instruisez-moy du cours, d'une si belle vie,  
 Autant digne d'amour, qu'elle est digne d'envie,  
 Pour faire que ma main y reüssisse mieux,  
 Faites couler ma veine aussi-tôt que mes yeux,  
 Et que ma plume encor, pour estre plus volante,  
 Soit par vostre moyen, tout de mesme coulante,  
 Afin qu'on puisse voir par l'eau, l'ancre, & le sang,  
 La pierre de mon cœur convertie en estang.

SAINTE, dont ie commence à chanter les loüanges,  
 Relevez mon travail aussi bien que les Anges,  
 Pour en cueillir le fruit, assistez promptement,  
 Et soyez ma LUCINE à vostre entantement.

DAME, qui de si loin estes icy venue  
 Prêcher aux Provençaux la doctrine inconnue,  
 La loy de l'Evangile, & les divins decrets,  
 Qui se trouvent escrits dans les cahiers sacrez.  
 C'est de vous que j'attends l'esclat de vos lumieres,  
 L'ardeur & le secours de vos saintes prieres.  
 Pour pouvoir dignement m'eriger en Auteur,  
 Et faire vostre histoire au gré de mon Lecteur,

Dans

Dans vn discours devot, pur, touchant & sensible,  
 Elperant que par vous, tout me sera possible,  
 Et que ie pourray bien, suivant vos estendarts,  
 Porter dans tous les cœurs, la pointe de mes dards.

PHOEBVS ie n'attends pas que ta DAPHNE' m'appreste  
 Vn rameau, de Laurier, pour en ceindre ma teste,  
 Et ie ne puis briguer ton secours pretendu,  
 Pour vn Livre d'Amour, qui n'est point defendu.  
 Mes larmes, mes amours, & mes guetres sont saintes,  
 Ma matiere n'est point au rang des choses feintes,  
 Ie reiette MEDOR, ANGELIQUE, & ROLAND,  
 Mon style n'estant point Cavalier, ny Galant.  
 Ie me retracte icy de quantité d'ouvrages  
 Satyriques, impurs, impertinents, volages,  
 Non plus que s'ils estoient de contes d'Amadis,  
 Ou ie les desavoüe, ou bien ie m'en dédis.

Ce n'est plus sur les noms, des Seigneurs, ny des Dames  
 Que ie pense à trouver de iustes Anagrammes  
 Et ne m'amuse plus, pour me mettre en renom,  
 Touïjours morne & réveur, à renverser vn nom.

Ie ne suis plus touché, d'une sorte tendresse,  
 Aux mignardes douceurs de la voix de LYCRECE  
 Et ie ne d'escriis point combien elle me plût  
 Quand ie la vis jouïer des yeux & de son luth.

VALBERINTE n'est plus, ayant rompu ses chaines,  
 Le sujet de mes vers, ny celuy de mes peines,  
 Et ie ne chante plus LAVRE à la tresse d'or,  
 LAVRE, la chere sœur de mon cher Alidor.  
 Ie quitte ces beautez, qu'enfin le temps efface,  
 Ou que la mort détruit, pour prendre vne autre face,  
 Des yeux plus innocens, de plus chastes desseins,  
 De sentimens meilleurs, & de sujets plus saints.

MUSES, retirez-vous, allez bande profane,  
 MAGDELEINE sera ma MUSE, & ma DIANE,  
 C'est icy LA CLIO que j'invoque à present,  
 Afin que mon dessein ne soit point déplaisant,

Et que de ses grands faits, l'eternelle lecture,  
 Passe pour admirable à la race future,  
 Que ce que j'en dois dire, à qui ne l'a pas sceu,  
 Des siècles à venir soit toujours bien receu.

Vous, dont l'habilité dans les beaux Arts excelle,  
 N'employez s'il se peut, deormais que pour elle,  
 Vos plumes, vos burins, vos voix, & vos couleurs,  
 Peintres, Musiciens, Escrivains, & Graveurs;  
 Historiens sacrez, Orateurs, & Poëtes,  
 Meslez toujours son nom dans tout ce que vous faites,  
 Que ce soit le sujet de vos narrations,  
 De vos raisonnemens, & de vos fictions.

Qué la posterité trouve vn iour cette histoire  
 Peinte, écrite & gravée au temple de memoire  
 Qu'aux villages, aux champs, aux villes, aux citez,  
 Ces vers soyent leus, releus, citez & recitez.  
 Qu'en toutes les maisons, dans toutes les familles,  
 Ils soyent appris par cœur, des garçons & des filles;  
 Que tous les Pelerins, & les passants aussi,  
 Venant voir ce saint lieu, ne chantent que cecy:  
 Que son Livre espargné du temps, du feu, de l'onde,  
 Ne prenne iamais fin, qu'avec la fin du monde,  
 Et que cét EVANGILE, en tous lieux annoncé  
 Par le fleuve d'oubly ne puisse estre effacé.

Après vn tel souhait, le plus grand qu'on peut faire,  
 LVNE interessez-vous à cette grande affaire  
 Et quittez vostre Ciel, pour venir m'esclairer,  
 S'il est vray que les vers puissent vous en tirer.

Forest, grotte, desert, montagne, solitude,  
 L'obiet, & le sujet de toute mon estude,  
 Ne vous offensez pas si ie méle ma voix  
 Aux fredons naturels des chanziers de ce bois,  
 Quand le bruit des bruyants, qui rompt vostre silence,  
 Me convie à chanter, comme eux, leur excellence.

Majestueux TITANS, venerables vieillards,  
 Supports silencieux de tant de babillards,

Entends des oyffillons les familles nombreuses,  
 De tant de Rossignols, les troupes amoureuses,  
 Qui par cent gazouïllis, à l'envy des pinsons,  
 Sur vos bras verdoyans, dégoïsent leurs chansons;  
 Quand l'oreille & les yeux iugent que vos ramages  
 Sont assez bien d'accord avec que leurs ramages,  
 Et qu'ils semblent icy, par leurs tons decevants,  
 Ou de luths animez, ou des orgues vivants.  
 Au temps qu'un amoureux & printanier zephire,  
 Au son du flageolet, doucement les inspire,  
 A conter leurs Amours, d'un jargon estrange,  
 Tantot à la Bergere, & tantot au Berger;  
 Qui le long d'un ruisseau, vont escoutant leurs plaintes,  
 En amassant de fleurs dont les rives sent peintes,  
 Pendant que leurs moutons s'y laissant enchanter,  
 Pour les oïyr comme eux, s'oublie de brouter.  
 Et ces VOLEURS-DES BOIS, ces volantes Syreines,  
 Ravissent tellement, & sont si souveraines  
 Que souvent les passants, à leurs charmes soumis,  
 Sous vos feüillages verts demeurent endormis.

Fils-Ainés, grands Enfants d'une plus grande mere,  
 Vieux barbons, que le temps, entretient & revere,  
 Comme s'il n'avoit plus du respect que pour vous,  
 Puis que rien icy bas, n'est exempt de ses coups.

Colosses Eternels, hautains, fiers, & superbes,  
 Grands Geants, qui foulez l'humilité des herbes,  
 Et poussez jusque aux Cieux, vos panaches Altiers,  
 Comme si vous vouliez passer en ces quartiers,  
 Qui le portez si haut sur les plus hautes nuës,  
 Sans jamais devant eux, avoir les testes nuës,  
 Plutost par bien seance élevant vostre front,  
 Que pour les outrager, ou pour leur faire affront,  
 Non point pour les morguer, ou pour leur faire teste,  
 Mais pour les honorer, & pour leur faire feste.  
 Bien que vous les alliez de si prez regarder,  
 Vostre dessein n'est pas de les escalader,

Quoy

Quoy qu'on diroit d'abord, que vostre haute taille,  
 Les va prendre d'assaut , ou leur donner bataille,  
 Vous paroissez pourtant sur ces Monts souveilleux,  
 D'aymables rodomonts , & de beaux orgueilleux,  
 Qui vous ressouvenant de vostre MAGDELINE,  
 Semblez l'aller chercher sur la celeste plaine.

Tillecs, Ormeaux Sapins, Pins, & Chênes sacrez,  
 Qui tenez en depost, tous les plus grands secrets.  
 Faites que nous puissions sçavoir vne partie,  
 De ce que fit chez vous la grande REPENTIE,  
 Confiez nous icy, sauvages confidents,  
 Sinon le principal, au moins les incidents.

Volumes estendus, iusqu'aux plus hauts estages,  
 Mis au iour pour marquer, les Siecles, & les âges,  
 Afin de contenter ma curiosité,  
 Je devois m'adresser à vostre Antiquité.

Vaine fille de l'air, sçavante Bôcagere  
 Qui redisois les mots de l'étrange étrangere,  
 Après avoir ouï conformémene au sens,  
 D'un funebre discours, les lugubres accents,  
 Qui faisoient retentir de tous costez la voute,  
 Nymphes, écoute-moy-bien, afin que ie t'écoute,  
 C'est à vous maintenant, de me les repeter,  
 Arbres, Caverne, Echô, que ie viens consulter.

Ce sera donc au nom, de la sainte TRIADE,  
 Que ie commenceray cette MAGDELIADÉ,  
 L'histoire & le recit des faits de MAGDELON,  
 Saintement achevez, au pied du SAINT PILON,  
 Sous le toit, le couvert, le lambris & le Dome,  
 D'un vaste & haut Rocher, nommé la Sainte BAYME,  
 Ou cette Aigle vola, pour y faire son nid,  
 Quand l'amour à son Dieu, si fortement l'vnt.

Dans le plus beau terroir de la belle PROVENCE,  
 Vne haute montagne entre toutes s'avance,  
 Portant si bien son bois, iusqu'au milieu des Airs,  
 Qu'il semble qu'elle soit, le thrône des Deserts,

Qui ne veut point ceder à ceux des Thebaïdes,  
Et du sang & des pleurs, des Penitents humides,  
Puis qu'une femme icy, par ses rudes efforts,  
Peut servir d'exemple aux hommes les plus forts,  
Prevenant la rigueur des plus austeres Moines,  
Soit des HILARIONS, des PAVLS, ou des ANTOINES,  
De ces extenués, languissans & transis,  
Solitaires, pleureurs, taciturnes, assis.  
De ces pauvres plaintifs, & saints Archimandrites,  
Les plus mortifiés, d'entre tous les Hermites,  
Prodiges estonnans de tous les temps passez,  
Qu'après les passe-temps, MARIE a surpassez.

Ce fut en ce lieu mesme, où nostre PENITENTE  
Voulut se confiner pour en estre habitante,  
Admirable séjour, d'horreur & de plaisir,  
De la Terre & du Ciel, l'amour & le desir,  
Où toujours elle avoit, comme dit son Histoire,  
Son Ame en Paradis, son Corps en Purgatoire,  
Pour le faire brûier d'un feu de charité,  
Après celui d'Enfer, qu'elle avoit mérité.

C'est, dis-je, en ce climat, que l'illustre bannie,  
Privée entièrement de toute compagnie,  
Et cachée au cachot, qu'elle vint habiter,  
Demeura si long-temps sans jamais le quitter.  
Pendant six vingt saisons, plus mauvaises que bonnes,  
Trente Printemps sans fleurs, & sans fruits tréte Autônes,  
Et tout autant d'Estés, pour eile, sans moissons,  
Souffrant de trente Hyvers, la neige & les glaçons,  
Où ses repas n'estoient que des herbes sauvages,  
Et son liét de repos, les rochers des bocages,  
Qui pour rien, luy loüoient vne maison de bois,  
Preferable aux Palais des Princes & des Roys.  
La voycy donc Recluse en cette grotte sombre,  
Comme les-morts du siecle ensevelis dans l'ombre,  
Ny voyant rien du tout des yeux de son esprit,  
Que l'amour & la mort de son cher Iesus-Christ.

Ils luy servent tous deux comme d'un double Livre,  
 Dont l'un la fait mourir, & l'autre la fait vivre,  
 Considerant toujours sur ce portrait divers,  
 Ou le beau de l'endroit, ou le laid de l'envers,  
 Elle voit & revoit, ces differentes faces,  
 Et n'a pour ses miroirs, que ces ardantes glaces.

Ce tableau, qu'elle prend d'un & d'autre costé,  
 Luy peint de son Amant, l'horreur & la beauté,  
 Tantost le faisant voir sous sa plus belle forme,  
 Et presque en mesme temps horriblement difforme,  
 Ou beau comme au THABOR, s'estant transfiguré,  
 Ou laid comme au CALVAIRE & tout défiguré,  
 Tantost sous sa dorée & riche chevelure,  
 S'en figurant icy l'éclatante figure,  
 Sous cette majesté, sous ces beaux yeux vainqueurs,  
 Qui menoient en triomphe & les yeux & les cœurs.

Puis sous un espineux & piquant Diademe,  
 Les cheveux arrachez, meurtry, sanglant & blême,  
 Et ses yeux, à demy de la teste sortis,  
 Deux astres éclipsez, deux flambeaux amortis,  
 Puis au temple, & par fois dans la place publique,  
 Charmant par ses regards, & par sa Rhetorique,  
 Et l'oreille, & les yeux de tous ses Auditeurs,  
 Qui sont de ses discours autant d'admirateurs.  
 Mais, venant au revers, & tournant la medaille,  
 Elle l'entend crier, au fort de la bataille,  
 Au milieu des larrons, des tyrans, des bourreaux,  
 Environné de loups, de chiens, & de taureaux.

Puis suivy d'une troupe obligeante & civile,  
 Elle le voit aller triomphant dans la ville,  
 Au doux bruit des Pæans, des acclamations,  
 Jointes à l'Hosanna des benedictions.

Après un si beau temps, elle voit les tempestes,  
 Et n'entend que clameurs, fanfares & trompètes,  
 Blâphemes, sifflements, iniures, & mépris,  
 Dans la confusion, le desordre & les cris.

Puis,

Puis, elle pense voir cet homme incomparable,  
Chez Simon le Lepreux, qui le traite à sa table,  
Où tous les Commenseaux, & tous les conviez,  
Reçoivent le plus grand des honneurs enviez.

Et puis sur vne Croix, en ce lit de parade,  
Ou souffrant pour guerir la nature malade,  
Il le mit aux abbois, aprez qu'il eut goûté,  
Le vinaigre & le fiel, qui luy fut présenté.

Lors que de cet objet, elle veut se distraire,  
Luy voit ressusciter le Lazare son frere,  
quand, d'une voix bien haute, & d'un divin effort,  
Il l'appelle, & l'arrache aux griffes de la mort.

Puis tournant le feuillet, & lisant l'autre page,  
Elle voit la mort peinte en son propre visage,  
Et comme, par un coup, qu'elle n'attendoit pas,  
A luy-mesme senty la rigueur du trépas.

MAGDELEINE en ce lieu, repasse en sa memoire,  
Tout ce qui se passa dans la tragique histoire,  
Il luy semble toujours de voir ce Roy des Roys,  
Mourant, pour son salut, dans les bras d'une Croix.

En cette solitude, ou tout est en silence,  
Elle luy voit donner ce rude coup de lance,  
qui pour ouvrir son cœur, luy vint percer le flanc,  
D'où l'on vit découler les restes de son Sang.  
Cette liqueur s'estant tout-a-fait écoulée,  
Lors qu'avec tant d'effort, la Croix fut ébranlée,  
Apres cette secousse, & subit tremblement,  
qui la fait mesme encor trembler à tout moment,  
Cet objet est si fort present à sa pensée,  
Que ce n'est plus pour elle, vne chose passée,  
Renouvellant toujours, par sa compassion,  
Le triste souvenir de cette Passion.

Puis apres, son esprit, toujours à la torture,  
Va suivre le Corps Sain, iusqu'à sa sepulture,  
Ou, la peur, la pitié, l'amour, & la douleur,  
Luy font perdre la voix, avec que la couleur.

B

C'est à ce monument, qu'elle meurt, & se pâme,  
 Y laissant tout son cœur, aussi bien que son ame,  
 quand elle reflechit , que c'est pour son peché,  
 qu'on vit en ORIENT, ce beau Soleil couché.  
 Accident, OCCIDENT de cette belle Estoile,  
 qui luy fit déchirer, comme au temple, son voile,  
 Elle songe tousiours, à conserver ce corps,  
 Le plus grand de ses biens, & de tous ses thresors,  
 Sans épargner onguent, ny drogue Aromatique,  
 Pour l'oindre, & l'embaumer, d'un parfum Magnifique,  
 Comme si de ses yeux, elle le voyoit-là,  
 Où l'Ange du tombeau, la vit, & luy parla.

C'est pourquoy succombant, sous le faix, qui l'atterre,  
 Elle veut desormais, vivre & mourir sous terre,  
 Et ne s'entretenir, qu'avec que ses ennuis,  
 Sans vouloir discernar, les iours d'avec les nuits,  
 N'y pouvoir s'empescher, dans cette mesme grotte,  
 De demander tout haut, & reclamer son hôte.

S'adressant aux Rochers, aux Montagnes, aux Bois,  
 Ainsi qu'elle avoit fait, à luy-mesme autrefois,  
 Lors qu'en un Jardinier, elle ne peut connèrre,  
 Les traits, ny la façon de son aymable maître,  
 qui, de trop près de soy, la voyant approcher,  
 Luy dit, la repoussant, de ne le pas toucher ;  
 Toutefois encor bien, qu'il l'en eût empeschée,  
 Elle fut cependant , de luy-mesme touchée,  
 Ainsi comme elle pense, à ce bien-fait si prompt,  
 Elle ressent encor, ses doigts contre son front.  
 Lors qu'après les trois iours, son Sauveur ressuscite,  
 Et luy rend aussi-tost, sa premiere visite.

C'est icy que laissant, le tableau des douleurs,  
 Elle semble donner, quelque trêve à ses pleurs,  
 Ce miroir enchanté, par tant d'innocents charmes,  
 Luy fait voir un sujet de suspendre ses larmes ,  
 C'est à dire IESVS, l'objet de son amour,  
 qui vient comme un Soleil, luy redonner le iour.

Elle

Elle se le dépeint, en cet estat de gloire,  
 Après l'heureux succez, de sa grande victoire,  
 qui le rendit vainqueur, & le fit triompher,  
 Des noires Legions, aux faux-bourgs de l'Enfer.  
 Et se le représente, en ses clartez plus vives,  
 Prêt à monter au Ciel, sur le MONT DES OLYVES,  
 Pour y faire vne entrée, apres tant de travaux,  
 Plus belle mille fois, que celle des RAMEAUX.  
 Elle luy voit de là, prendre au dessus des nuës,  
 De routes aux Mortels, iusqu'alors inconnuës,  
 quand apres ses exploits, ce grand Aigle, à ses yeux,  
 S'envole, & prend l'essor, iusqu'au plus haut des Cieux,  
 Elle admire en esprit, la pompeuse demarche,  
 Et le train glorieux, qui vient apres cette Arche,  
 la course & l'attirail, de ce Sacré vaisseau,  
 Qui vogue dans les Airs, par vn chemin nouveau:  
 Donc en ce même endroit, ces plaines Azurées,  
 Sont des yeux de son Ame, encore mesurées,  
 Ce qui la tient tousiours, dans vn ravissement,  
 qui fait tout son plaisir, comme tout son tourment.

Et voilà les emplois, que cette Penitente,  
 Prend pour s'entretenir, si triste & si contente,  
 Ruminant apart soy, tant d'étranges revers,  
 le scandale des Juifs, & de tout l'Vnivers,  
 Dont elle avoit esté le témoin oculaire,  
 Soit dans HIERUSALEM, ou bien sur le CALVAIRE,  
 Sçachant si bien par cœur, tout ce qui s'y passa,  
 Qu'elle retient encor, le fer qui la blessa.



L A

## MAGDELEINE.

## LIVRE SECOND.

**E**st pour ces grands suiets, qu'on la voit reculée,  
 Au fond de cette BAYME, où toute échevelée,  
 Elle gît de son long, sur ce rude pavé,  
 Que son corps, ou ses pleurs, semblent avoir cavé,  
 Ne voulant reposer, qu'en cette dure touche,  
 Où, ( les larmes aux yeux, les plaintes à la bouche,  
 Vne main sous la teste, & les cheveux rempants,  
 Jusques à ses talons, en façon de serpens, )  
 Elle veut pour sôutient, & de fleurs & de pommes,  
 Languissante d'amour, seule, & bien loin des hommes,  
 Se tenant au dessous, de cet affreux Rocher,  
 Son Dome, son Couvert, son Lambris, son Plancher,  
 Sa Chambre, sa Maison, son Cabinet, sa Sale,  
 Son Toict, son Pavillon, & son Imperiale,  
 Son Palais, son Jardin, son Champ, sa basse-Cour,  
 Son Château, son Rempart, son Donjon, & sa Tour,  
 Son Alcove, son Lit, son Fort, sa Citadelle,  
 Son Temple, son Autel, & toute sa Chapelle,  
 Où la nuit par vn trou, tout-a-fait obligant,  
 La Lune luy fournit, vne lampe d'argent.  
 Puis le iour, le Soleil, son frere, à l'ordinaire,  
 Vient par ce mesme endroit, prêter le luminaire,  
 Pour cierges, ou flambeaux, en de si sombres lieux,  
 On peut voir seulement, les éclairs de ses yeux,  
 Qui sont ses Benitiers, d'où coule l'eau benite,  
 Qui chasse le Demon, jusqu'au fond de son gîte.

La Croix ne manque pas, dans vn Temple si Saint,  
Ny le tableau non plus, sur sa face dépeint.

En ce saint Hermitage, on n'entend autre cloche,  
Que le bruit de l'Echô, qui reſonne en la Roche,  
Qui répond nuit & iour, avec ſes tristes ſons,  
Apprend d'elle, repete, & redit ſes LEÇONS.  
Qui ſont, comme ie croy, celle DE LEREMIE,  
Tant ſa voix me paroît, de la ioye ennemie,  
Car i'entends à la fin, dans ſon affliction,  
Deux fois IERUSALEM, par repetition.

Dans ce TEMPLE vivant, que tant de zele anime,  
Son eſprit eſt le PRESTRE, & ſon corps, la VICTIME,  
Son amour eſt le FEU, ſon cœur eſt L'ENCENSOIR,  
Fumant par ſes ſoupirs, du matin iuſqu'au ſoir,  
Quand elle y fait brûler, le ſacré Thymiame,  
De la haute Oraïſon, qui réjouït ſon ame,  
Qui comme vn grain d'encens, ietté ſur le charbon,  
Plus elle eſt embrasée, & plus elle ſent bon.  
Elle a pour tout ſon chant, Hymnes, & Pſalmodie,  
ſes retractations, & ſa PALIDONIE.

Si dans ce lieu l'Autel, à quelque parement,  
L'OR de ſes blonds cheveux, en fait tout l'ornement,  
Ou ce que la Limace, ARGENTE de ſa bave,  
C'eſt tout ce qui ſ'y voit, de pompeux & de brave.

Au pied d'vn CRUCIFIX, vne TESTE DE MORT,  
Ou de MORTÉ plutoſt, luy declare ſon ſort,  
Y voyant ſur ſon front, ces paroles eſcrites,  
Qu'avec elle LECTEUR, il faut que tu medites.

*» Dans les trous de mes yeux. & ſur ce crâne rat,  
» Vois, comme ie ſuis morte. & comme tu mourras,  
» l'arvois eu, comme toy, la chevelure blonde,  
» Les brillans de mes yeux, raviſſoient tout le monde,  
» Maintenant ie ne ſuis, que ce que tu peux voir,  
» Sers toy doucques de moy, comme de ton miroir.*

Sur ce poïtrait ſans maſque, où tout luy peut parêtre,  
Elle voit ce qu'eile eſt, & ce qu'eile doit eſtre,

Et regardant toujourn, ce têt de trépassé,  
 Elle voit le FUTVR, dans ce PRESENT PASSE'.  
 Cependant que le Tronc, de cette affreuse tête,  
 N'est plus dans son tombeau, qu'un reste de squelette.  
 Encor bien qu'elle eût eu, le port, la maïesté,  
 La grace, & les attrains, d'une rare beauté;  
 qu'elle eût esté possible, autrefois couronnée,  
 Ou de chapeaux de fleurs, & de roses ornée,  
 que mille Adorateurs, de ses yeux embrasés,  
 Se fussent trouvez pris, dans ses cheveux frisés.

C'est ce que fait MARIE, & ce qu'elle contempte,  
 Dans ce trou, qui luy sert, d'Oratoire, & de Temple,  
 C'est ainsi que pensant, ce qu'elle fut iadis,  
 Elle fait de ce coin, un petit Paradis.  
 Y recevant du Ciel, la celeste rosée,  
 Comme la MERE PERLE, au Soleil exposée.  
 Ou bien qu'elle ait tousiours, la mort devant les yeux,  
 Son esprit toutefois, vole, & vit dans les Cieux,  
 Ce visage changé, luy fait changer de face,  
 Et sa neige se fond, auprès de cette glace,  
 Ses yeux, comme Alambiés, qui coulent nuit & iour,  
 Font distiller l'eau rose, au feu de son amour,  
 Dont la suave odeur, s'épendant par sa BAUME,  
 l'ençense, la remplit, la parfume & l'embaume.  
 Et comme la rosée, épanchée au matin,  
 Fait les pleurs de la nuit, répandus sur le Thim,  
 Lors que du iour vermeil, elle pleure l'absence,  
 Desire son retour, & cherche sa presence.  
 De même MAGDELEINE, en cette obscurité,  
 ( Pendant que son Soleil, luy cache sa clarté,  
 Et pour un peu de temps, la prive de ses charmes )  
 Arrose sans cesser, la terre de ses larmes.

Enfin, ayant ces yeux, en cette eau tout confits,  
 Se fond, & se confond, au pied du CRUCIFIX.

C'est dans cet Abbregé, de toute la Sageffe,  
 Qu'on voit érudier, la grande pecheresse;

C'est dans ce LIVRE ROUGE, ouvert de toutes parts,  
 Qu'elle apprend le secret, & l'Art de tous les Arts,  
 C'est sur ce parchemin, tout percé comme vn crible,  
 Qu'elle peut voir le iour, du iugement terrible,  
 Et c'est sur ce portrait, ou mort, ou bien mourant,  
 Qu'elle apprend à mourir, comme ce Conquerant.  
 C'est ainsi qu'elle trouve, en cette tragedie,  
 De toutes les vertus, vne ENCYCLOPEDIE,  
 Et c'est sa discipline, & tous les châtimens,  
 Qui luy font commencer, ces rudes RYDIMENT:  
 Pour de là, s'élever, aux sciences plus hautes,  
 Et pouvoir discerner, la moindre de ses fautes.

Dans certe BASSE CLASSE, elle veut corriger,  
 Ses manquemens commis, d'vn esprit trop leger,  
 Quoy qu'elle soit rempante, & parmy la poussiere,  
 Elle n'a dans sa course, aucune devanciere,  
 Et iamais aucune autre, aprenant sa leçon,  
 N'alla de même pas, ny de même façon,  
 A peine croiroit-on, combien elle profite,  
 Quoy qu'elle soit encor novice, ou NEOPHYTE;  
 Mais dans l'obscurité, d'vn Ciel cimmerien,  
 Ce qui la fait trembler, pour son GRAMMERIEN,  
 C'est de voir, pas vn-CAS, du tout déraisonnable,  
 Que son amour luy rend, la mort INDECLINABLE;  
 Et qu'actif comme il est, aussi-bien, qu'excessif,  
 Il le rend à ce point, d'impassible, PASSIF.

O que l'amour est grand, & la douleur amere,  
 Quand vn VERBE PASSIF, fait toute sa GRAMMAIRE;  
 LA MUSE pour cela, me dit, non sans raison,  
 Que toujours LA PREMIERE, est sa CONIVGAISON,  
 Que c'est ce qui la rend, toute THEOLOGALE,  
 Et qu'elle se tient là, pour estre sans égale,  
 qu'elle auroit de sa peine, à faire vn autre pas,  
 Avançant d'autant plus, qu'elle n'avance pas.  
 qu'elle passeroit bien, iulques à la seconde,  
 Mais qu'elle ne veut pas, qu'vne autre la seconde,

que

Que ce poste choisi, sans peine & sans danger,  
 Est trop avantageux, pour le vouloir changer.  
 Sçachant bien qu'en ayant, elle peut tout pretendre,  
 Comme tout ENSEIGNER, tout LIRE, & tout ENTENDRE,  
 Pendant qu'elle s'occupe, à punir le forfait,  
 De son TEMPS PRETERIT, qui ne fut qu'IMPAREFIT,  
 Temps, de qui le FUTUR, reparera les pertes,  
 Par tant d'afflictions, & de peines souffertes,  
 Et le PRESENT est tel, que c'est L'INDICATIF,  
 D'une amour, qui s'en va, iusqu'à L'INFINITIF.  
 Puis, par un OPTATIF. „ *Ah plus à Dieu, DIT-ELLE,*  
 „ *Que ie n'eusse jamais, esté si criminelle,*  
 „ *Ou que mon crime au moins, se trouvat effacé,*  
 „ *Pour pouvoir appaiser, mon Dieu tant offensé.*  
 Prenant avec plaisir, dans l'ardeur, qui la brule,  
 Le FOYET pour Discipline, & la CROIX, pour FERVILE,  
 Voyant donc ses pechez, n'avoir que trop de poids,  
 Elle veut demeurer, à cette SAINTE CROIX,  
 Afin que ce fardeau, qui tout autre, Accravante,  
 Les rende plus legers, comme elle, plus sçavante,  
 Repassant tous les iours, ce divin ALPHABET,  
 Qu'elle voit de son long, couché sur un gibet.  
 Alphabet composé, seulement d'une lettre,  
 qui fait tout son bon-heur, & d'où dépend son estre,  
 Par cette même lettre, elle comprend qu'enfin,  
 L'ALPHA c'est son principe, & L'OMEGA, sa fin.  
 Direz-vous-pas apres, qu'icy nostre ECOLIERE,  
 Faisant de la façon, est vraiment SINGULIERE,  
 Si pour garder l'éclat de cette qualité,  
 Elle a quitté le Monde, & sa PEVRALITE'.  
 Devant ce CRUCIFIX, qu'elle a pour sa SYNTAXE,  
 Se blâme, se meurtrit, se condamne, se taxe,  
 Mais c'est dans un DEGRE', du tout SUPERLATIF,  
 En tournant contre soy, toujours L'ACCUSATIF,  
 Comme vous allez voir, dans la plainte exemplaire,  
 qu'elle fait à son Dieu, pour séchir sa colere,

Reconnoissant fort bien, à son chef incliné,  
Comme ce beau Soleil, pour elle a DECLINE',  
Souvent le GENRE humain, de la gueule effroyable,  
Du monde, & de la chair, aussi-bien, que du Diable,  
Etouffant ce Cerbere, & le mettant aux fers,  
Mal-gré sa triple gueule, & le Roy des Enfers.

Donc MARIE attentive, à mediter ce THEME,  
S'estime detestable, & digne d'Anatheme,  
Là de tous les pechez, pesant la QVANTITE',  
Les trouve sans MESVRE, en leur enormité,  
Sans rime, ny raison, & qui plus est sans NOMBRE,  
Vne Reigle, sans REIGLE, & pour cela si sombre,  
Qu'elle ny comprend rien, dans ses ravissements,  
Souvent interrompus, par ses gemissements.

Si dans ce bel employ, sa vie est PURGATIVE,  
C'est pour se preparer, à l'ILLUMINATIVE,  
Et c'est ce qu'elle fait, près de l'HUMANITE',  
Inseparable en tout de la DIVINITE'.

Ayant ainsi passé, cette CLASSE HISTORIQUE,  
Par ses tristes propos, elle entre en Rhetorique,  
Où, pour y profiter, & pour la faire mieux,  
Sa langue, à ce sujet, luy sert moins que ses yeux.

Après tous ses progresz, elle se glorifie,  
De vacquer toute entiere, à la Philosophie.  
Sous ce divin Regent, & sage Professeur.  
Dont la Chaire est la Croix, que tient ce Defenseur,  
qui defend, & soutient, de Theses admirables,  
Contre ses ennemis, les plus considerables,  
Où, le voyant si bien, combatre & triompher,  
MARIE apprend de luy, l'Art de Philosopher,  
ART, qui n'est pas commun, & pratique nouvelle,  
Toute Metaphysique, ou bien surnaturelle,  
Elle tire de là, son plus fort Argument,  
Pour prouver que son cœur, est tout à son Amant;  
Puis, comme elle le voit, tombé dans l'Agonie,  
Ne desire rien tant, que de s'y voir unie.

Et

Et ne voulant qu'aucun,vienne la surmonter,  
 Pour devancer toute autre,elle tache à monter,  
 C'est là,qu'elle devient,toute *Contemplative*,  
 Ayant dé-jà passé,dans la vie voitive,  
 Parvenuë à son but,avec tant de secours,  
 Elle veut commencer,vn plus glorieux *Cours*,  
 Dans le chemin du Ciel,& c'est *L'Astrologie*,  
 Pour entrer par apres, dans *la Theologie*,  
 C'est le dessein qu'elle a, d'y passer desormais,  
 Le reste de ses iours,sans en sortir iamais.  
 Ne direz vous donc pas, apres vn si bel ACTE,  
 Qu'estant si bien aprise,elle est *Theodidacte*,  
 Qu'elle apprend tout par cœur,& recite si bien,  
 Qu'ayant commis le mal,ne fait plus que le bien,  
 Autrefois libertine,elle n'est plus discole,  
 Parfaitement docile,en la divine Ecole,  
 Heureuse mille fois,d'avoir pour Precepteur,  
 Ce grand Maître d'Ecole,& celebre Docteur.

Voicy donc la Colombe,aux trous de cette pierre,  
 Qui ne fait que gemir,comme l'Apôtre *Pierre*,  
 Luy pour avoir mé,celuy qu'il connoissoit,  
 Elle pour avoir fuy,celuy qui la chassoit.  
 L'amour,& la douleur,l'ayant souvent contrainte,  
 De faire à son Amant,cette amoureuse PLAINTÉ.  
 » Cher Epoux,disoit-elle,adorable flambeau,  
 » Daignez me visiter,en ce triste tombeau,  
 » Puis que vostre Soleil,qui fait le tour du monde,  
 » Ne scautoit m'éclairer,en ma grotte profonde.  
 » Les Ruisseaux qui sont faits,pour m'apprendre à pleurer,  
 » Par le bruit des cailloux,semblent en murmurer,  
 » Et se plaindre en passant,de ce que ce bel Astre,  
 » Ne paroît point encor,touché de mon defastre.  
 » Mais dois-je desirer,(ô mon tres-cher Epoux,)  
 » Qu'il fasse autant pour moy,côme il a fait pour vous,  
 » Je ne merite pas,que le Soleil s'afflige,  
 » Comme du temps qu'il vit,cet effrayant prodige,  
 » quand

„ Quand vous futes reduit, iusqu'aux derniers abbois,  
 „ Et contraint d'expirer, sur cet infame bois.  
 „ Couvrant d'un crépe noir, sa pertuque dorée,  
 „ A qui la vostre estoit, à bon droit comparée,  
 „ Doit-t'il prendre le dueil ? Non, il ne le doit pas,  
 „ Ne l'ayant iamais fait, qu'à vostre seul trépas.  
 „ Aussi ne crois-je point, que ma vie estant morte,  
 „ Le sien fuisse plus grand, que celuy que ie porte,  
 „ Il est vray, ie le vis, cet Astre s'éclipsa,  
 „ Et ie ne le vis point, quand mon Dieu trépassa,  
 „ Ie vis aussi pâlir, pour la même infortune,  
 „ De crainte, & de regret, sa triste sœur, la Lune,  
 „ Quand le Soleil troublé, cessant d'estre serein,  
 „ Sembla vouloir mourir, avec son Souverain.  
 „ Helas ! il me souvient, des épaisfes tenebres,  
 „ Qui firent, en plein iour, tous les objets funebres,  
 „ Quand le voile du Temple, au milieu déchiré,  
 „ Le Soleil se voila, vous voyant expiré.  
 „ Quand les Cadavres veus, hors de leur sepulture,  
 „ Augmenterent l'horreur de toute la nature,  
 „ quand tout fut en desordre, & que l'on vit en deux,  
 „ Et les Rochers brisez, & les cailloux fendus.  
 „ Il me souvient encor, s'il faut que ie le die,  
 „ De cette si sanglante, & haute TRAGEDIE,  
 „ ( Seu'e cause des pleurs, qu'en ce lieu, ie répends, )  
 „ que l'amour fit joïer, à vos propres dépens,  
 „ Sur l'infame échafaud, & funebre Theatre,  
 „ Où l'on vous vit mourir, triompher, & combattre,  
 „ Il me semble de voir, & d'entendre à tous coups,  
 „ Tout ce qui se fit lors, & se dit contre vous.  
 „ Pendant qu'on vous voyoit, pour mon libertinage,  
 „ Représenter en Croix, ce triste Personnage,  
 „ Et que dans cet estat, ô comble de tous biens,  
 „ On vit vos yeux mourants, autrement que les miens.  
 „ Sans que pourtant, Seigneur, la cause en fut contraire,  
 „ Puis qu'à vous, comme à moy, l'Amour les faisoit faire,  
 „ que

„ Que dis ie, Mal'heureuse? Ah! ie sçay bien pourquoy,  
 „ Il est vray, que l'amour, les vous fit comme à moy,  
 „ Mais qu'est-ce que i'avance, insensible, insensée!  
 „ Ne punirez vous pas, vne telle pensée?  
 „ O beaux yeux, vous mourez, & vous perdez le iour,  
 „ Pour les miens qui vouloient, faire mourir d'amour,  
 „ Pour ces deux criminels, ces coupables Illustres,  
 „ Qui, même sous vos daiz, iusque dans vos ballustres,  
 „ (Sans plus confiderer, le Temple, que l'Autel,)  
 „ Ont a tant de vivants, donné le coup mortel,  
 „ Quand cette pecheresse, & grande criminelle,  
 „ Dans les lieux les plus Saints, iouïoit de la prunelle,  
 „ Quand ses yeux animez, rendoient l'homme Animal,  
 „ Et causoient par leur veüe, vn invisible mal.  
 „ Basilics, qui tuoient, non les Corps, mais les Ames,  
 „ Stellions, qui vivoient, non des eaux, mais des flammes,  
 „ Et vains Emerillons, dont la vivacité,  
 „ Mettoient par tout le feu, qu'ils avoient excité.  
 „ Dois-je donc pas chercher, de remedes contraires,  
 „ Et châtier dans l'eau, ces deux Incendiaires,  
 „ Oüy, vous par qui le monde, estoit ensorcelé,  
 „ Yeux, vous serez noyez, pour avoir tant brûlé.  
 „ Fol amour, romps ton Arc, tes flèches, & ta corde,  
 „ Apres que mon Sauveur, m'a fait misericorde,  
 „ Ne sois plus aveuglé, déchire ton bandeau,  
 „ Pour remarquer en moy, ce changement nouveau,  
 „ Voy, que reconnoissant, où tu me voulois mettre,  
 „ Le t'ay congedié, pour suivre vn autre maître,  
 „ Ouvre tes yeux, & voy, que les miens sont ouverts,  
 „ Pour ne te regarder, iamais que de travers,  
 „ Pour te montrer au doigt, & te faire la nique,  
 „ N'experimentant plus, ton pouvoir tyrannique,  
 „ Depuis l'heureux moment, que tes sales flambeaux,  
 „ Ont esté tous éteins, dans la mer de nres eaux,  
 „ L'ay veu l'aveuglement, les maux & la misere,  
 „ De tous les Courtisans, de ton infame mere,

„ Qui

» Qui tous, en la servant, sont enfin devenus,  
 » D'esclaves, & captifs, victimes de VENUS.  
 » N'attend donc plus de moy, ny vœux ny sacrifices,  
 » Le viens de renoncer à toutes malefices,  
 » Mes yeux, ces deux Sorciers, dont ie veux me venger,  
 » Au lieu d'estre brûlez, se verront submerger,  
 » Ayant pris le dessein, de noyer dans mes larmes,  
 » Leur Art diabolique, avecque tous leurs charmes.  
 » Quand ces beaux mal-heureux, tant de fois profanez,  
 » Verront la Rose morte, & les Lys tout fannez,  
 » Faisant faire naufrage, aux Pyrates infames,  
 » Pour avoir mis au fond, & fait perir tant d'Ames,  
 » Pour avoir accroché, ceux qui ne se gardoient,  
 » Des Iavelots, des Dards, ou regards, qu'ils dardoient.  
 » Torturant les Esprits, par tant de faux martyres,  
 » Mal-gré leur conducteur, ces deux méchants navires,  
 » Fairont eau de par tout, fondus d'humidité,  
 » Ne prenant que ces bains, pour leur infirmité.  
 » Et ces deux moribonds, pour se remettre en vie,  
 » Apres vn FEV de mort, verseront L'EAU DE VIE.  
 » Leur estant ordonné, du Roy des Medecins,  
 » De n'estre deormais, que canaux, ou bassins;  
 » Où bien des Aque-ducs, pour faire deux fontaines,  
 » Qui coulant des fourneaux, seront des HIPPOCRENES,  
 » C'est-là, que tu pourras, volage CUPIDON,  
 » En consumant ton Aile, amortir ton brandon,  
 » Va-t'en donc loin d'icy, retire-toy, profane,  
 » Va-t'en, ie ne suis plus, la grande COVRTISANE,  
 » Si ce n'est de mon DIEV, mon SAUVEUR, & mon ROY,  
 » Pour qui ie meurs d'Amour, aussi-bien que d'effroy.  
 » Mon occupation, n'est plus, qu'aimer, & craindre,  
 » Sangloter, sospirer, gémir, pleurer, & plaindre,  
 » Aimer vn Dieu d'amour, qui seul doit-estre aimé,  
 » Puisque cet ANTRES, t'a si-bien desarmé.  
 » Mais en ayant aussi, craindre vn Dieu des Armées,  
 » Qui sent de mes pechez, les épaisles fumées,

- „ Exhalaison puante, & noiratre vapeur,  
 „ Qui iusqu'à luy montée, en augmente ma peur,  
 „ Capable de former, les Carreaux & la Foudre,  
 „ Que ce Dieu peut lancer, pour me reduire en poudre.  
 „ Adieu donc, vanitez, damnables instruments,  
 „ Pour détruire, & non pas, pour instruire d'Amants,  
 „ Arriere pour iamais, frivoles bagatelles,  
 „ Je veux vous abhorrer, tant que vous serez telles,  
 „ Vaines illusions, amusements maudits,  
 „ Qui pouvez nous priver des droits du Paradis.  
 „ Delices d'vne chair, qui n'est que pourriture,  
 „ Contre le Createur, & pour la creature,  
 „ Ne me chatouillez plus, d'un plaisir criminel,  
 „ Qui merite le feu, d'un brasier Eternel.  
 „ Les maux, que j'ay cômis, sans mesure, & sans nombre,  
 „ Seront ensevelis, dans cette grotte sombre,  
 „ C'est icy que je veux, establir mon repos,  
 „ Faire mourir ma chair, & pourrir tous mes os.  
 „ Puis que mon Dieu permet, que je trouve icy proche,  
 „ Vne pierre pour list, & pour chambre, vne Roche,  
 „ Je ne me couvriray, que de mes longs cheveux,  
 „ Icy mon pain sera, la cendre de mes feux,  
 „ Et pendant mon sejour, en ce lieu si sauvage,  
 „ Mes pleurs, ou ma sueur, feront tout mon breuvage,  
 „ Ma conversation, & tous mes entretiens,  
 „ Ne seront plus, qu'au Ciel, d'où j'ay ce que je tiens.  
 „ Je ne veux employer, mes eternelles veilles,  
 „ Qu'à contempler d'un Dieu, les plus hautes merveilles,  
 „ Mediter que c'est luy, qui voulut, pour mon bien,  
 „ Tirer tout ce grand tout, de l'abyssme du rien,  
 „ Et qu'il a suspendu, cette terrestre masse,  
 „ Pesante comme elle est, au milieu de la place,  
 „ Où, balancée en l'Air, avec son propre poids,  
 „ Il la porte, soutient, & tient sur ses trois doigts.  
 „ Depuis qu'en vn instant, sa parole seconde,  
 „ Mit ce Monde en lumiere, & la lumiere au Monde,  
 „ Estal

„ Estallant les beautez, les traits, & la hauteur,  
 „ De ce grand LIVRE ouvert, qui l'a pour son AVTHEVR,  
 „ Où, les Astres rangez, sont les beaux Caracteres,  
 „ Chiffres, ou lettres d'or, qui prêchent ses Mysteres.  
 „ Quand ce grand Archirecte, en faisant son métier,  
 „ Mit les quatre Elements, chacun en son quartier,  
 „ Les tenant tous en paix, quand ils se font la guerre,  
 „ Qui se voit entre l'eau, le feu, l'air, & la terre.  
 „ L'AIR, & le FEU, faisant LE DESSVS, en tout lieu,  
 „ Et LA TERRE avec L'EAU, la BASSE & le milieu,  
 „ Entretienant ainsi, les amitez contraires,  
 „ Où discordats accords, des deux sœurs, des deux freres  
 „ Qui voulant se détruire, & ne pouvant jamais,  
 „ Se font toujours la guerre, afin d'avoir la paix.  
 „ Apres les Elments, ie considere encore,  
 „ Dans les plus beaux matins, la pompe de L'AVRORE,  
 „ Si-tôt que cette belle, ouvrant son Pavillon,  
 „ Vient semer sur l'Azur, son riche vermillon,  
 „ Pendant qu'on ne voit plus, paroistre les Estoilles,  
 „ Qui perdant leur clarté, trouvent toutes des voiles,  
 „ Et puis se vont cacher, la honte sur le front,  
 „ N'osant plus se montrer, apres vn tel affront.  
 „ Mon cœur tressailloit d'aise, à l'aspect qui le touche,  
 „ Admirant cette fille, au sortir de sa couche,  
 „ Dans son des-habillé, de rouge cramoisy,  
 „ Où de jaune doré, que son pere a choisi,  
 „ Avec sa Coëse d'or, & sa jupe éclatante,  
 „ Apres avoir tenu, tout le monde en attente,  
 „ Je la vois donc d'icy, monter sur l'Horison,  
 „ Pour venir delivrer, la Nature en prison,  
 „ Chasser bien loin de soy, l'ombre qui la devance,  
 „ Qui connet le repos, & garde le silence,  
 „ Et remettre en son iour cet excellent tableau,  
 „ Charbonné par la nuit, avec son noir pinceau.  
 „ Le iour ayant vaincu, cette Reine des Mores,  
 „ L'admire quelque-fois, le Roy des Mereores,

- „ Ce bel, ARC tout remply, de charmes & d'attraits,  
 „ Qui n'a jamais vſé de cordes,ny de traits,  
 „ CROISSANT, qui ne peut croître, & PONT, qu'aucun  
     ne paſſe,  
 „ L'Ambaſſadeur de paix, le Nonce de la grace,  
 „ Cet IRIS, ce beau rien, ſans or, ſi bien doré,  
 „ Sans aucun Coloris, ſi peint, & coloré.  
 „ Merveilleux demy-cercle, & brillante ceinture,  
 „ D'un neant, ſi pompeux, l'apparente peinture,  
 „ IRIS, qu'on ne voit pas, plutôt épanouir,  
 „ Qu'on peut dire qu'il eſt, prêt à s'évanouir,  
 „ Qui paroiffant en l'air, tout-autre que ſoy-même,  
 „ Semble le couronner, d'un vaſte Diademe,  
 „ Admirable trompeur, qui, par ſes faux-Aspas,  
 „ Faisant voir ce qu'il eſt, montre ce qu'il n'a pas,  
 „ Paroit, & diſparoit, tout de même qu'un ſonge,  
 „ Et peut-eſtre appellé, véritable menſonge;  
 „ Puisque dans un moment, il oſte le bandeau,  
 „ Et nous fait voir enſin, que tout n'eſtoit que d'eau,  
 „ Ce qui me repreſente, & l'éclat & la pompe,  
 „ Du triomphe pleurant, du monde, qui nous trompe.  
 „ Je ne puis m'empêcher, ſi ie leve les yeux,  
 „ De contempler encor le bel ordre des Cieux,  
 „ Leur branle contenu, leurs éternelles danſes,  
 „ Leurs revolutions, & toutes leurs cadanſes,  
 „ Qui n'ont aucun repos, que dans le mouvement,  
 „ Ce beau lambris des Cieux, ce doré Firmament.  
 „ Sur qui l'on voit briller, tant de torches luyſantes,  
 „ Que conte ſans erreur, ſoit fixes, ſoit errantes,  
 „ Celuy qui planta-là, tant de beaux cloux dorez,  
 „ Pour eſtre d'icy bas, des mortels admirez,  
 „ Phares des tours du Ciel, lampes inextinguibles,  
 „ Qui rendent ſans rien voir, toutes choſes viſibles,  
 „ Celuy qui va le iour, celle qui va la nuit,  
 „ La mere du ſilence, & le pere du bruit.  
 „ Ce Chandelier ſi grand; ce petit luminaire,  
 „ Qui ſe ſuivent ſi bien, dans leur train ordinaire.

„ Je ne scaurois assez, admirer ce beau tour,  
 „ Qu'ils font sans se lasser, en se faisant l'Amour.  
 „ Si mon esprit s'en va, iusques dans l'empirée,  
 „ Où mon Sauveur monta, pour faire son entrée,  
 „ Il me souvient toujourns, de l'avoir veu partir,  
 „ Apres ce grand combat, qui le rendit martyr.  
 „ Et même ie ne puis, ôster de ma pensée,  
 „ Cette mort qu'il souffrit, pour ma vie insensée.  
 „ Le repasse toujourns, sur ce triste accident,  
 „ Qui fit de deux Soleils, remarquer l'occident,  
 „ Détruissant tout d'un coup, un si beau PARELIE,  
 „ O bacchante fureur ! furieuse folie !  
 „ Qui fit que l'œil du monde, ombragea ce forfait,  
 „ Voyant mourir en Croix, celui qui l'avoit fait,  
 „ En ce temps où l'on vit, ce cruel Deicide,  
 „ Et l'horrible attentat, contre un divin ALCIDE,  
 „ Que mes crimes passez, & mes pechez commis,  
 „ Livrerent aux fureurs, de tous ses Ennemis.  
 „ Mes nœuds, mes brasselers, mes cheveux & mes chaînes  
 „ Ont fait, ou bien filé, ses cordes & ses peines,  
 „ Et le luxe pompeux, de tous mes ornements,  
 „ Le fit voir dépouillé, de tous ces vestemens.  
 „ Ce fut pour mes Arouns, mes Poinçons, mes Coëfures,  
 „ Que son Chef fut percé, d'épines les plus dures,  
 „ Telle fut sa Couronne, & mon esprit si vain,  
 „ Luy mir, au lieu de Sceptre, un Roseau dans la main,  
 „ Mes vins delicieux avec ma bonne chere,  
 „ ( Apres qu'il fut cloüé, sur la funeste Chaire )  
 „ Luy firent avaler, d'un trait de sa bonté,  
 „ Le vinaigre & le fiel, qu'il beut A MA SANTE !  
 „ Je remarque ce coup, c'est à moy qu'il le porte,  
 „ Mais dans la passion, ou l'amour vous emporte,  
 „ Ne faut-il pas, MON DIEU, que, pour contre-poison,  
 „ MAGDELEINE à son tour, vous en fasse raison ?  
 „ Cette action est iuste, autant que raisonnable,  
 „ Elle doit avec vous, manger à même table,

- „ Vne Epouse par tout, doit suivre son Epoux,  
 „ Et l'on me doit traiter, tout de même que vous,  
 „ C'est de semblables mets, que ie seray servie,  
 „ Puisque pour vôtre mort, ie dois payer ma vie.  
 „ Je desire me voir, tout de même affliger,  
 „ Tout endurer, mourir, vivre, boire, & manger,  
 „ Souffrir avecque vous, courir en même Lince,  
 „ Et me desalterer, dans le même Calice,  
 „ Où m'enyvrer d'Absynthe, & me saouler aussi,  
 „ D'opprobres, & de coups, pour expirer icy.  
 „ Reservez-en pour moy, la lie, & l'amertume,  
 „ Pendant que mon regret, nuit & iour me consume,  
 „ Et que mes yeux troublez, au fort de mes mal-heurs,  
 „ Pour des playes de Sang, font des playes de pleurs.  
 „ C'est donc, PIERRES à vous, d'amollir ma poitrine,  
 „ Endurcie aux bien-faits, de la bonté divine,  
 „ Et vous, affreux Rocher, pour bien venger mon Roy,  
 „ Fondez tous sur ma tête, & fondez-vous sur moy.  
 „ TERRE, ouvre ton grand sein, où si tu veux, ton ventre,  
 „ Et puis englouty-moy, toute vive en ton centre,  
 „ AIR, ne me faisant plus, pour vivre, respirer,  
 „ Ne me sers seulement, qu'à me faire expirer,  
 „ SOLEIL, ne daigne plus éclairer cette femme,  
 „ Qui fut de la Cité, la pecheresse Infame,  
 „ FEU, ne sois plus actif, pour vouloir échauffer,  
 „ Celle qui si long-temps, brûla du feu d'Enfer,  
 „ Se laissant emporter, à sa concupiscence,  
 „ Sans frein, sans retenüe, avec toute licence,  
 „ Et qui fut autre fois, pour tant de vanité,  
 „ Le scandale, & l'horreur, de toute vne cité,  
 „ Mais pour bien commencer à me faire la guerre,  
 „ Je n'auray pas besoin, d'air, de feu, ny de terre,  
 „ Je ne veux plus icy, pour remplir mon cerveau,  
 „ Et me faire pleurer, autre Element que l'eau,  
 „ Je vous appelle donc, fleuves, Ruissieux, Fontaines,  
 „ Venez, pour me fournir, tout le suc de vos veines,  
 „ Toute

- „ Toute ma nourriture & tout mon aliment
- „ Ne sera desormais que ce seul Element.
- „ Pendant qu'en ce recoin seule & sans assistance
- „ Cette BEAUME sera mon LIEV DE PENITENCE,
- „ Où je mediteray , dans mon esprit confus,
- „ Sur ce que je dois estre, & sur ce que ie fus.

Quand elle finissoit sa harangue plaintive,  
 Vne Echô s'veillant la rendoit attentive  
 Au bruit sourd de sa voix que cét antre faisoit  
 Comme voulant répondre à ce qu'elle disoit;  
 Souvent lorsqu'elle estoit sur le sucil de la porte,  
 Elle l'interrogeoit à peu près de la sorte,  
 Pour l'obliger ainsi par le resonnement,  
 & satisfaire en tout à sôn raisonnement.

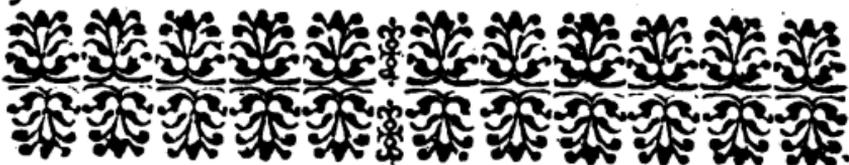
- „ ECHÔ, fille modeste , & l'ame de ma loge
- „ Qui ne dit jamais mot, si l'on ne l'interroge,
- „ Solitaire SIBYLLE , ou voix de Paradis,
- „ Qui REFLECHIS si bien sur tout ce que tu dis,
- „ Et parle d'autant plus , qu'on veut te faire faire
- „ De mes tristes discours , témoin auticulaire,
- „ Encor bien que jamais tu ne parles qu'en l'air,
- „ Il est bon toutefois de te faire parler.
- „ Puisque tu sçais, entends , & parle tout langages,
- „ Que fuyent les oyseaux volans dans ces bôcages? Cages.
- „ Voilà bien répondu pour la premiere fois,
- „ Mais , que fuyois - ie moy , de Dieu , quand ie  
La voix.  
 l'avois ?
- „ Aussi ie la perdis en sortant de mon centre
- „ Que dit-elle à mon cœur au bord de ce vieux  
Entre.  
 antre ?
- „ Et bien i'y veux entrer, pour y vivre, & mourir
- „ Qu'à voulu faite vn Dieu , pour me rôter se  
Courir.  
 courir ?
- „ Qui le faisoit courir apres vne coureuse,
- „ Et que sera pour luy mô ame douloureuse? L'heureuse.

- „ Le reconnois déjà , qu'il fait bon t'aboucher  
 „ quel me doit estre icy maintenant ce Rocher ? *Cher.*  
 „ Le le cheris aussi comme ma solitude  
 „ qui me soulagera dans mon inquietude ? *Etude.*  
 „ C'est la meilleure part, qu'on ne peut me ravir  
 „ Mais, à quoy mon esprit, se doit-il asservir ? *A servir.*  
 „ Ayant suivy le monde, & son feu d'artifice,  
 „ qu'ay - je bien pû gagner en courant dans ma-  
 lice ? *Malice.*  
 „ Apres de si grands maux, és lieux plus évidents,  
 „ quels furent donc mes yeux à ceux des regar-  
 dants ? *Ardents.*  
 „ Apres tout son desordre, & sa cajolierie,  
 „ Comment , pour ces malheurs , doit paroître  
 MARIE ? *Marrie.*  
 „ Je la seray toujours à mes propres dépens,  
 „ Répondray - je des pleurs , puisque ie m'en re-  
 pents ? *Repands.*  
 „ T'en répands tous les iours , & ne fais autre chose ,  
 „ que deviendra L'ESPINE enfin si ie l'arrose ? *La Rose.*  
 „ qui ressentit le feu, que j'avois excité  
 „ Et me vit obstinée en ma perversité ? *Cité.*  
 „ Courant au grand gallop, dans la lice mondaine ,  
 „ De qui suivoit les pas , autrefois M A G -  
 D E L E I N E ? *d'Helene.*  
 „ que faisois- ie pour lors, estant sur le tapis,  
 „ quand mes bons sentiments furent tous assoupis ? *Pis.*  
 „ Helas ! qu'étois- je encor , follement amoureuse,  
 „ Des plus galans habits si vaine , & curieuse ? *Rieuse.*  
 „ C'est donc avec sujet, que ie verse des pleurs ;  
 „ Mais , comment me venger de mes belles hu-  
 meurs ? *Mours.*  
 „ que fay- je, pour guerir mes superbes enflures,  
 „ Si de mes yeux coulans , i'en fay deux - chanto-  
 pleures ? *Pleures.*  
 „ Comment repareray- ie, vn si grand mal commis,  
 „ Avec

- » Avec tout ce beau temps, qu'à m'ajuster ie mis? *Gemis.*
- » Estant morte au desert , apres long. temps de peine,
- » Que me fera l'époux dans la Cour Souveraine? *Reyne.*
- » Le veux donc estre icy toute autre que devant,
- » Car , que donne le monde aux siens le plus sou-  
vent ? *Vent.*
- » Que fait sans la vertu, la plus haute Noblesse ,
- » Aussi bien que la femme avecque sa foiblesse? *Blesse.*
- » Ton discours veritable est bien digne de foy,
- » Qui me consolera, dans ce lieu, dy le moy? *Moy.*
- » Si mon Sauveur m'entend, mon esperance est bonne,
- » Luy donneray-ie tout afin qu'il me pardonne? *Donne.*
- » Parle-donc, belle voix, dy sans me rien cacher,
- » Que dois-ie vaincre icy, sàs iamais relâcher? *La chair.*
- » Que fait pour lors l'esprit quand on n'en tient pas  
compte ,
- » Qu'on la tient toujours bas , & que l'on la sur-  
monte. *Monte.*
- » Mes membres pour cela sont par terre tout nuds ,
- » Qui fut cause des maux, qui me sont survenus? *Venus.*
- » l'en ay pour ce suiet , éteint toute le flamme,
- » Que ie sçache de toy, ce que blesse sa lame? *L'Amo.*
- » Suivant son étendart, enseigne , ou Gonfanon,
- » Eusse-ie conservé, la gloire de mon nom? *Non.*
- » Malheureux donc celuy , que retient sa cordelle,
- » que faut-il dire apres, d'une telle infidelle? *Fy-d'elle.*
- » Aussi bien les douceurs ne me sont plus que fiel,
- » Qui doit me faire voir, mon bien essentiel ? *Ciel.*
- » Du temps que ie vivois, au fond du precipice,
- » Qui me cachoit le Ciel , sans que mon oeil  
le visse ? *Le vice.*
- » Demeurant dans le siecle, & suivant ses appas ,
- » Eusse - je eu les vertus , que tant. d'autres  
n'ont pas ? *Non pas.*
- » Helas ! qu'ay-ie perdu dans mon libertinage,
- » Estant si déceglée, effrontée, & volage? *L'âge.*
- » Qu'ay-ie

- „ Qu'ay-ie encore perdu, dès-l'âge de vingt ans,  
 „ Ne pensant qu'à jouir de mes vains passe-  
   temps? *Ce temps.*  
 „ Que m'ont encor osté, comme la fleur qui passe,  
 „ Tous les mortels plaisirs, avec cette disgrâce? *Grace.*  
 „ Qui tenoit en prison mon esprit attaché,  
 „ Où fut-il si long-temps, pour voler empêché? *En peché.*  
 „ Qui, pechant le premier, par vn cas fort étrange,  
 „ Tomba du plus haut Ciel, avecque sa pha-  
   lange? *L'Ange.*  
 „ Le second fut-il pas, glouton à nœstre dam,  
 „ Ayant ainsi peché, qu'à l'homme pour Adam? *A dām.*  
 „ Qui, dans ce Paradis, qui de Dieu seul releve,  
 „ Rend cét homme rebelle, & fait qu'il se souleve? *Eve.*  
 „ Sans ce fruit dérobé, par ces premiers mortels,  
 „ Eussions-nous tous esté, comme on dit immor-  
   tels? *Tels.*  
 „ Pour conserver son corps, & pour sauver son ame,  
 „ Qui nuisit plus à l'homme, & le rendit infame? *Femme.*  
 „ Il ne se perdit donc, que pour la trop aimer,  
 „ Quel luy fut-il ce fruit, qu'il voulut entamer? *Amer.*  
 „ Aussi, depuis le temps, Dieu tonne, & le Ciel gronde,  
 „ Qui fut, pour ce forfait, devant ses yeux im-  
   monde? *Monde.*  
 „ L'homme est ce petit monde; aussi laid; qu'il fut beau,  
 „ Qui pourra nettoyer vn si sale tableau? *L'Eau.*  
 „ Mais qu'elle eau faudra-t'il, pour luy rédre ses charmes.  
 „ Apres avoir réply, tout le môde d'allarmes? *L'Armes.*  
 „ Mais, non pas d'vn esprit hypocrite & trompeur,  
 „ Que luy faut-il donner avec cette liqueur? *Cœur.*  
 „ Je me laveray donc, de L'EAU DE REPENTENCE,  
 „ Que faut-il adjoûter, à cette circonstance? *Constance.*  
 „ C'est ce qui me fera, toujours perséverer,  
 „ Que dois-ie faire encor, pour mieux tout endu-  
   rer? *Durer.*  
 „ Durant iusqu'à la mort, & dans cette souffrance,  
   „ Quel

- » Quel bon-heur , par apres , & qu'elle recom-  
penſe? *Penſe.*
- » Apres avoir vêcu, dans ces auſteres lieux,
- » Quels en pourray ie avoir, de plus-delicieux? *Cieux.*
- » Dy moy, qu'elle doit eſtre , vn iour dans l'Empirée,
- » La place que j'auray ſur la voute azurée? *Aſſurée.*
- » Renonçant aux plaiſirs, dont mon corps à-iouy ,
- » Mon eſprit ſera-t'il en ce lieu réioiry ? *Oüy.*
- » Agreable nouvelle ! excellente redite !
- » Que fait enfin du Ciel l'ame, qui le merite? *Herite.*
- » Glorieux heritage ! auſſi doux que charmant !
- » Declare ce que fait le monde à ſon Amant? *Ment.*
- » Me répondras tu bien, ſi ie te le demande,
- » Te preſſant derechef par vne autre de-  
mande ? *Demande.*
- » Dy moy doncques Echô, ſeray-ie icy long temps ?
- » ( Eſcoutez - moy Rochers , & toy , mon Antre ,  
entends, ) *Trente ans.*
- » Trente ans ! Si Dieu le veut ; ie le veux, qu'il gouverne,
- » Que me fait éviter cette ſombre caverne? *Averne.*
- » Hôteſſe des Rochers, qui me répond ainſi ,
- » Voudrois tu derechef , me répondre à cecy ? *Si.*
- » Apres ces queſtions de ma bonne fortune,
- » Combien t'en fay-ie encor , pour ne t'eſtre impor-  
tune ? *Vne.*
- » Fay moy ſçavoir enfin, ſi de ce triſte lieu,
- » Je pourray quelque iour , aller tout droit à  
Dieu ? *A Dieu.*



L A

## MAGDELEINE.

## LIVRE TROISIEME.

**E** N S Y se divertit, la plaintive recluse,  
 Apres avoir ouvert, de ses beaux yeux l'Ecluse,  
 Voilà ses entretiens, voilà ses passe-temps,  
 Bien differents de ceux, des Dames de ce temps.

Venez iusques-icy, venez femmes mondaines,  
 Scandales des Citez, fameuses MAGDELEINES,  
 Venez à ce miroir, venez le consulter,  
 Si vous ne pouvez pas, tout-a-fait l'imiter.  
 Voyez devant son Dieu, la Dame aneantie,  
 Qui ne se repent point, de s'estre repentie,  
 Et se trouve si bien, d'avoir fait vn tel choix,  
 Qu'on la voit s'embraser, pour embrasser les Croix.  
 Contemplez en ce Roc, cette CONTEMPLATIVE,  
 Plus au Ciel, qu'en la terre, & plus morte que vivè,  
 Oyez ce qu'elle dit, voyez ce qu'elle fait,  
 Vivant en cet estat, si Saint, & si parfait,  
 C'est icy, qu'il faut voir la grande PENITENTE,  
 Toûjours dans son dessein, genereuse & constante,  
 C'est sur vn tel tableau, qui se fait admirer,  
 qu'il faut ietter les yeux, afin de s'y mirer,  
 Et faire compagnie à cette SOLITAIRE,  
 qui sera de vos cœurs, l'Azile salutaire,  
 Si vous vous prosternez, à ses pieds humblement,  
 Comme elle se iettoit, à ceux de son Amant.

Acceptez le present, que ma Muse hardie,  
 Vous fait de ce Cahier, vous offre, & vous dédie,

C'est,

C'est, mes Dames, pour vous, qu'elle l'a composé,  
 Suivant le beau dessein, qu'elle s'est proposé,  
 Ayant bien voulu joindre, avec le PROFITABLE,  
 Pour le rendre parfait, L'HONNESTE, au DELECTABLE.  
 Afin, que paroissant, avec cet embompoint,  
 On puisse le trouver, accompli de tout point,  
 Nonn obstant ce qu'on dit, qu'il est fort difficile,  
 De mêler à propos, le doux avec l'utile,  
 Je croiray toute fois d'avoir fort bien escrit,  
 Si l'imprime en vos cœurs, l'amour de JESVS-CHRIST.  
 Vous donnant le portrait, de sa fidele AMANTE,  
 Je vous presente donc, ce qui la represente.

Si vous aimez des Vers, la grace, & la douceur,  
 Les miens en ont assez, pour vous gagner le cœur,  
 Et si vous en cherchez, les subtiles pensées,  
 Les pointes de ceux-cy, ne sont pas emouffées.  
 Dans ce Livre touchant, d'un sens double, & caché,  
 que ie vous donne icy, comme un GAGE-FOUCHE,  
 Bien qu'on ne trouve pas, dans la melancolie,  
 Le discours enjouié, ny la phrase polie,  
 Comme quand autre-fois, dans le monde distrait,  
 Je fis d'AMARILLIS, l'agreable portrait.

Quittez donc pour cecy, ces mauvaises lectures,  
 Ces contes fabuleux, ces sotes Aventures,  
 Tous ces discours en l'air, & ces vains complimens,  
 qui vous tiennent les yeux, collez sur les ROMANS.  
 Dignes d'estre collez; mais d'une telle colle,  
 qu'on vit le sage effet, d'une farine folle,  
 qui les tenant fermez, d'un jugement rassis,  
 Ne scauroient plus causer, de tant de faux recits.  
 Les Paniques terreurs, ny les fausses allarmes,  
 qui souvent les font voir, tout mouillez de vos larmes,  
 quand vous pleurez la mort, d'une Reine, ou d'un Roy,  
 qui n'a jamais esté, que peint sur la paroy,  
 qui jamais ne regna, qu'en des tapisseries,  
 Et qui doit tout son Estre, aux seules réveries.

D

Mais hélas ! cependant, pour ces defastres feints,  
 Vous vous affigez plus, que pour la mort des Saints,  
 Oüy-dea, vous gemissez, & vous faites des plaintes,  
 Pour des choses, qui sont toutes feintes, ou peintes,  
 Pleurez, pleurez plutôt dans un vray repentir,  
 La mort de **IESUS-CHRIST**, ou celle d'un martyr.

Pensez à ces Heros, si vaillants, & si braves,  
 qui braverent l'Enfer, & tous les noirs Esclaves,  
 A ces Princes de Sang, à ces forts Champions,  
 Ces genereux mourants, ces enflammez Lyons,  
 Dont les troupes toujours, aux combats animées,  
 Affronterent la mort, au milieu des armées,  
 Les tourments des gibets, des feux étincelans,  
 Des Lances, des Taureaux, & des Casques brûlans,  
 Les **LAVRENS**, les **DENYS**, les **VINCENTS**, les **EYSTACHES**,  
 qui lassoient leurs bourreaux, & les traitoient de lâches,  
 Et voyez triompher, ces glorieux vainqueurs,  
 En depit des Tyrans, mal-gré les Empereurs.  
 Ah ! mes Dames, soyez, plus consciencieuses,  
 Et faites plus d'estat, de ces morts precieuses,  
 que de tous ces Exploits, des Chevaliers errants,  
 que l'on ne vit jamais, paroître sur les rangs.

Lisez encor les faits, de ces nobles guerrieres,  
 (que la même querelle, a fait voir aux barrieres,  
 qui, l'épée à la main, parmy tant de combats,  
 Ont pris, pour leur époux, de si sanglants ébats,  
 Consideriez un peu, ces fortes heroïnes,  
**MARGVERITE**, **AGNES**, **LYCES**, & **CATHERINES**,  
 Dont le cœur invincible, & plus ferme qu'un Roc,  
 Demeuroit immobile, en soutenant le Choe,  
 Voyez dans vne chair, si tendre, & delicate,  
**CECILE**, **DOROTHEE**, **APOLLONIE**, **AGATHE**,  
 qui voulurent pensant, à leur Eternité,  
 Marier le martyre, à la virginité.  
 Voyez, & discernez, ces belles Amazones,  
 A l'éclat des brillans, qui parent leurs Coutumes,

Les

Les Palmes à la main, & leurs chefs embellis,  
 Des bouquets immortels, des Roses, & des Lys.  
 De ces filles du Ciel, les Armes triomphantes,  
 Valent bien les amours, de toutes ces Infantes,  
 De tous ces beaux Bergers, ALEXIS, CORYDON,  
 PARIS, DIANE, HYLAS, ASTREE, & CELADON,  
 Les combats des martyrs, sont bien plus véritables,  
 Les amours de IESVS, valent bien ceux des fables,  
 Et nostre MAGDELEINE, attachée à sa Croix,  
 Vaut bien tous ces faux Dieux, ces Reines, & ces Røys.

Lisez donc l'abbregé, de toute son Histoire,  
 A tout cet Vniuers, evidente & notoire,  
 que ie vay vous d'escire, assez naïvement,  
 Pour joindre le profit, au divertissement,  
 Esperant qu'au plutôt, sans faire resistance,  
 Vous viendrez au Desert, pour faire penitence,  
 Où ie voudrois vous prendre, ainsi que de Poissons,  
 Avecque ces subtils, & dorez HAMEÇONS.  
 Et c'est pour ce dessein, que ie jette ces lignes,  
 Afin de vous sauver, de ces autres malignes,  
 C'est ainsi, que ie veux, pour vostre bien pêcher,  
 Si vous vous repentez, d'auoir osé pecher,  
 Divertissant vos yeux, de quelque mauvais Livre,  
 Dont le suc dangereux, bien souvent vous enyvre,  
 Vous faisant avaler, vn emmielé poison,  
 qui corrompt les esprits, & blesse la raison.

Enfin pour imiter, la grande inimitable,  
 Je vous exhorterois, à faire le semblable,  
 Mais c'est trop exiger, de vostre infirmité,  
 Vostre zele en cecy, doit estre limité,  
 Non, non ne fuyez pas, au fond des solitudes,  
 Dans les Deserts affreux, sombres, aspres, & rudes,  
 Ne soyez pas comme elle, en ces lieux mal-plaisans,  
 Seules dans vn Rocher, pendant trente trois ans.  
 Ne portez pas si haut, vostre foible courage,  
 que d'y vouloir passer, le plus beau de vostre âge,

En dépit de l'Enfer, de la chair, & du sang,  
Rares sont les mortels, qu'on trouve dans ce rang.

Ce grand vol n'appartient, qu'à cette Aigle Royale,  
Dont le monde n'a point, encor veu son égale,  
Seulement pouvez-vous, meditant ses hauts faits,  
(Après ses manquemens, scandales, & forfaits)  
Concevoir avec elle, vne douleur extrême,  
D'avoir tant offensé, la Majesté supreme,  
Ayant mis en oubly, parmy vos vanitez,  
Et le bien, & le mal, des deux Eternitez.

D'avoir toujourns paru, si promptes, & hardies,  
Pour entrer aux Festins, aux Bals, aux Comedies,  
Et bien-souvent quitté, la Messe, & le Sermon,  
Pour aller contenter, au eercle, le Demon,  
Où vous sçaviez si-bien, dans la caqueterie,  
Joindre la médifance, à la coqueterie,  
Ajancer vos cheveux, ajuster vn collet,  
Chanter vn air de Cour, ou relire vn Poulet,  
Où bien sur le tapis, apres la bonne chere,  
Affiler contre tous, vos langues de Vipere,  
Aux dépens du prochain, ne recherchant son nom,  
Que pour dire son vice, & perdre son renom.

D'avoir toujourns porté, la gorge découverte,  
Pour de tant d'yeux lascifs, le scandale, & la perte,  
Faisant rouler au Cours, vos Carroces dorez,  
Qui trainoient le fumier, de vos corps adorez,  
Plus superbes cent fois, qu'un Pân, qui fait la rouë,  
Sans jamais reflechir, que vous n'estiez que boüe,  
Et, pour mieux piafer, parserment de rubis,  
Où de pailletes d'or, vos somptueux habits,  
Dont le luxe a souvent, enflammé la luxure,  
De ceux qui regardoient, vos excez sans mesure,  
Cependant que le pauvre, en attendant le pain,  
Mouroit à vostre porte, & de froid, & de faim.  
Mourez donc de regret, mourez mauvaises riches,  
Si prodigues pour vous, pour les autres si chiches,

Ayez

Ayez honte du mal, que vous avez commis,  
N'ayant pas fait le bien, qui vous estoit permis.

D'avoir aussi donné, pour faire cent sottises,  
Tant d'assignations, mesme dans les Eglises,  
Où, sans aucun respect, avec tout vostre train,  
Vous veniez tous les iours, morguer le Souverain.  
Aux lieux plus Eminents, pour voir, pour estre veües,  
De mille faux-apas, toujourns fort bien pourveües,  
Pour cajoller & rire, à de complimenteurs,  
qui vous loüant, n'estoient que de parfait menteurs,  
Ayant mieux au mépris, de Dieu, devant les Anges,  
Au lieu de le loüer, escouter vos loüanges,  
Luy donner le défy, luy porter le Cartel,  
Iusqu'à son tabernacle, au pied de son Autel.

Helas ! combien de fois, avez vous, à la Messe,  
Fait voir vos vanitez, avec vostre paresse,  
L'esprit tousiours distrait, & les yeux esgarez,  
Aux Idoles vnis, & de Dieu separez,  
Combien de fois appris, où dit quelque nouvelle,  
Tantôt au Demeuseau, puis à la Demeiselle,  
Amusant celuy-cy, parlant à celle-là,  
Au scandale public, de ceux, qui venoient-là,  
Et faisant dans l'Eglise, avecque vostre teste,  
Ce que sur le clocher, faisoit la gyroüete,  
qui va de tous côtez, & se tourne à tous vents,  
Ainsi que vous faisiez, à tous les arrivants,  
Comme pour observer, si chacun à sa place,  
Avoit, en priant Dieu, bonne, ou mauvaise grace,  
Où bien peut-estre aussi, pour remarquer & voir,  
Si tous les assistants, estoient dans leur devoir.

Si vous avez tenu, le Livre des Prieres,  
Vous n'en avez iamais, leu les pages entieres,  
Sans FAIRE PARANTHESE, avec quelque douillet,  
Tournant en mesme-temps, la teste, & le fuicillet,  
Cependant L'ORAISON, pour n'avoir fait que rire,  
Ne s'asheve pas-là. CELA S'EN VA SANS DIRE.

D 3

Que direz vous apres, à Dieu pour ce delit,  
 Que direz vous apres, que vous n'aurez rien dit,  
 Que si vous avez dit, ce n'estoit rien qui vaille,  
 Faisant comme CAIN, A DIEU BARBE DE PAILLE.

Voilà quant à l'Eglise; allons à la Maison,  
 Pour voir apres cela, si ma rime à raison,  
 Les Livres, que i'y voy de diverse peinture,  
 Sont les LIVRES DES ROYS, non pas de L'ESCRITURE.  
 I'y remarque au dedans, differentes couleurs,  
 Rouge aux CARREAVX, aux COEVRS, noir aux PIQVES,  
 aux FLEVRS,

Avecque ces beaux ROYS, ie vois encor des DAMES,  
 De ces pauvres maris, les ridicules femmes,  
 Battez, battez les bien, battez battez les tous,  
 N'épargnez pas LES ROYS, LES DAMES, ny les FOVS,  
 Ie ne sçay pas pourtant, si vous les faitez sages,  
 Où si vous les serez, en feuilletant ces pages.

Mes Dames, jettez loin, ROYS, DAMES, & VALETS,  
 Sans perdre en ce beau jeu, plus que vous ne valez,  
 Conservez vostre argent, pour quelque meilleur Livre,  
 Brulant & defendu, si vous voulez mieux vivre,  
 Jettez, pour ny tomber, les Carthes dans le feu,  
 Et changer d'entretien, aussi-bien que de jeu.

RENONCEZ A CARREAVX, A COEVRS, A FLEVRS, A PIQVES,  
 Suivant, de point en point, ces deux suivants distiques.

„ Piquez vous seulement, de joïer au piquet,  
 „ A celuy que i'entends, qui se fait sans caquet,  
 „ I'entends que vous preniez, par foy, la Discipline,  
 „ Et qu'avec ce beau jeu, vous fassiez bonne mine.

Mais ne me dites pas, pour vous en excuser,  
 Que ce jeu trop cuisant, ne peut vous amuser,  
 Que c'est le jeu d'un Moine, & non le jeu des Dames,  
 Que, pour les hômes, bon; mais non pas pour les femmes;  
 Car ie vous répondray, que les femmes aussi,  
 Peuvent, pour leur salut, fort bien ioïer ainsi.

Témoin nostre Affligée, & triste, MAGDELEINE,  
 Qui n'apprenoit ce jeu, qu'avec beaucoup de peine.

Pendant qu'on la voyoit toute fondue en eau,  
 Pour le GRAND ROY des cœurs, coucher sur le CARREAU,  
 Où ses piques n'estoient que d'épines piquantes,  
 Que son sang avoit fait, vermeilles & sanglantes.  
 Apres qu'elle eut changé, toutes ses belles FLEURS  
 A des tristes SOUCIS, qu'elle arrosoit de pleurs,  
 Couchez doncques couchez, sur la DAME COUCHE,  
 Ces plaisirs où vostre ame, est si fort attachée,  
 Que si vous-les perdez, joiuant comme je dis,  
 Vous gagnerez la grace, avec le Paradis.

Je parle encor à vous, AMANTES & SYLVES,  
 Courisanes du siecle en tous lieux si suivies,  
 Monstres de vanitez, idoles d'une Cour,  
 Où le ROY, des enfers, établit son séjour.  
 C'est par vous que ce Prince, emporte les victoires  
 Qui grossissent toujours les funestes histoires,  
 Aussi bien estes vous, comme les instruments  
 De ses plus grands dégats, & bouleversements.  
 C'est par vous qu'il surmonte, & gagne les batailles,  
 Renverse, met à bas les plus fortes murailles,  
 Et ramollit des cœurs, plus durs que le Rocher,  
 Qu'il n'eût osé sans vous, seulement approcher,  
 Vous ébranlez encor, les plus fermes colonnes  
 Et ternissez l'éclat, des plus belles Couronnes;  
 Quand par vous, ce malin, de son souffle empesté,  
 Rompt les Loys, & corrompt, des Roys la Majesté ?  
 Ce sont aussi les grands, qu'il a toujours en bute  
 N'estant rien que par vous, ce demon, n'exécute,  
 Si vous meditez bien, les maux que vous causez,  
 Ce qu'il commet par vous, & ce que vous osez.  
 Vous vous estimerez les torches allumées,  
 Par qui cent Nations ont esté consumées,  
 Car chacune de vous, est un subtil canal,  
 Par où se peut glisser le serpent infernal.

C'est vous, vraiment, c'est vous, d'ânes CYTHÉRE'ES,  
 Qui donnez son venin dans des coupes dorées.

C'est

C'est par vous, les supposts, qu'ils fait ses meilleurs coups:  
Ne pouvant presque rien executer sans vous.

Meditez bien cecy, flammeshes D'ASMODE'E,  
Pires que n'estoit pas celle de la Judée;  
Qui n'est point tant que vous, coupable dans son fait,  
Et peut-estre encor moins, n'en ayant pas tant fait,  
Puisque vous luy servez, & d'appas & d'amorce,  
Pour prendre ce qu'il veut, sans travail & sans force,  
Vous estes ses filers, où l'on vient hardiment,  
De gayeté de cœur, & volontairement.

Serpents couverts de fleurs, qui renfermez encore,  
Sous de biens apparens, les vrayz maux de PANDORE,  
Vostre beauté n'estant, qu'un piege mal caché,  
Qui couvre aux jeunes gens, la laideur du péché,  
C'est par vous que Sathan, fait moissons & vendanges,  
Quand vous faites demons, les plus ayriables Anges;  
Comme fit S. MICHEL, mais d'une autre façon,  
Luy par un coup de lance, & vous, par l'hameçon.  
Voilà pourquoy l'on dit, estant ce que vous estes,  
Que ce qu'il foule aux pieds, se trouve dans vos testes,  
De sorte, qu'on vous peut, à bon droit reprocher,  
Que cet oyseau de nuit, vient jusque-là nicher.

Sçachez doncques sçachez, puisqu'il faut vous le dire,  
Que vous aggrandissez, de beaucoup son Empire,  
D'autant que, secondant ses malheureux desseins,  
Vous allez pervertir, les Esprits les plus saints;  
Aussi c'est par vos seins, belles abominables,  
Que l'Enfer se remplir, au grand plaisir des Diabes,  
Ainsi meritez-vous de mourir en secret,  
Pour tant de maux commis, de honte, & de regret.

Changez doncques de vie, infames pecheresses,  
Et ne faites plus tant, à la chair de caresses,  
Apportez à Iesus, vostre cœur converty,  
Et quittez pour jamais, le monde & son party.  
Où plustost le demon, qui vous tient à ses gages,  
Pour faire mille maux, scandales, & ravages.

Comme

Comme ces folles-là, qui firent autrefois,  
 Devenir insensé, le plus sage des Roys,  
 Qui voulut signaler, par sa folaterie,  
 Le detestable excez, de son idolatrie.  
 Et celuy qui bâtit, ce temple ravissant,  
 Au vray Roy d'Israël, l'vniqve Tout-puissant,  
 Fléchissoit les genoux, pour complaire aux infames,  
 Devant autant de Dieux, comme il avoit de femmes,  
 Qui, mieux que n'eusse fait le plus mauvais demon,  
 De praverent le cœur du grand Roy SALOMON.

C'est par vous, qu'on a veu, les villes embrasées,  
 Les Palais consumez, & les Maisons rasées,  
 Et c'est par vous aussi, que la flamme & le fer,  
 Ont peint en mille lieux, l'image de l'Enfer;  
 (Où l'on fait moins de mal, que vous n'en faites faire.)  
 Qui, par vous peut agir, bien loin delà sa sphere,  
 Regreztez donc vn temps, si vainement passé,  
 Et tâchez de fléchir, vn Dieu tant offensé.

Admirez à ses pieds, cette humble MAGDELEINE,  
 Non plus dans le boubier, non plus sale, & vilaine,  
 Non plus dans le grand monde, où triomphe la chair;  
 Mais blanche Penitente, & seule en son Rocher.  
 Ne la regardez plus, comme cette perdue,  
 Dont la conversion, n'estoit pas attendue;  
 Mais comme repentie, au fond de ce desert,  
 Pour celuy qu'elle adore, & celuy qu'elle sert.  
 Non plus cette MAGDON, debauchée & profane,  
 Mais bien vne celeste, & sainte Courtisane,  
 Qui n'est plus vn chaudron, tout noir, sale & brutal;  
 Mais c'est vne phiole, ou transparent chrystal:  
 Non vn vase d'horreur, & de contumelie,  
 Dont le fond n'estoit plein, que d'ordure, & de lie,  
 Mais vn vase d'honneur, de gloire, & de beauté,  
 Qu'à voulu nettoyer, la Divine Bonté.

Voyez son corps défait, sa chair demy brûlée,  
 Des ardeurs du Soleil, toute seiche & halée,

Ses membres abbatus , foibles & languissans,  
Ensevelis sous elle, avecque ses cinq sens.

Voyez ce teint déteint, ce visage si blême,  
Que l'on ne diroit pas, que ce fut elle-mesme;  
Ce visage autrefois , vn des plus accomplis,  
Où les roses naissoient sous la Neige des Lys,  
Ces fleurs qui rioient là, mieux que dans les prairies,  
Sont icy sans couleur, penchantes & stériles,  
L'une n'a plus son sang, l'autre n'a plus son lait,  
Vous en pouvez juger, en voyant comme elle *est*.  
Des ris, & des beautés, des amours, & des graces,  
On ne voit plus icy paroître aucunes traces,  
Tout s'y trouve aboly , tout s'y trouve effacé,  
Et tout est maintenant, avec le temps passé.  
Toutes ces belles fleurs, ne sont plus que par terre,  
Depuis qu'elle s'est fait, vne si rude guerre,  
Et qu'elles ont souffert , vn si contraire vent,  
Elle n'est plus enfin, ce qu'elle estoit devant.

Admirez , admirez, cette Metamorphose,  
Qui dans elle aujourd'huy , fait voir toute autre chose,  
Ce portrait autrefois , vn des plus ravissans ,  
A qui tant d'enseuz, donnoient de l'Encens ,  
Voyez-le maintenant, de couleur de fumée,  
Après sa braise éteinte, & toute consumée,  
Ayant icy perdu , sa première chaleur,  
Son blanc, son vermillon, & toute sa couleur.  
Sa grace, ses attraits, son port , sa bonne mine,  
Son maintien, sa façon, tout n'est plus qu'en ruine,  
Que si tout est pery, c'est par le feu des Cieux,  
Et si tout est noyé , c'est par l'eau de ses yeux.  
Après avoir esté , des mondains adorée,  
Elle ne se sert plus, de sa teste dorée,  
Et de tous les galans, pris à ses beaux cheveux ,  
Il ne s'en trouve aucun, qui luy fasse de vœux.

Voyez jusqu'à ses pieds, cette perruque entière,  
Sans façon, negligée, & pleine de poussière,

Toute

Toute en confusion , espartie sur son corps,  
 Apres avoir perdu , l'éclat de ses thresors.  
 Son or s'est obscurcy , dès qu'elle s'est rangée,  
 La plus belle couleur, ou lueur s'est changée,  
 Cette brillante chaisne , où l'on vit chaque jour,  
 Quelque nouveau captif, attaché par l'amour;  
 Filets d'or, ou rayons , de cette belle Lune,  
 Ces cheveux, si devant , pour la perte commune,  
 Annelez, & poudrez, pour plaite aux amoureux,  
 Serpentent jusqu'à terre, en desordre & poudreux,  
 Sans aucun artifice , en leur simple nature,  
 A son corps sans habits, servant de couverture.  
 Qui doncques les verroit, à ses pieds terracez,  
 Auroit les siens d'horreur , sur sa teste dressez :  
 Et sa face changée , au fort de sa souffrance,  
 Pourroit bien aux pecheurs , faire changer de chance.

Voyez encor ses yeux, qui ne veulent rien voir,  
 Dans vne affliction , qu'on ne peut concevoir,  
 Ces glaces, ces miroirs , ces chandelles fonduës,  
 Sur sa joie, & delà, sur les levres fenduës,  
 Coulent jusqu'à sa bouche , autrefois de corail,  
 Et maintenant d'ébene , & faite en soupirail,  
 Bouche, dont les fouris, découvroient avec gloire,  
 Vn petit double rang , de perles & d'ivoire.  
 Levres, dont l'incarnat, faisoit voir à la fois ,  
 Vn Rosier sans espine, vn Chapelet sans Croix,  
 Voyez ces mesmes yeux, plus mourants que malades,  
 Abbatus & noyez , sous ces belles Arcades.  
 Sans ces Arcs de triomphe, où ces Iris dorez,  
 Dont ils souloient tirer , leurs traits plus acerez,  
 Qui donnant droit au cœur , leur blanc plus desirable,  
 La blessure en estoit, d'autant plus incurable :  
 Mais ! hélas aujourd'huy , ceux qui faisoient mourir,  
 Souffrent (demy-mourants, sans espoir de guerir,  
 Apres avoir piqué,) la disgrâce pareille,  
 Et le mesme accident , si fatal à l'abeille,

Qui

Qui perd, dit-on, la vie en laissant l'aiguillon,  
Avec tout ce qu'elle a, de mauvais & de bon.

Voyez, dis-je ses yeux, pourceu que la paupiere,  
Ne leur ait interdit, le iour & la lumiere,  
Ces yeux, qui ravissoient, les yeux & les esprits,  
Où par leurs doux attraits, tant d'autres estoient pris.  
Voyez-les maintenant, privez de tous leurs charmes,  
Et devenus icy, deux fontaines de larmes.

Ou bien, si vous voulez, apres tant de douleur,  
Deux mines d'argent fin, fondu par sa chaleur,  
Enfin ces mesmes yeux, & ces mesmes prunelles,  
Sont de ses belles eaux, les sources eternelles.

Est-ce donc celle-là, de qui mille beautez,  
Triompherent jadis, de tant de libertez ?

Cette mere d'amour, cette fille de joye,  
Qui s'étoit aux plaisirs, toute donnée en proye,  
Et voyons-nous icy, comme dans vn tombeau,  
La fille de Sion, qui n'a plus rien de beau ?

Pechereuses voyez, celle qui vous convie,  
A changer aussi bien, comme elle a fait de vie,  
Vous laisserez vous pas, sensiblement toucher,  
Vostre cœur sera-t'il, plus dur que son Rocher,  
Qui semble avoir perdu, sa durezza plus rude,  
Pour luy faire son lit, en cette solitude.

Pourrez vous pas aussi, dire vn dernier Adieu,  
A tout ce qui paroît, contraire aux loix de Dieu ?  
Ne quitterez vous pas, telle & telle pratique,  
Ou... Vous m'entendez bié, sans que mieux ie m'explique.

Quoy MAGDELEINE icy, pour les crimes passez,  
Le sein meurtry de coups, & les yeux enfoncez,  
Le corps presque enterré, toute basse & plombée,  
Sous le faix des forfaits, dans cét Antre tombée,  
Ne scauroit-elle pas, vous faire relever,  
De vos sales borbiers, pour vous allez laver.  
Ne pourroit-elle pas, en cette triste place,  
De vos cœurs endurcis, faire fondre la glace,

Ne

Ne rougirez-vous point , de ses pâles couleurs ?  
 Ne pleurerez-vous pas, pour honorer ses pleurs ?  
 En vn mot, verrez-vous, ses angoisses plus fortes,  
 Sans aucun sentiment comme de bestes mortes ?  
 N'aurez vous pas icy, dans ces horribles lieux,  
 Le regret dans le cœur, & les larmes aux yeux,  
 Pour blanchir & laver, avec cette lexive,  
 Les tâches d'une vie , effrontée & lascive,  
 Ou bien voudrez-vous pas, tout quitter & courir,  
 Jusqu'à ce beau desert, pour y vivre & mourir.

Pour estre dans ce lieu de vivantes hosties,  
 Y fonder vn Convent, de femmes Repenties,  
 Et pleurer nuit & iour, comme-elle ses excez,  
 Sans jamais relâcher, sans dire c'est assez,  
 Repassant par l'esprit, ce train de vie horrible,  
 Dans toute l'amertume , & le regret possible,  
 Comme faisoit aptes, ses mortels passe-temps,  
 Ce fameux affligé , le Roy des penitents.  
 Apres cét homicide , apres cét adultere,  
 Qui luy fit prendre vn bain, si saint & salutaire,  
 Tout autre que celuy , d'où d'un trait deloyal,  
 Il tira BERSABÉE, en son Palais Royal,  
 Lors qu'ayant veu dans l'eau, cette si belle femme,  
 Son cœur en mesme temps , se trouva tout de flamme,  
 Si bien que l'infidelle , & le cruel DAVID,  
 Osa faire ravir, celle qui le ravit.

Apres avoir donné, les ordres necessaires,  
 Pour faire succomber, parmy ses adversaires,  
 Son innocent mary, qui mourut au confit,  
 Quand ce Prince occupoit la moitié de son lit.  
 Mais aussi-tôt apres, que son remord le touche,  
 D'un ruisseau de ses pleurs, il arrose sa couche,  
 Cette couche où déjà, l'amour l'avoit brûlé,  
 Chassant, par son contraire , vn mal trop mal celé.  
 Ayant peché devant, cette invisible Essence,  
 Qui voit tout, & par tout porte la connoissance.

Aussi merita-t'il, que Dieu luy pardonnât,  
Son rapt, son adultere, & son assassinat.

Mais ie reviens à vous, revenez à vous mesmes,  
Quand bien vous porteriez, sceptres & diademes,  
Folles, repentez-vous, à l'exemple d'un Roy,  
Qui sembloit estre seul, au dessus de la Loy;  
Ou plutôt regardant icy la Pecheresse,  
Laissez en ce Rocher toute vostre mollesse,  
Qui ne pourra durer, avec la dureté,  
Qu'il vous faut endurer, pour vostre impureté.  
Après avoir rompu, les liens, & les chaines,  
Qui vous tienent au joug, des delices mondaines,  
Après avoir quitté, le plaisir criminel,  
Et fait avec le monde, un divorce eternel.  
Ne soyez plus au rang, des femmes libertines,  
Changez vos fleurs en pleurs, vos roses en espines,  
Et de tout vostre cœur, venez vous convertir,  
Par un saint veritable, & parfait repentir.

Venez donc jusque icy, faire un pelerinage,  
Et quittez pour jamais, vostre libertinage,  
PECHERESSES, & vous, mondaines approchez,  
Pour faire penitence, & pleurer vos pechez.  
Quand on veut proprement, nettoyer vne sale,  
( Avant que balier, ce qui la rendoit sale )  
On l'arrose, on la mouille, on y jette de l'eau,  
De mesme devez vous, de celle du cerveau,  
Humecter vostre cœur, & vostre conscience,  
Pour en oster l'ordure, en toute diligence,  
Avecque le balay, de la contrition,  
Dans vne desirable, & sainte affliction.  
Pour doncques bien laver, vostre ame si souillée,  
Pleurez, comme on voit faire, à la vigne taillée,  
Et pour mieux satisfaire, à cet esprit Divin,  
Rendez, comme elle fait, plutôt l'eau que le vin,  
Mais il en faut verser, en plus grande abondance,  
Si vous voulez porter le fruits de penitence,

Que

Que vous ferez couler, de ce double pressoir,  
 Si vous y travaillez du matin iusqu'au soir.  
 J'entends ces deux jumeaux, ou ces doubles prunelles,  
 Qu'il vous faut torturer, comme deux criminelles,  
 Pour leur faire exprimer avec cette liqueur,  
 Tout le mortel venin, qui peut rester au cœur.

Quand vous seriez encor, comme l'autre MARIE,  
 Pecheresse publique, & dans ALEXANDRIE,  
 La sentine, & l'égout, de toute saleté,  
 Dans le mesme borbier, où vous avez esté.  
 Avec elles vn iour, vous serez plus heureuses,  
 Si, comme toutes deux, vous devenez PLEUREUSES ;  
 Non pas de celles-là, qu'on louïoit autrefois,  
 Pour pleurer à la mort, des Princes & des Roys ;  
 Mais pour la vostre propre, étant si miserables,  
 Et c'est en ce seul point, que vous serez louïables,  
 Si vous avez au cœur, plein d'un regret amer,  
 Vne contrition, grande comme la mer,  
 Et si vous jetez l'eau de la resipiscence,  
 Sur l'infame brasier, de la concupiscence.  
 Pour du tout amortir, le feu sale & charnel,  
 Vous pouvez aussi bien, éteindre l'eternel.  
 Quand vous auriez vécu comme de PELAGIES,  
 Si pleurant, vous chantez, de tristes elegies,  
 PVBLIQUES nonobstant, tout vostre infame gain,  
 Dieu vous exaucera, comme le Publicain,  
 Si, de filles de joye, en la delicatesse,  
 Vous voulez devenir, de meres de tristesse,  
 Engendrant, comme on dit, apres tant de delicts,  
 Toujourns melancholie, en de si tristes lits,  
 Vous vous réjouïtez, en ceux-là de la gloire,  
 Apres avoir icy remporté la victoire,  
 Quand l'Epoux vous dira, la pluye ayant cessé,  
 Vien chere Epouse au Ciel, vien, L'HYVER EST PASSE.  
 Paroles que la sainte, entendit pour soy mesme,  
 Receyant de ses mains, vn riche diademe.

Après tous les travaux, traversés & combats,  
Dont nous devons bien tôt parler vn peu plus bas.

Parlez doncques des yeux, plutôt que de la bouche,

Aux pieds de IESVS-CHRIST, cette pierre de touche,

Qui vous dira (touchant, vostre cœur plus soumis,

Allez vous en en paix, vos pechez sont remis,)

Comme il fit autre fois, à la Samaritaine,

Et puis à celle-cy, **JEROSOLIMITAINE.**

Celle, dont vous venez, regarder le portrait,

A dessein d'en tirer, avec moy quelque trait,

Si vous ne pouvez pas, dans la foible nature,

En imiter du tout, la parfaite peinture,

Desirez pour le moins, de pouvoir l'ébaucher,

Puisque, vous avez bien, osé vous débaucher,

Baptisez vos pechez, d'un deluge de larmes,

Et tournez contre vous, la pointe de vos armes,

Imitez ce cruel, & benin animal,

Qui sert de guerison, écrasé sur le mal,

Si vous voulez trouver, au vostre vn Antidote,

Il faut venir chercher, **MAGDELINE** en sa grotte.

Vous n'y scautiez avoir, qu'un sentiment pieux,

**L'ANCRE DE LA SIBYLLE**, estoit moins curieux,

Peut-estre que ce lieu, par sa vertu secreete,

Fera naître en vos cœurs, vn desir de retraite,

Après avoir ouï, ce que fit autrefois,

Celle de vostre sexe, avant qu'être en ce bois.

Ne soyez donc icy, capables d'autre envie,

Que d'apprendre l'état, de sa premie vie,

Que vous ne devez pas, seulement écouter ;

Mais, qui plus est encor, essayer d'imiter,

Ses peines, que l'amour, fit si delicieuses,

Ses soupirs enflammez, ses larmes precieuses,

Que l'on peut appeller, en admirant leur cours,

Amoureuses douleurs, douloureuses amours,

Demeurant tantôt triste, & tantôt consolée,

Parmy cette charmante, & cruelle mélée.

Mais.

Mais parce que peut-estre, en mes vers trop hardis,  
 Je n'explique pas bien, tout ce que ie vous dis,  
 Pour vous persuader, ce qui vous semble extrême,  
 Apres moy, trouvez bon, qu'elle parle elle-mesme,  
 Pour donc vous consoler, & pour ne plus pecher,  
 Venez à son Sermon, entendez-la prêcher.  
 Apres avoir esté, de tant d'appas pipée,  
 Comme, vous fera voir, cette P R O S O P O P E E.



L A

M A G D E L E I N E.

L I V R E Q V A T R I E M E.

„ **M** E C H E R E S S E S, je parle, il faut donc m'écouter,  
 „ **E** t si je ressuscite, il faut ressusciter,  
 „ Venez voir celle-cy, troupe folle & volage,  
 „ Qui montre le debris, de son-triste naufrage,  
 „ Sachez que pour avoir, couru la mesme mer,  
 „ L'ay failly mille fois à m'y voir abyssmer.  
 „ Je ne fus autre fois, qu'un vaisseau sans pilote,  
 „ Vagabond, & flottant, écarté de la flotte,  
 „ Toujours tout découvert, sans voile & sans timon,  
 „ Et conduit seulement, par l'instinct du Demon.  
 „ Voicy cette fameuse, & belle M A G D E L E I N E,  
 „ Qui courut apres luy, iusqu'à perte d'haleine,  
 „ De qui l'esprit altier, & le courage enflé,  
 „ Osa tout aussi-tôt, que son vent eut soufflé ?  
 „ Helas! que me servit, mon illustre naissance,  
 „ Si ce n'est à plutôst perdre mon innocence,  
 „ que ie ne conservay, qu'en mes plus ieunes ans,  
 „ Pour la laisser perir, parmy mes courtisans.

E 3

„ Mes parents decedez , ie devins libertine ;  
 „ Fort peu de temps apres, que ie fus orpheline,  
 „ Me laissant emporter, à mes débordemens ,  
 „ N'ayant plus pour censeurs, de mes deportemens,  
 „ Ny mon pere SYRVS, ny ma mere EVCHARIE,  
 „ Dont la perte ne fut , que celle de MARIE,  
 „ Qui parmy ses amours, ses graces, & ses ris,  
 „ Se laissa caioller , à mille favoris,  
 „ Passant ioyeusement, le beau cours de ma vie,  
 „ A me voir accostée , adorée, & servie ,  
 „ De tous ces insensez, comme si i'eusse esté ,  
 „ L'Idole de leur cœur, & leur Divinité.  
 „ Mon frere ny ma sœur, ny ma bonne nourrice,  
 „ Ne sceurent m'empêcher, de suivre mon caprice,  
 „ Et tous leurs bons propos , leurs advertissemens ,  
 „ Ne peurent divertir , mes divertissemens,  
 „ Qui n'estoient que le jeu , le cours , les promettades,  
 „ Le bal, la Comedie , & puis les serenades,  
 „ Les Romans, les chansons, les vers, les airs nouveaux,  
 „ Stances, poulets, sonnets, ballades, & rondeaux,  
 „ C'estoient mes entretiens, ma lecture ordinaire,  
 „ Qui ne me promettoit, qu'un bien imaginaire ,  
 „ Lorsque ie me mocquois, de la Loy des Docteurs,  
 „ De la sainte Escriture, & des Predicateurs,  
 „ De ce que predisoit, la grande Prophetie ,  
 „ D'admirable, & de fort , du désiré Messie,  
 „ De tout ce qu'en avoient, les Sibylles écrit,  
 „ Rien de bon ne pouvoit, entrer dans mon esprit  
 „ Je me gaussais de tout, & ne faisois que rire,  
 „ De tout ce qui pouvoit, de mon salut m'instruire,  
 „ Et ceux qui me parloient, des enfers ou des Cieux,  
 „ N'estoient que vieux rêveurs , & superstitieux,  
 „ Mon esprit tournoit tout , en pure raillerie ,  
 „ Toute devotion , m'étoit bigoterie,  
 „ Et ie ne me plaisais , qu'en fêtes & festins ,  
 „ Vivant comme vne Athée, avec les libertins.

„ Je ne fus donc pour lors, qu'une ame abandonnée,  
 „ Profanant la beauté, que Dieu m'avoit donnée,  
 „ Et bien loin d'en donner, la gloire à son Auteur,  
 „ Je ravis les honneurs, qu'on doit au Createur,  
 „ Quand les hommes charmez, d'une vaine peinture,  
 „ Se formerent vn Dieu, de cette creature,  
 „ Voulurent l'adorer, & leurs yeux aveuglez,  
 „ Me prirent pour l'objet, de leurs sens déreglez.  
 „ Toujourns plus engagée, aux sottes amourettes,  
 „ De ces jeunes muguets, qui me contosoient fleurettes,  
 „ Et j'étois attentive, à leur discours pimpant,  
 „ Plus que ne le fut EVE, à celui du serpent.  
 „ Vous eussiez toujourns veu, devant cette Decesse,  
 „ Vne troupe de fous l'adorer avec presse,  
 „ A sa suite toujourns, quelque esclave enchaîné,  
 „ Et toujourns à ses pieds, quelque amant prosterné.  
 „ O que d'encens donné ! que de vœux, que d'offrandes !  
 „ Telles qu'autre que moy, n'en eut point de plus grâdes,  
 „ Si bien que ie passois, avec tous mes défauts,  
 „ Pour la Divinité, qu'on adore à PAPHOS.  
 „ Et tous ceux qui dans moy, remarquoient quelques  
 „ charmes,  
 „ Se confessoient vaincus, & mettoient bas les armes.  
 „ Mais las ! quelque pouvoir, qu'eût sur eux ma beauté,  
 „ Tout le mal cependant, venoit de mon côté,  
 „ Ne paroissant jamais, si pimpante, & dorée,  
 „ Qu'à dessein de me voir, de ces fous adorée,  
 „ Lorsque mes yeux vainqueurs, de ces jeunes cadets,  
 „ N'auroient scœu regarder, sans estre regardez,  
 „ Regards envenimez, œillades criminelles,  
 „ Amonces ou soufflets, des flammes éternelles,  
 „ Que vous avez causé, d'embrasements secrets,  
 „ Mestme hélas ! dans les lieux, les plus Saints & Sacrez,  
 „ Que vous fistes du mal, volantes flammeroles,  
 „ Parmi les vains discours, & les vaines paroles,  
 „ Quand ie tirois des traits, si forts & tant de fois,  
 „ Tirez de ces luyfans, & plus nuisans carquois.

„ Qui les éclairoient moins, pour me montrer bien faite,  
 „ Que pour leur faire voir, leur entiere defaite,  
 „ Poutant ces étourdis , m'aimoient si follement ,  
 „ Qu'à peine pouvoient-ils , me quitter vn moment.  
 „ Ils me suivoient par tout, mesme iusques au Temple,  
 „ Tout remply des témoins, de mon mauvais exemple.  
 „ Où quand le monde entroit, pour y sacrifier,  
 „ J'y venois seulement, pour mal édifier,  
 „ Y paroissant toûiours, de tant d'atours ornée,  
 „ Que ie ne semblois-là, qu'une beste enchainée,  
 „ Où le feu des rubis, l'éclat des diamants,  
 „ Ebloüissoient les yeux , d'une troupe d'Amants ,  
 „ De qui la passion , les tenoit en altere,  
 „ Comme les animaux, vont apres la Panthere,  
 „ Attirez des odeurs, de sa brillante peau ,  
 „ De mesme voyoit-on , apres moy ce troupeau,  
 „ Ou plutôt ce haras , harassé pour me suivre,  
 „ Comme si sans me voir, il n'eusse pas pû vivre,  
 „ Reconnoissant ma piste, à mes habits musquez,  
 „ A l'ambre, à la civere, à l'eau d'auge, aux bouquets,  
 „ Se laissant emporter , à l'odorante amorce ,  
 „ Qui les tiroit à moy, moins de gré , que de force;  
 „ Mais tous ces doux parfums, ces eaux, cette liqueur,  
 „ Ne m'empêchoient pas d'estre, en fort mauuaise odeur.  
 „ O que de temps perdu, le long de la journée !  
 „ Partie à reposer, la grasse matinée,  
 „ Partie à consulter, la glace d'un miroir,  
 „ Partie à s'adiuster, pour mieux se faire voir:  
 „ Aux lieux plus euminents, toûiours en evidence ,  
 „ Et partie à courir , du festin à la danse,  
 „ Ce mélange confus, de brebis & de loups,  
 „ Estoit mon principal, & plus cher rendez-vous;  
 „ Car la ioye en ces lieux , n'eût pas esté parfaite,  
 „ Si j'eusse là manqué, tout manquoit à la feste .  
 „ Il s'y falloit trouver , pour le contentement,  
 „ Et paroître une Lune, en un Ciel si charmant.

„ MAGDELEINE toujours, estoit de la partie,  
 „ Comme la plus galante, & la mieux assortie,  
 „ Celles dont les propos, & les ris gracieux,  
 „ Sçavoient l'Art de charmer, & l'oreille & les yeux.  
 „ Tout le monde couroit, à la mieux ajustée,  
 „ La plus Coquette en tout, & la plus eventée,  
 „ Et qui la remarquoit, dans son plus haut atour,  
 „ Sembloit voir vne Reyne, au milieu de sa Cour.  
 „ Ainsi tant de bravoure, & de galanterie,  
 „ Tant d'enjolivement, & tant d'affecterie,  
 „ Firent vn si grand bruit, que mon renom vola,  
 „ Dans tout nostre pays, & bien loin au de-là.  
 „ Iamais autre ne fut, dans vne telle estime,  
 „ Iamais Temple ne vit, de si belle Victime,  
 „ Et iamais le Demon, pour donner le trépas,  
 „ N'eut vn si beau filet, ny de si doux apas.  
 „ En vistes-vous iamais, vne plus miserable,  
 „ Reduite en vn estat, qui fut plus deplorable,  
 „ Quand on ne parloit plus, que de la MAGDELONE,  
 „ Et que la Renommée, en jouïoit au balon.  
 „ qu'on la montroit au doigt, & que toute la Ville,  
 „ L'estimoit vne femme, aussi libre, que vile,  
 „ Vn monstre d'impudence, & d'impudicité,  
 „ Le scandale en vn mot, de toute vne Cité.  
 „ Enfin vous eussiez-dit, que ie n'estois au monde,  
 „ Que pour estre volage, errante, & vagabonde,  
 „ Ayant du tout perdu, d'vn Dieu, le souvenir,  
 „ Soit qu'on me vit aller, soit qu'on me vit venir,  
 „ Dans cette grande Ville, où ie ne semblois estre,  
 „ Que pour faire le mal, où le faire commettre,  
 „ Ville Sainte, en effet, aussi-bien, que de nom,  
 „ Sans la tache, qu'elle eût, de mon mauvais renom,  
 „ Ville, dont la jeunesse, éclatante, & pompeuse,  
 „ La rendoit plus celebre, & moy, plus glorieuse,  
 „ Quand sous le drap d'or fin, autant que sous ma Roy,  
 „ Cette petite Cour, brilloit autour de moy.

„ Et

„ Et que i'estois enfin, de tous idolatrée,  
 „ Comme la Doyté, de toute la contrée.  
 „ Mais avec vn excez, du tout exorbitant,  
 „ Aussi-bien, ay-ie horreur, de vous en dire tant.  
 „ Souffrez que ie finisse, en tournant la medaille,  
 „ Pour vous y faire voir, quelque chose qui vaille,  
 „ Plus digne mille fois, de vostre attention.  
 „ Secondez donc icy, ma bonne intention,  
 „ Que si ie puis avoir, le bon-heur de vous plaire,  
 „ Je crois, que vous voudrez, m'avoir pour exemplaire,  
 „ Sans donc en ce chaos, faire vn plus long sejour,  
 „ Passons apres cela, des tenebres au iour.  
 „ Le ne vous ay voulu, charbonner ma peinture,  
 „ Que pour vous en donner, vne noïte teinture,  
 „ Afin qu'envisageant, vn portrait si hideux,  
 „ Vous fuyez les mondains, & tout ce qui vient d'eux,  
 „ Pour vous instruire en tout, pour vous redre plus sages.  
 „ Et vous faire éviter, de si mauvais passages,  
 „ Où du moins mon dessein, est de vous avertir,  
 „ Si vous vous y trouvez, de bien-tôt en sortir.  
 „ I'en ay bien assez dit, pour me faire comprendre,  
 „ Et vous tirer du piege, où Satan vous veut prendre.  
 „ J'ay mis, devant vos yeux, mon tableau renversé,  
 „ Il est temps maintenant, de le voir redressé,  
 „ C'estoit de mon discours, la premiere partie,  
 „ Dans la seconde, il faut, me montrer repentie,  
 „ Vous m'avez veüe, Helas ! rempante au premier point  
 „ Où plutot au dernier, mais dans celuy-cy, point.  
 „ C'est-là, que vous verrez, l'Aigle renouvelée,  
 „ Qui, pointant droit au Ciel, prend vn autre volée,  
 „ Le linge reblanchy, le miroir déroüillé,  
 „ Et de la vicille peau, le serpent dépouillé,  
 „ I'entends de mes pechez, la peau que i'ay laissée,  
 „ Dans le trous, tout sanglants, de la PIERRE PERCÉE,  
 „ Pour mieux vous expliquer, ce que i'en ay décrit,  
 „ Sçachez que cette pierre, est mon cher IESVS-CHRIST.

- „ Ce fut ce beau SOLÉIL, qui m'ayant rencontrée,  
 „ Seicha toute la bouë, où ie m'estois veautrée,  
 „ Ce fut l'esprit Divin, qui me vivifia,  
 „ Et le beau feu du Ciel, qui me purifia.  
 „ Cet illustre FLAMBEAU, qui vint avec sa flâme,  
 „ Amortir celle-là, qui vivoit dans mon ame,  
 „ Et ce nouvel Amant, la clarté de mes iours,  
 „ Qui porta dans mon cœur, de plus saintes amours,  
 „ Comme on dit que la foudre, esteint toute la braise,  
 „ Quand elle vient fraper, le feu d'une fournaise;  
 „ De mauvais en mon ame, on ne trouve plus rien,  
 „ Et ce feu tout celeste, estoufa le terrien.  
 „ Ce fut ce grand NOCHER, qui, malgré tout l'orage,  
 „ D'un seul coup de ses yeux, me tira du naufrage,  
 „ Et, ne pouvant souffrir, de me voir déborder,  
 „ Me fit au sacré port, de sa grace aborder,  
 „ Ce fut l'adroit ARCHER, qui par un coup de flèche,  
 „ Dans mon cœur endurcy, fit vne large brèche,  
 „ Pour en faire sortir, le Corbeau du peché,  
 „ Et placer la Colombe, où l'autre avoit niché;  
 „ L'Hercule, qui purgea, d'une force indicible,  
 „ L'estable de mon cœur, qui fut sale au possible.  
 „ Ce fut ce doux ZEPHIR, & divin AQUILON,  
 „ Qui, soufflant au jardin de cette MAGDELON,  
 „ (Après en avoir fait, voler toute l'ordure,) )  
 „ Luy rendit aussi tot, sa premiere verdure,  
 „ Qui le fit voir tout net, & fort bien balié,  
 „ Encor que, pour un temps, il l'eusse dilayé;  
 „ Reservant ce beau coup, à sa toute-Puissance,  
 „ Qui me fit recouvrer, l'honneur, & l'Innocence.  
 „ Le peintre tout divin, excellent, & parfait,  
 „ Qui, voyant du peché, le mal-heureux effet,  
 „ D'un seul trait de sa grace, en moy, si-bien-versée,  
 „ Refit, & repara, son Image effacée;  
 „ Et, me faisant renaistre, avecque son pinceau,  
 „ Me fit, comme i'estois, quand i'estois au berceau.

„ Ce

- „ Ce fut ce **MEDECIN**, tout-a-fait **CHARITABLE**,  
 „ Qui me traita si-bien, lors qu'il estoit à table,  
 „ Qui, pour me relever, vint me tendre la main,  
 „ Et montra dans sa Cure, vn pouvoir plus qu'humain.  
 „ Ce grand **OPERATEUR**, qui d'vne adresse exacte,  
 „ De mes yeux obscurcis, osta la **CATARACTE**,  
 „ Tant pour me faire voir, me rendant la clarté,  
 „ L'abyssme, où me iettoit, vn chemin escarté,  
 „ Que pour laisser couler, les douces influences,  
 „ D'vn deluge de pleurs, pour noyer mes offenses ;  
 „ Qui ne paroissent plus, Dieu les coulant à fond,  
 „ Aussi-tot que mon cœur, se fend, coule, & se fond.  
 „ Ainsi ce Dieu d'amour, qui me fut si propice,  
 „ Me retira d'abord, du bord du precipice,  
 „ Mais ce ne fut pas tout, car ce **Predicateur**,  
 „ Voulut tousiours depuis, estre mon **Directeur**,  
 „ En suite, vous sçaurez, comme la **débauchée**,  
 „ D'vne autre affection, fut puissamment touchée,  
 „ Puisque i'en ay tant dit, ie veux vous achever,  
 „ Escoutez le suiet, qui m'a tant fait rêver :  
 „ Il sera bon d'aprendre, à la race future,  
 „ De ma nouvelle amour, la bizarre aventure,  
 „ Qui sçait aimer, sçait bien, le plaisir qu'il ressent,  
 „ A conter le progres, de son amour naissant.  
 „ Vous devez donc sçavoir, qu'vn iour, toute étourdie  
 „ D'vn bal, apres lequel, suivit la comedie,  
 „ Estant dans mon Château, sur vn liest de repos,  
 „ Ma soeur, **Mathe** m'aproche & me tient ce propos.

*Quoy, dit-elle, MAGDON, n'est tu pas informée,  
 De ce qu'en tant de lieux, presche la Renommée,  
 Peux-tu bien toute seule, ignorer en effet,  
 Ce que dit en preschant, où plusot ce que fait,  
 Cet homme merueilleux, suivy de tant de monde,  
 En quelle part qu'il aille, où sur terre, où sur l'onde,  
 Qui marche sur les Eaux, dont la solidité,  
 Ne fait voir à ses pieds, aucune humidité.*

Non

Non plus que s'il faisoit, sa promenade esgale,  
Sur le pavé marbré, de quelque belle Sale.

On l'a veu dans le Temple, à l'age de douze ans,  
Au milieu des Docteurs, bien moins que luy sçavans,  
Il sçait le fond des Cœurs, il connoit les pensées  
Il remet les pechez, & les fautes passées,

Il parle en Souverain, & de tout triomphant,  
Encor qu'il l'ait esté, ne fut jamais enfant.

Cecy c'est peu de choses, il faut que ie te die,

Qu'on ne peut estre atteint, d'aucune maladie,  
Mal caduc, flux de sang, fièvre, lepre, ou poison,  
Dont sa puissante main, ne soit la guerison.

Quoy plus ? Ce merveilleux, ce Tout-puissant redresse  
Les manchors, les boiteux, d'une admirable adresse,

Et nous n'ignorons pas, qu'il n'ayt illuminé  
D'un peu de sa salive, un homme aveugle-né,  
Rendu la vie aux sourds, aux muets la parole,

Resuscité les morts, dont nous avons le rolle,  
Delivré des Demons, les Corps inspirez,

Et chassé de leur fort, ces Anges revoltex.

Raffermy les cerveaux, des pauvres lunatiques,

Query les impotens, & les paralytiques,

Si-bien, que sur l'esprit, & le corps, on peut voir,

L'effet miraculeux, de son divin pouvoir.

Les tempestes, les flots, les vents, & les orages,

Sont tous de son party, combatent à ses gages,

Et la Mer la plus fort, courroucée, au seul mot,

Qu'il profere, se calme, & s'arreste aussi-tôt,

Pourras-tu bien oïyr, sans que tu t'émerveilles,

Ces miracles divers, & toutes ces merveilles,

Que t'en diray-ie plus ? sçache, qu'en un desert,

Il fit un grand festin, suivy d'un beau dessert,

Où l'on vit de cinq pains, par cette Providence,

Cinq mille hommes repeus, avec tant d'abondance,

Que les restes ostez, auroient remply de plats,

Capables de fournir, pour un second repas.

F

A propos, de repas, de banquet, & de table,  
 J'oubliois à te dire, une chose admirable,  
 Tu dois sçavoir encor, que cet homme Divin,  
 Changea l'eau d'un banquet, en un excellent vin,  
 Et qu'il fut pour cela, proclamé grand Prophete,  
 Dans la mesme Maison, où la Nopce fut faite,  
 Ce que ie te raconte, arriva dans CANA ;  
 Miracle, qui d'abord, tout le Monde estonna,  
 Comme estant le premier, qu'il fit en GALILÉ'E,  
 Où l'on vit cet effet, de sa grace escoulée.

Ie croy que ie puis bien, adjoûter à cecy,  
 Qu'il sera mesme bon, que tu sçaches aussi,  
 Que celuy, dont ie parle estant la bonté mesme,  
 A mille qualitez, dignes du Diademe,  
 Que son teint, son maintien, son port, sa Majesté,  
 Font une ravissante, & celeste beauté,  
 Sa perruque est dorée, & sa mine si belle,  
 Qu'il ne s'en vit iamais, sur la terre une telle,  
 Qui le voit est ravuy, de son bel entregeant,  
 Que si son poil est D'OR, si sa voix est D'ARGENT,  
 Sa TAILLE avec cela, ne peut estre que RICHE,  
 Car le Ciel, le faisant, ne se montra pas chiche,  
 Son visage éclatant, peut faire voir à l'œil,  
 Que c'est, ou la copie, ou le Fils du Soleil.  
 Son corsage est si droit, si bien-fait, & si iuste,  
 Que le defunct CESAR, n'eût rien de plus AUGUSTE,  
 Et mesme près de luy, de quel Dieu qu'il sortit,  
 ALEXANDRE LE GRAND, n'eût esté, que petit,  
 Aussi, ne peut-on voir, cet homme d'importance,  
 Sans louer, & benir, sa divine prestance,  
 Et ie crois que le Ciel, en fermant son beau Corps,  
 Epuisa son pouvoir, & tarit ses thresors.  
 Il est tel, que ie dis, & plus, que nous ne sommes,  
 Où plutot, cet un Dieu, dans le plus grand des homes,  
 Enfin, il est si doux, & son œil si charmant,  
 Que, si tu le voyois, tu verrois ton Amant.

,, Figa

„ Figurez-vous combien, ce discours emphatique,  
 „ Fut sur tous mes esprits, puissant, & pathétique,  
 „ Avant qu'elle finit, ie me sentis toucher,  
 „ Quoy que mon sentiment, fut encor tout de chair,  
 „ Et qu'à dire le vray, toute mon esperance,  
 „ Ne visât pour cela, qu'à sa chere presence,  
 „ En ayant eu d'abord, vn desir violent,  
 „ Eus donc autant d'amour, pour cet homme excellent,  
 „ ( Il le faut advoüer, ie ne pûs m'en defendre )  
 „ que HERMIONE en cõceut, pour le grand ALEXANDRE,  
 „ Entendant raconter, ses combats perilleux,  
 „ Sa force, son courage, & ses faits merueilleux,  
 „ L'humeur de ce Heros, guerriere & genereuse,  
 „ Rendit, sans l'avoir veu, cette fille amoureuse,  
 „ Qui mesme, au seul recit, de ses rares Exploits,  
 „ Avec le monde entier, le rengea sous ses Loix.  
 „ Et depuis ce moment, l'ayma iusqu'à-l'extrême,  
 „ L'ay tout dit ; Vous disant, qu'il m'arriva de mesme,  
 „ Et que, dès cet instant, vn si noble vainqueur,  
 „ Avant que se montrer, fut maître de mon cœur,  
 „ Car comment resister, à la nouvelle guerre,  
 „ Des aimables attraits, du Vainqueur de la terre ?  
 „ Ma sœur, qui Saintement, vouloit me decevoir,  
 „ Connoissant le desir, que j'avois de le voir,  
 „ A ma couleur changée, à ma pâle figure,  
 „ De ma conversion, prit vn fort bon augure,  
 „ Et creut, qu'il luy falloit, pour agir sans defect,  
 „ Battre, comme l'on dit, le fer, quand il est chaud,  
 „ Voyant donc que j'estois, en humeur de tout faire,  
 „ Plus pour me contenter, que pour la satisfaire,  
 Me dit : *Hé bien, ma sœur, si cet homme t'est cher,*  
*Ne veux tu pas demain, l'aller oïyr prescher ?*  
 „ Pour ne la pas tenir, plus long-temps, en attente,  
 „ Je répondis d'abord, que j'en estois contente,  
 „ Mais hélas ! mon desir, suivy de mille ennuy,  
 „ Me fit trouver ce soir, la plus longue des nuits,

» O que ie fis de vœux, à l'Aurore obligeante,  
 » Afin qu'elle parut, vn peu plus diligente,  
 » Sur son Char de Saffran, & de vermeil doré,  
 » Pour chasser cette nuit, qui m'avoit tant duré.  
 » Non tant, pour ramener, le Roy, qui la Couronne,  
 » Ny ce pompeux éclat, qui toujourns l'environne,  
 » Que pour faire plutôt, remarquer à mon œil,  
 » La pompe, & la splendeur, de mon nouveau Soleil.  
 » Enfin, le iour parut, apres tant de soirée,  
 » Et ie vis arriver, cette heure désirée,  
 » En laquelle il souloit, au Temple discourir,  
 » Où l'on me vit d'abord, plus voler que courir,  
 » Non pas tant pour l'oüyr, le voir, & le comprendre,  
 » Que pour me le gagner, pour l'avoir, & le prendre,  
 » Comme si cette prise, estoit en mon pouvoir,  
 » Et n'eût esté besoin, que de me faire voir.  
 » Pour cette noble fin, ie mis tout en vſage,  
 » Afin de rechauffer, l'éclat de mon visage,  
 » Et, presageant déja, d'heureux evenemens,  
 » Le choisís les plus beaux, de tous mes ornemens,  
 » Sçachant bien qu'il falloit, en cette conjoncture,  
 » Marier à propos, l'Art avec la nature.  
 » M'estant bien ajustée, avec bonne raison,  
 » Voyant que tout est prest, ie fors de ma maison,  
 » Fentre dans mon Carrosse, aussi leste, que belle,  
 » Le pavé sous les pieds, des Chevaux étincelle,  
 » Ils se font faire place, avec que tant de bruit,  
 » Que tout le monde court, & tout le monde fuit,  
 » Et tout fiers, & fongueux, vont à bride abbatuë,  
 » Et me trainant le long, de la plus grande ruë.  
 » Le peuple cependant, commence à se presser,  
 » Et l'on voit que chacun, sort pour me voir passer,  
 » Je paroís glorieuse, à l'vne des portieres,  
 » Comme si ie chassois, l'ennemy des frontieres,  
 » On s'estonne, on se dit, LA VOILA, mais enfin,  
 » (Pour ne vous enuoyer, & venir à la fin,)

„ D'un recit, qui seroit, à mon avis trop ample,  
 „ Toujours au grand gallop, i'arrive iusqu'au Temple,  
 „ C'est-là, qu'estant entrée, avec le front-levé,  
 „ Tout le monde se leve, & Iesus arrivé,  
 „ S'avance, fend la presse, & puis il monte en chaire,  
 „ Où, les yeux vers le Ciel, ayant fait sa priere,  
 „ Il se leve, & commence, à si-bien declamer,  
 „ Que ie ne peux le voir, ny l'oüyr sans aimer,  
 „ Sa grace, sa façon, sa parole, son geste,  
 „ Son ton, sa gravité, sa Majesté celeste.  
 „ Mais lors que mon amour, pense à le conquerir,  
 „ Le sien songe à penser, le mal, qu'il veut guerir,  
 „ Quand dé-jà dans mon cœur, enflé de vaine-gloire,  
 „ Sans avoir combattu, ie chantois la victoire,  
 „ Toutefois ( admirez l'effet du Saint Esprit )  
 „ Au lieu de l'attirer, ce fut luy, qui me prit.  
 „ Quand i'oüys, quand ie vis, ce que ie vous explique,  
 „ Et sa voix argentine, & sa face Angelique,  
 „ Le fus toute ébloüye, à ses beaux yeux si clairs,  
 „ Qui de sa voix tonnante, estoient les deux éclairs,  
 „ que pensez-vous, pour lors, que devint ma pauvre ame,  
 „ Commançant à bruler, d'une plus sainte flamme,  
 „ Sur tout, quand i'entendis, que cet homme irrité,  
 „ Declamoit hautement, contre ma vanité.  
 „ Et que, de temps en temps, il lançoit vne œillade,  
 „ Vers cette mesme place, où i'estois en parade,  
 „ Ayant crû de pouvoit ( suant pour me parer )  
 „ Luy porter vn tel coup, qu'il n'eût pas sceu parer,  
 „ Mais luy, qui connoissoit, mon humeur effrontée  
 „ Et sçavoit bien, pour quoy, ie m'estois-là postée,  
 „ Découvrit l'embuscade, & d'un œil effrayant,  
 „ Fit voir qu'il n'estoit point, de lieux plus clair-voyant.  
 „ Je ne semblay pour lors, tant il me sceut confondre,  
 „ Qu'une neige au Soleil, qui commence à se fondre,  
 „ La honte, le depit, la peur, & le regret,  
 „ Trahirent aussi-tôt, mon sentiment secret.

- „ Je vultus me cacher, à ses yeux redoutables,  
 „ Que les miens éblouys, trouvoient insupportables,  
 „ Je tachoïs à sortir, ie cherchoïs à passer,  
 „ Où plutot mon desir, estoit de trépasser,  
 „ Ne pouvant plus souffrir, de me voir regardée,  
 „ De tous les Assistans, qui m'avoient Brocardée,  
 „ Ce fut-là, que mes pleurs, commencerent leurs cours,  
 „ Avant qu'il eût finy, celui de son discours.  
 „ Dés qu'il eût achevé, ie sortis si changée,  
 „ Que ie ne pensay plus, que de me voir vengée,  
 „ Résolüe en courant, tout droit à ma maison,  
 „ A quel prix que ce fut, d'en avoir ma raison,  
 „ Nommez ma passion, vne amour furieuse,  
 „ Où bien vne fureur, ardemment amoureuse,  
 „ Car, ce fut vn mélange, à parler sans erreur,  
 „ De fureur & d'amour, d'amour, & de fureur.  
 „ O'ie le fis bien voir, lors qu'estant arrivée,  
 „ (Après que de mes pleurs, ie me fus bien lavée)  
 „ Que i'eus beaucoup gemy, sangloté, soupiré,  
 „ Et puis pour mon dessein, quelque peu respité,  
 „ Pour donner tout de bon, vn coup de pied au monde,  
 „ Je fis plus, que ne fait, la tempeste sur l'onde,  
 „ L'entre en mon Cabinet, & vuidant les tiroirs,  
 „ Je jette mes parfums, ie brise mes MIROIRS,  
 „ Ces PENDVS sont ROVEZ, quoy qu'ils me representent,  
 „ Sans que tous leurs attrait, où traits, les en exemptent.  
 „ Je les cassay d'abord, & ie les detestay,  
 „ Comme des criminels, de leze Majesté,  
 „ Sans vouloir épargner, ny faire aucune grace,  
 „ A l'infidelité, de leur fidele glace,  
 „ Qui, tant de fois le iour, me mit devant les yeux,  
 „ Cet objet, qui pour lors, me fut tant odieux,  
 „ Je fis aussi couler, mes PERLES défilées  
 „ Les liquides des yeux, & du cou, les gelées,  
 „ Toutes en mesme-temps, pour le mesme dessein,  
 „ Les vnes à mes pieds, les autres dans mon sein,

- 20 Sein, dont mon œil enflé, fit vn vallon de larmes,  
 20 Quand ses mōs defenflez, perdirēt tous leurs charmes,  
 20 Le depece mon luth, & mes livres d'amour,  
 20 Lettres, poulets, chansons, vers, tout fut mis au iour,  
 20 Et les voulant traiter, comme de vrais Pyraustes,  
 20 Le feu de mon amour, en fit des holocaustes,  
 20 Que vous diray-je plus de tout ce que ie fis,  
 20 D'un si fier ennemy, que si tôt ie desis,  
 20 De tous ces beaux atours, dont ie m'estois parée,  
 20 C'est que i'en voulus estre, à iamais separée,  
 20 Apres ce grand debris, qui fut dans mon quartier,  
 20 Où mon saint desespoir, ne laissa rien d'entier.  
 20 Or vous qui m'écoutez, dites sans m'interrompre,  
 20 Mon COEUR estant BRISE, devois-ie pas tout rompre?  
 20 Morte au monde, & le monde encore mort pour moy,  
 20 Je devois imiter, en ce triste convoy,  
 20 Ce qu'on fait à la mort, d'un general en guerre,  
 20 On traîne les drapeaux, & les armes par terre,  
 20 De mesme ie voulus, en ce cas important,  
 20 Pour témoigner mon dueil, en faire tout autant.  
 20 Sçachez donc qu'ayant fait, ce terrible ménage,  
 20 L'accourus pour revoir, ce divin personnage,  
 20 A cause que son trait, dont mon cœur fut blessé,  
 20 Avoit rompu le mien, qui l'avoit offensé.  
 20 Je me presente à luy, pour faire penitence,  
 20 Apres avoir si bien, dissipé ma substance,  
 20 Je me iette à ses pieds, au milieu d'un banquet,  
 20 Comme vne criminelle, entre dans le parquet,  
 20 Je les prends, ie les tiens, mesme ie les embrasse,  
 20 Pour mieux faire ma paix, & luy demander grace,  
 20 Puis de l'eau de mes yeux, les ayant arrosez,  
 20 Seichez de mes cheveux, de ma bouche baisez,  
 20 Et les oignis apres, du plus precieux baume,  
 20 Qu'on pouvoit recouvrer, dans tout nostre Royaume,  
 20 Et mesme vne autre fois, l'apochant derechef,  
 20 Tout ce qui m'en resta, fut versé sur son chef.

- » La liqueur répandue , & la boîte brisée ;  
 » Afin de n'estre pas tout à fait refusée,  
 » Le m'attache à cette ANCHRE , où ie fonds toute en  
 pleurs ,  
 » Et mes yeux , le MOÛILLANT , expriment mes dou-  
 leurs,  
 » Avec bonne raison, ie gardois le silence,  
 » Lorsque ie regardois, le glaive & la balance:  
 » Car, ma mauvaise cause, & ce que j'avois fait,  
 » Ne pouvoit pas sans doute, avoir vn bon effect,  
 » Si dans mon procedé, tout estoit à redire,  
 » Helas ! qu'aurois-je pû , pour ma defense dire,  
 » Aussi ne dis-je mot, comme vn muet poisson,  
 » Et le fruit de sa pêche, en son fort hameçon,  
 » Le fus toujourns confite, en l'eau la plus amere,  
 » Quoy qu'il me retirât, du fond de ma misere.  
 » Et ce Divin Pescheur, apres vn coup si beau ,  
 » Ne voulut pas pourtant, me tirer de cette eau ,  
 » Ainsi par sa bonté, me laissant encor vivre ,  
 » Sans iamais le quitter , mon cœur voulut le suivre ,  
 » Et cette abandonnée , en depit du trépas ,  
 » Quand chacun l'eut quitté, ne l'abandonna pas ?  
 » Et mesme apres sa mort, comme pendant sa vie,  
 » Le suivis le Chasseur, qui m'avoit poursuivie,  
 » Il me prit, ie le pris, il m'ayma, ie l'aymay,  
 » Ce fut toujourns de luy, que mon cœur fut charmé,  
 » De ses plus chers suivants, ie fus toujourns du nombre,  
 » Et toujourns ce Soleil, me tenoit à son ombre.  
 » Mes biens ayant esté , pour luy tous confisquezz,  
 » Au malheur general, de tous mes attiquets ,  
 » Qui furent employez, à de meilleurs vsages,  
 » Pendant les longs chemins , & penibles voyages,  
 » Je le fournis de tout , dans ses plus grands besoins,  
 » Et par tout il se vit defrayé par mes soins,  
 » J'eus mesme le bonheur, de le voir à ma table ,  
 » Jouissant plusieurs fois, d'vn bien si souhaitable ,  
 » Quand

„ Quand il venoit lassé, voulant se soulager,  
 „ Prendre vn peu de repos, dormir, boire & manger,  
 „ Lorsque ce PAIN DV CIEL, se repaissoit du nostre,  
 „ Et nous entretenoit, tout de mesme qu'vn autre,  
 „ TOUT DE MESME QU'VN AUTRE! Ah! que vous ay-je dit  
 „ Ou ie ne m'entends pas, ou l'on me contredit.  
 „ O qu'elle dispathie, & qu'elle difference,  
 „ Des entretiens mondains, & de sa conference,  
 „ C'est en nostre logis, où pendant qu'il dînoit,  
 „ Quand nous l'entretentions, il nous entretenoit,  
 „ (Dans la grave douceur, dans sa façon modeste,)  
 „ D'vn discours ravissant, tout divin & celeste  
 „ Soit qu'il mangeât assis, ou qu'il parlât debout,  
 „ Lorsque nous sustentions, celui qui nourrit tout,  
 „ Trouvant toujours chez nous, à toute heure, & sans  
 „ peine,

„ Dequoy defalterer, LE PVITS & LA FON-  
 T A I N E.

„ O Dieu! que de plaisir, de miel & de douceur,  
 „ Le goûtois à ses pieds, préférée à ma sœur,  
 „ Le le beuvois des yeux, si i'ose vous le dire,  
 „ Et ie meutois de ioye, en cét heureux martyre;  
 „ Car mon esprit au monde, autrefois amoureux,  
 „ Ne goûta jamais rien, qui fût plus savoureux,  
 „ Quand de ses faux appas, entierement sevrée,  
 „ Le me vis de ceux-cy tout a-fait enuyvrée.  
 „ Pour ne vous rien celer, de mes plus grands secrets,  
 „ Sachez de mon amour, l'indicible progrès,  
 „ Qui depuis l'heureux iour, de sa belle naissance,  
 „ Toujours de plus en plus, augmenta sa puissance,  
 „ Comme vn trait décoché, violent & volant,  
 „ Qui prend force, & toujours, se roidit en allant,  
 „ Ainsi de iour en iour, mon amour augmentée,  
 „ Fut en-fort peu de temps, au plus haut point montée.  
 „ Mais ce qui plus accreut, mon amour mon soucy,  
 „ Ce fut quand ie contus, qu'il nous aymoit aussi,  
 „ N'estant

„ N'estant rien de si fort , ny qui plus gagne l'ame ,  
 „ Qu'vne amour reciproque, & mutuelle flâme ,  
 „ Mais que cecy soit dit, en termes de raison ,  
 „ Sans aucun parallele, & sans comparaison.

„ Qui? voyant de ses yeux, les precieuses larmes,  
 „ Eusse pû resister, au pouvoir de leurs charmes ;  
 „ Allez forts, & puissants, pour nous en assurer,  
 „ Quand sur mon frere mort, nous le vîmes pleurer ,  
 „ Et qu'il voulut ainsi, que ses perles fonduës,  
 „ Fussent avec nos pleurs, tristement confonduës ,  
 „ Si bien que ie ne puis , vous dire si ce iour,  
 „ Il fit plus de pitié, qu'il ne donna d'amour,  
 „ Son eau , quoy que s'en soit, peut amollir le marbre,  
 „ Et bien que deia mort, fit reverdir cét arbre,  
 „ Quand depuis quatre iours, au tombeau devalé,  
 „ Mon frere par ses pleurs , se vit renouvelé.  
 „ La terre ayant receu , la celeste rosée,  
 „ De ces yeux où les Cieux, qui l'avoient arrosée,  
 „ Ainsi ce grand amour, que ie vins d'éprouver,  
 „ Acheve de me perdre, afin de me sauver.  
 „ Je le suivis toujours , comme vne suppliante,  
 „ Tout de mesme que fait, son Soleil L'HELI ANTHE,  
 „ Sans que iamais mes yeux, s'en peussent empêcher,  
 „ Iusqu'à ce qu'au CALVAIRE , ils l'eurent veu coucher,  
 „ Ce fut donc en l'enclos, de ce champ de bataille,  
 „ Où la faux de la mort, (qui coupe, tranche, & taille,)  
 „ L'abbatit & trancha, quand ce FORT D'ISRAEL,  
 „ Pour mon amour, contre-elle, entreprit ce duel.  
 „ Enfin ie le vis mort, cét Amant adorable,  
 „ Par vn coup impreveu, funeste & déplorable,  
 „ Je le vis en apres, mettre dans vn cercueil,  
 „ Et son duel finy, ie commence mon dueil,  
 „ Ce fut depuis le temps, de mon triste veuvage,  
 „ Que ie fus vne mer, sans fonds & sans rivage ,  
 „ Agitée en tous lieux , de mille tourbillons ,  
 „ Toujours sans aucun calme, enlée à gros boüillons.

„ Ce

„ Ce fut depuis le temps, que mes larmes coulerent,  
 „ Et qu'avec abondance, à son sang se mélerent,  
 „ Sang, dont ie me lavay, sang que ie recueilly,  
 „ Quand il portoit sa Croix, sur son pied defailly,  
 „ Pourtant quand ie le vis, hors de sa sepulture,  
 „ L'eus dequoy soulager, ma cruelle torture;  
 „ Et me vanter par tout, de ma felicité,  
 „ Le voyant glorieux déjà ressuscité.  
 „ Lors qu'ayant triomphé de la fierté des Parques,  
 „ Il me touche si bien, que i'en porte les marques,  
 „ Sous la forme & l'habit, d'un simple Jardinier,  
 „ Et ce trait de faveur, ne fut pas le dernier,  
 „ Mais quelque temps apres, l'ayant perdu de veüe,  
 „ Sur le pompeux éclat d'une brillante nuë,  
 „ Qui pour me desoler, le ravit à mes yeux,  
 „ Attentif à le voir, monter iusques aux Cieux,  
 „ Ne pouvant plus souffrir, cette mortelle atteinte,  
 „ Mon esprit affligé, renouvella sa plainte,  
 „ Il fallut derechef, debonder mon cerveau,  
 „ Et lors on vit mes yeux, pleurer tout de nouveau.  
 „ Cependant les faux Juifs, excitant un orage,  
 „ Me prirent aussi-tôt, pour sujet de leur rage,  
 „ Et sans aucun sujet, sans droit, & sans raison,  
 „ Exposerent en mer, toute nostre maison.  
 „ Mer plus humaine qu'eux, dont touïjours la bonace,  
 „ Nous porta sur son dos, sans peril ny menace,  
 „ Où pendant tout le temps, que nous fûmes sur l'eau,  
 „ Aucun vent ne battit nôtre méchant batteau,  
 „ Nous voguames enfin, avec tout avantage,  
 „ Quoy que sans conducteur, sans art, sans pilotage,  
 „ Ayant pour nous le Roy, des morts & des vivants,  
 „ Qui commande à la mer, & vole sur les vents.  
 „ Enfin ce grand PATRON, qui nous guide & conseille,  
 „ Fait surgir nostre barque, au bon port de MARSEILLE.  
 „ Le cours des fugitifs, vient là se terminer,  
 „ Malgré ceux qui pensoient à nous exterminer,

„ Ce

„ Ce fut en ce pais, qu'on me vit sans paresse,  
 „ Faire l'office en tout , de brave P<sup>RE</sup>CHERESSE ;  
 „ Pour édifier là, par d'exemples meilleurs ,  
 „ Ce que la P<sup>E</sup>CHERESSE , avoit détruit ailleurs ,  
 „ De sorte que bien-tôt, vne bonne partie,  
 „ De ce terroir Payen , se trouva convertie,  
 „ Le fis là mon séjour , pendant six ou sept ans,  
 „ En Predications , employant tout ce temps.  
 „ Je voulus puis apres, estre plus retirée,  
 „ D'aller dans le desert fortement inspirée,  
 „ Par le mesme ESPRIT SAINT, qui IESVS y mena,  
 „ Où pour nous sustenter , cét homme-Dieu jeuna,  
 „ Luy pour faire des iours , la sainte Quarantaine,  
 „ Et moy pour y passer , d'ans plus d'vne trentaine,  
 „ Où durant tout ce temps, ie ne fis que pleurer,  
 „ Sangloter & gemir, me plaindre , & soupirer.  
 „ Il est vray que i'y fus , fort souvent consolée,  
 „ Faisant sept fois le iour , au Ciel vne volée;  
 „ Pour oïr de plus près les ravissans accords,  
 „ Des esprits bien-heureux, qui portoient là mon corps,  
 „ Où quand ie me sentoïis, à moy-mesme ravie,  
 „ La vie estoit ma mort, & la mort mon envie,  
 „ Les pleurs estoient mes fleurs, les peines mes plaisirs,  
 „ L'Oraison ma raison, les deserts mes desirs ,  
 „ Vn Rocher, mon Château , les espines de roses,  
 „ Et i'appris L'ART D'AYMER, en CES METAMORPHOSES.  
 „ Je fus donc en ces lieux , comme vous m'y voyez,  
 „ P<sup>E</sup>CHERESSES , enfin quelles que vous soyez,  
 „ Tachez, à mon exemple, à faire penitence,  
 „ Et vous ressentirez, bien-tôt mon assistance ;  
 „ Je puis vous obtenir, de Dieu vôtre pardon ,  
 „ Par de larmes d'amour, dont vous aurez le don ,  
 „ Sortez de vostre vice, & prenez bon courage,  
 „ Sauvez-vous en ce port , apres vôtre naufrage ,  
 „ Venez à mes dépens, faire vôtre profit ,  
 „ Considerant le mal, qu'un fol amour me fit ;

„ Prenez

„ Prenez pour vostre Amant, le mesme que j'épouse,  
 „ Et n'aprehendez pas, de me rendre jalouse,  
 „ Ny tant d'autres encor, que tient ce GRAND SEIGNEUR,  
 „ Dans les saintes prisons, ou VIEUX SERRAILS d'honneur,  
 „ C'est là que vous serez, toutes SVLTANES REYNES,  
 „ Et que vous regnerez, comme de Souveraines,  
 „ Il vous en donnera, bien-tôt la qualité,  
 „ Adjuſtant SA HAYTESSE, à vostre humilité,  
 „ Entrez donc au plutôt, dans de saints Monasteres,  
 „ (Si vous ne pouvez pas, vous rendre Solitaires.)  
 „ En la communauté, de quelque bon Convent,  
 „ Vous ne manquerez pas, d'estre mieux que devant,  
 „ Pourveu qu'en ce refuge, & douces solitudes,  
 „ Vous quittiez vos habits, avec vos habitudes,  
 „ Qu'en toutes vos façons, rien ne paroisse vain,  
 „ Et que vous n'ayez plus, l'odeur du vieux levain.  
 „ Vous y ressentirez, mille & mille delices,  
 „ Nonobstant l'âpreté, des plus rudes Cilices,  
 „ Et vous ne goûterez, que plaisirs & douceurs,  
 „ Dans les saints entretiens, de tant de bonnes sœurs,  
 „ Apres d'embrasements, & de pertes fatales,  
 „ Brulez d'une autre flâme, avecque ces vestales.  
 „ Tenez vous en repos, gardez y bien vos vœux,  
 „ Et ne laissez jamais, amortir ces beaux feux,  
 „ Avec un sentiment, propre à l'ame devote,  
 „ Soyez en ce Convent, comme moy dans ma grotte  
 „ Où IESVS, mon Amant, m'apparut autrefois,  
 „ Pendant trente & trois ans, iusqu'à cent & dix fois ;  
 „ Faveur, dont ie me vante, & que ie vous publie,  
 „ Encor que d'autant plus, mon cœur s'en humilie.  
 „ Donnez un coup de pied, à ce monde trompeur,  
 „ Qui ne vous a donné, qu'une vaine vapeur,  
 „ Augmentez le troupeau, de tant de concurrentes,  
 „ Qui comme vous n'estoient, que de brebis errantes,  
 „ Venez à ce Pasteur, qui la houlette en main,  
 „ Pour vous remettre au Parc, vous montre le chemin.

„ Je suis en ce desert, la guide qu'il vous donne,  
 „ Comme il fit à son peuple, autrefois la colonne,  
 „ C'est de vostre peché, qu'il veut vous détourner,  
 „ Pour vous faire à ses loix, promptement retourner,  
 „ Detachez-vous bien-tôt du char de cet infame,  
 „ Qui vous mene en triomphe, afin d'avoir vôtre ame,  
 „ Secoüez en le joug, rompez vostre licol,  
 „ Si vous ne voulez pas, y perdre vostre vol.  
 „ Si vous faites enfin, estat de ma faconde,  
 „ Perdez vous au desert, pour ne vous perdre au monde,  
 „ Où l'amour me sauva, si l'amour me perdit,  
 „ Dites ce que j'ay fait, faites ce que J'AY DIT.

Voilà de son discours, la divine eloquence,  
 De ce raisonnement, tirez la consequence,  
 Sans que vous alleguiez, vôtre fragilité,  
 Profitez comme il faut, de sa moralité,  
 Et mirez vous si bien, dans ce miroir fidele,  
 Que vous puissiez tout prendre, & tout apprendre d'elle,  
 En vous y regardant, il faut vous adiufter,  
 Il faut la contrefaire, il vous faut l'imiter.  
 Faites donc de son eau, mêlée à vôtre argile,  
 Vn moule de plus forts, à vôtre corps fragile,  
 A la voir seulement, pleurer comme elle fait,  
 Vous pouvez aspirer à son estat parfait,  
 Courez donc à ses eaux, ames paralytiques,  
 Elles seront pour vous, PISCINES PROBATIOQUES,  
 Vous devez & pouvez, éteindre dans ses eaux,  
 De vos sales amours les infames flambeaux,  
 C'est là que perira, vostre flamme amoureuse,  
 Comme en l'eau de cyzique, en cela merveilleuse,  
 De pouvoir amortir, l'impudique brandon,  
 De ceux qui s'y l'avoient, pour vaincre Cupidon,  
 Cherchez la PROPRIÉTÉ, comme en cette fontaine,  
 Dans la propriété, des eaux de MAGDELINE.

Mais avantque parler, de sa conversion,  
 Faisons vn peu de pause, en cette station,

Reposons

Reposons quelque temps, devant cét Oratoire,  
 Pour plus concordement, parcourir son histoire;  
 Et voir dans cette BAUME, où la sainte a logé,  
 Son portrait racourcy, sa vie en abbregé.



L A

M A G D E L E I N E.

LIVRE CINQUIÈME.

**D**N depit du tonnerre, & malgré la tempête,  
 Cinglons en haute mer, au son de la trompette,  
 Et que la renommée, embouche ses clairons,  
 Pour mieux nous animer, tant que nous voguerons.  
 Afin que nostre course en ce chant ne soit vaine,  
 Vn bon vent enflera, la voile avec la veine,  
 Que si nous joiissons, de ce double support,  
 Nous pourrons au plutôt, surgir à nôtre port?  
 D'vn style plus puissant, & d'vn cours plus rapide,  
 Parcourons les hauts faits, de ce cœur intrepide,  
 De celle qui ravit, & prit le Ciel d'assaut,  
 D'vne voix éclatante, & sur vn ton plus haut.

Chantons les grands exploits, de l'Auguste MARIE,  
 Qui fut du sang Royal, des Princes de Syrie,  
 Publiions hautement. sa generosité,  
 Ce qu'elle executa sans avoir hesité.  
 Tout ce que l'on a veu, de fort & d'heroïque,  
 D'admirable & de grand, en cette Seraphique,  
 Les feux de son amour, les eaux de sa douceur,  
 Sa force, son courage, & toute sa valeur.

Admirons, admirons, les effets d'vne grace,  
 De toutes la plus grande, & la plus efficace,

QUOY de plus merveilleux, de voir qu'en vn instant,  
 MAGDELEINE changée, a le cœur si constant;  
 Qu'aussi-tôt elle fait, au monde banqueroute,  
 Quitte des vanitez, la poursuite & la route,  
 Verse, renverse, abbat, brule, brise, défait,  
 Parfums, tables, tableaux, poulets, glace, attifet;  
 Ceruses, vermillons, tavayoles, toilettes,  
 Fard, pommades, onguents, bijoux, gands, cassoletes,  
 Essences, Camayeux, poudres, poinçons, clinquants,  
 Roses, plumes, atours, collets, nœuds & carcans,  
 Crêpes, masques, manchons, joyaux, orfèvreries:  
 Iayer, ambre, corail, pailletes, pierteries,  
 Coëfures, chaperons, montres, apretador,  
 Gaze, pourpre, fin lin, brocatel, ou drap d'or,  
 Manicles, ceinturons, mouches, mouchoir, dantelles,  
 Bourses, boîtes, anneaux, bagues, & bagatelles,  
 Iazerans, éventails, rubans, jupes, habits,  
 Colliers, chaînes, brillans, diamants & rubis,  
 Enseignes, brasselers, pendants, perles, dorures,  
 Et pompeux attirail, de toutes les parures.

La defaite s'en fait, par des si belles mains,  
 Qui mettent sous les pieds, tant de respects humains,  
 Que tout l'Enfer en gronde, & que le monde en rie,  
 Elle fait le dégât, de cette MERCERIE,  
 Et sans se soucier, de ce QUE DIRA-T'ON,  
 Ne fait non plus d'état de l'OR que du leton;  
 Pour gagner IESVS-CHRIST, de tout elle se jouë  
 Tout ce qui n'est pas luy, ne luy semble que boüe,  
 Foule, écrase, détruit, jette, déchire, rompt,  
 Tout ce qu'elle rencontre, & rien ne l'interrompt;  
 Elle ne sauve rien, de tant de riches pieces,  
 Son indignation, les met toutes en pieces.  
 Chaque chose ressent, ses saintes cruauitez,  
 Le malheur est commun, à tant de raretez,  
 Sa MAGNANIMITE', ne fait grace à pas vne,  
 Et toutes sans reserve, ont la mesme fortune,

Vn tel ressentiment , n'excepte point de cas ,  
 Car elle fait main basse, en ce rude fracas ;  
 Elle veut perdre ainsi, ce qui l'avoit perduë,  
 Et que (la chose soit, permise ou defenduë,)  
 Cét esprit si fâché , de ce qu'il a commis ,  
 Ne pardonne à pas vn, de tous ses ennemis.

O quel plaisir de voir cette desesperée ,  
 Estre tant à propos, & si bien inspirée ,  
 Aussi bien paroît-il, à son air si troublé,  
 Qu'elle a pour ce dessein , ses forces redoublé ,  
 Et dans sa haute mine, effrayante au possible,  
 Je ne sçay quoy d'affreux, de fier, & de terrible,  
 Qui ne luy permet pas, de moderer l'ardeur,  
 Du beau feu qui l'enflamme, & consume son cœur ;  
 Sa face encor fait voir, par tout égratignée,  
 que ses cruelles mains, ne l'ont pas épargnée,  
 Et mesme le pavé, reluit de tous côtez,  
 De l'or de ses cheveux , arrachez & iettez.

Diroit-on que ce fut, l'vne des TROIS MARIES,  
 La SIBYLLE EN FVREVR, ou l'vne des furies,  
 Qui vient la torche au poing , & les yeux allumez,  
 Pour mettre tout en feu, ces meubles parfumez,  
 Qu'elle ne se fera, iamais bien contentée,  
 Que tout ne soit pery, tant elle est irritée,  
 Puis que ce qu'elle en fait , n'est que pour se venger,  
 Du tyran infernal, qu'elle veut saccager.

O le charmant courroux, qui bien loin de déplaire,  
 Fait voir son teint plus beau, coloré de colere ,  
 Sa façon plus aymable, en ses traits si vaillants ,  
 Sa main plus bien faisante, & ses yeux plus brillans,  
 Elle est doncques plus belle, estant si bien fâchée,  
 Que quand elle rioit , comme vne débauchée ,  
 Et plus riche cent fois , vuidant ses cabinets,  
 Que quand elle gardoit, ces thresors condamnéz ,  
 Dans cette occasion, d'vne telle importance,  
 Elle ne sçautoit mieux , dissiper sa substance.

O précieux dégât ! beau bouleversement !  
 Thresors bien prodiguez, pour vn plus digne Amant !  
 Iudicieux caprice, & sage extravagance ,  
 Precipitation d'vne illustre vengeance ,  
 Effets miraculeux, d'vn changement subit ,  
 Ravage ravissant , agreable depit ;  
 Qui sans considerer, ny façon , ny matiere,  
 De tout ce beau fatras luy fait faire littere.  
 O Noble & fier dédain, qui par vn tel debris,  
 Fait voir sur le pavé, ce qui fut au lambris ;  
 Belle confusion, bien ordonné des-ordre ,  
 Puis qu'elle ne fait rien, qui luy doit remordre,  
 Nous montrant à ses pieds, parmy ses affiquets,  
 Des monstres abbatus, aussi-tôt qu'attaquez ;  
 Tant de bouquets de fleurs, ou guirlandes par terre,  
 Les beaux astres vivants, du plus riant parterre,  
 qui l'auroit iamais dit, du temps de ses yeux doux,  
 qu'elle fisse perir, au feu de son courroux ,  
 Vn monde tout entier, de tant de babioles ,  
 que cette idolatrie, abatît tant d'Idoles :  
 Et que cette Deesse, adorée en tous lieux ,  
 Avec de si beaux coups , brisât tant de faux Dieux ;  
 Pour en faire de tous, vn digne sacrifice,  
 D'abord qu'elle a connu , la laideur de son vice,  
 Les tâches de son ame, & celles de son corps,  
 Ce qui luy fait ainsi, perdre tous ses thresors.  
 Approuvez donc mondains, leur disgrâce soufferte,  
 Et gardez d'en blâmer , ou regreter la perte ;  
 Elle sçait qui bien-tôt la luy reparera ,  
 Ne faites pas icy, ce qu'vn traître fera,  
 quand il verra verser l'onguent, qu'elle reserve,  
 Et prodiguer ainsi, sa drogue de conserve ,  
 Non n'imitiez pas, dis-ie, vn avare I V D A S,  
 Qui voudroit bien avoir, la vertu de M I D A S ;  
 (Qui changeoit tout en or, de ses mains nompareilles,)  
 Mais il n'a merité , que ses longues oreilles ,

C'est

C'est tout, ce qu'il luy faut, c'est ce qu'il doit avoir,  
 Ayant si mal-jugé, de ce qu'il vient de voir,  
 Je m'avance vn peu trop, il n'est pas temps encore,  
 D'ouïr le sentiment, d'une telle PECORE.

Trouvez-bon tout cela, n'en ayez pas regret,  
 Puis que MARIE enfin, a trouvé le secret,  
 D'une toute nouvelle, & celeste ALCHIMIE,  
 Depuis qu'elle n'est plus, dans l'estat d'infamie.  
 Elle sera bien-tôt, d'autre condition,  
 Si sa POVDRE DE CHYPRE, & DE PROJECTION,  
 Si sa terre jaunie, & son bain d'eau glacée,  
 Luy font avoir du Ciel, l'opulence avancée.  
 Car n'auroit-elle pas, ayant gagné IESVS,  
 De plus amples threfors, que n'eût iamais CRESVS,  
 Tenant du Paradis, les richesses immenses,  
 Et pouvant disposer, de toutes ses Finances :  
 Si vous voyez cela, direz-vous pas encor,  
 que de tout ce beau rien, elle fait de fin or,  
 Et que dans son GRAND-OEUVRE, vne science égale,  
 Ne rencontra iamais, PIERRE PHILOSOPHALE,  
 qui vaille celle-là, que l'Apostre d'escrit,  
 PIERRE, qui n'est vraiment, autre que IESVS-CHRIST,  
 De sorte qu'on peut voir, la vaine Courtisane,  
 Devenue à l'instant, excellente Artisane,  
 qui travaille si-bien, en son cœur, son fourneau,  
 qu'elle en est, toute en feu, qu'elle en est, tout en eau.  
 Et iusques à ce point, qu'elle veut se resoudre,  
 A fondre toute en pleurs, & s'y faisant resoudre,  
 Et puis avec vn ART, de tous le plus subtil,  
 FIXER, mais sur son corps, son ESPRIT VOLATIL.

N'estimez doncques pas, qu'elle ayt acquis sans peine,  
 Ny sans rien hazarder, la couronne de Reyne,  
 Meritant d'imiter, le Createur parfait,  
 Et faire comme luy, qui de rien à tout fait.

Voyez, PAVVRES SOUFFLEURS, vostre Philosophie,  
 N'en fera iamais tant, non, ie vous en défie,

Vous

Vous qui tout au contraire, en perdant vostre bien,  
Ne faites rien du tout, & faites, du tout rien.  
Voulez-vous mieux souffler ? n'employez vostre halaine,  
Qu'à dissiper vos biens, pour qui fait **MAGDELINE.**

Si vous ne voulez pas, au sentiment de tous,  
Entendre vos soufflets, qui vous appellent **Fovs** ;  
Cessez donc de souffler, à vostre accouërumée,  
Autrement, tous vos biens, s'en iront en fumée,  
Remarquez donc, pecheurs, vicieux, & brutaux,  
Dans la conversion, celle de ses meraux,  
C'est en les détruisant, qu'elle vous edifie,  
Si tôt qu'elle abolit, détruit, & sacrifie.  
Ces mal-heureux veaux d'or, si promptement brisez,  
Et de la mesme main, encor pulverisez,  
Pour nous en faire voir, les cendres avalées,  
Avec les belles eaux, de ses yeux escoulées ;  
Ce qu'elle ne fait point, par trop d'affection,  
Mais pour n'en pouvoir pas, souffrir l'infection,  
Dés qu'elle a remarqué, le sujet qui la fâche,  
Aux pieds de **IESVS-CHRIST**, ce beau miroir sans tâche.

Qui, voyant de bon œil, son cœur tout enflammé,  
**A RAISON SEVLEMENT, QU'ELLE A BEAUCOUP AIME,**  
Luy pardonne aussi-tôt, tant de fautes passées,  
Bien que dé-jà ses pleurs, les eussent effacées,  
C'est là, qu'ayant reçu, le bien qu'il luy départ,  
**MARIE A FAIT LE CHOK, DE LA MEILLEURE PART.**

Voulez-vous en avoir, des preuves convainquantes,  
Venez la voir courir, comm'vne des **BAGCHANTES,**  
Ne portant avec soy, ces precieux parfums,  
Que pour ensevelir, tous ses plaisirs defuncts ;  
Courons apres l'odeur, d'une telle Civete,  
Et suivons là de prés, sans que rien nous arreste,  
Sçachons où se termine, un cours precipité,  
Apprenons le dessein, d'un cœur si depité.

Mondains, jugez-en mieux, cette femme hardie,  
Ne cherche ny ballet, ny bal, ny comedie.

Et ne court pas, non plus, avec empressement,  
Après aucun sujet, de divertissement:  
Ne la soupçonnez pas, d'une vaine visite,  
Accusez la plutôt, d'un trait de PARASITE,  
Car vous devez sçavoir, qu'elle va ce matin,  
Se faire faire place, au milieu d'un festin.

Il est vray ie l'avoüe, elle est necessiteuse,  
Toutefois son humeur, complaisante, & flatueuse,  
N'est pas pour mendier, la graisse d'un disner,  
Mais la grace qu'un Dieu, daignera luy donner :  
Que s'il est à propos, pour son bien, qu'elle y vienne,  
C'est ainsi que feroit, une fidelle Chienne,  
Aux pieds de son bon maistre, y prenant de sa main,  
Après l'avoir flaté, quelque bribe de pain.

Ainsi voit-on entrer la belle MENDIANTE,  
Humble, les yeux baissés, honteuse, & suppliante,  
Qui sans estre invitée, aux pieds de l'invité,  
Vient chercher de quoy vivre en sa suavité,  
Où du moins ramasser, comme un mets delectable,  
Les miettes de pain, qui tombent de sa table ;  
Mais ce soin est trop grand, trop artificiel,  
Pour vouloir autre pain, que celui-là du Ciel.

Estant du saint Amour, si fort passionnée,  
Elle vient pour traiter, un nouvel Hymenée,  
Et, (non sans témoigner, l'excez de ses douleurs,)  
Commence de laver, d'un torrent de ses pleurs,  
Ces pieds Saints, & Sacrez, qui marchent sur les ondes,  
Pour puis les essuyer, avec ses tresses blondes,  
La belle serviette, & le torchon doré,  
qu'elle trouva tout prest, sans l'avoir préparé:  
Faisant, de ses cheveux, mille zones torrides,  
qui servent à seicher, tant de perles liquides.  
Si cela toutefois, ne se fait pas en vain,  
Car de faire toujours, durer le mesme train,  
A quoy sert, dites-moy, que son poil les essuye à  
Si sa main aussi-tot, ne fait cesser la pluye.

**Donc**

DONC PECHERESSE ailleurs, & PECHERESSE-là,  
 Elle luy prend le cœur, avec ces filets-là,  
 J'entends les beaux cheveux de nostre MARIANE,  
 Filets bien differents, de celuy d'ARIANE,  
 Puis qu'on peut assez voir, comme ils ont esté faits,  
 Et pour vne autre vsage, & pour d'autres effets.  
 Car si l'vn fit sortir, de sa prison THESE'E,  
 Ceux-cy pour arrester trament vne fusée.  
 L'vn tira du DEDALE, aussi long, qu'impoitun,  
 Et nous voyons icy, qu'eux-mêmes, en font vn,  
 Dont les tours, & détours, iudicieux, & sages,  
 Forment vn Labyrinthe, & ferment les passages,  
 Pouvez-vous donc mieux estre, admirables filets,  
 Pour vne telle prise, en boucles Annelez ?

O belle chevelure, autrefois la couronne,  
 Que tout cede à l'éclat, de l'or, qui l'entourne,  
 Et qu'vn trait aussi beau, qu'il est audacieux,  
 Fasse de ton brillant, vn nouvel Astre aux Cicux.

O fortunez cheveux, perruque bien-heureuse,  
 Autant comme autrefois, vous futes dangereuse,  
 Ton poil, au poids de l'or, mal-heureux ABSALON,  
 N'a rien de comparable, au poil de MAGDELON,  
 Car, en prenant le Ciel, le sien luy fait tout prendre,  
 Et le tien ne te sert, que pour te faire pendre:  
 Prenez donc hardiment, trop-aymables lacets,  
 Ceux, qui pour vous avoir, n'estoient iamais lassez.  
 Soyez éparpillez, pour vn meilleur vsage,  
 Que quand vous paroissiez, frisez sur son visage,  
 Où, sans difficulté, tous les iours vous preniez,  
 La liberté des cœurs, que vous entrepreniez;  
 Raffinez vous, bel or, mis dans cette fournaise,  
 Prés de cet homme assis, & si bien à son Aise,  
 Reconnoissez, cheveux, l'honneur que vous avez  
 Et devenez plus beaux, estant si-bien lavez.  
 Au courant des Ruissieux, de cette lavandiere,  
 Qui semble avoit de vous, la force toute entiere,

que

Que retiroit des siens, l'invincible Samson,  
C'est en faisant ainsi, c'est de cette façon.

Qu'elle veut s'assurer, sa nouvelle conquête,  
Mettant aux pieds d'un Dieu, ce qu'il mit sur sa tête,  
Après avoir bien pris, l'heure de son repas,  
Pour y venir servir, un plat de ses apas.

Mais en quelle riviere, estang, où pescherie,  
Vit-on, un trait semblable, à celui de MARIE ?

Qui fait tout le contraire, & iette tout exprez,  
Non point ses Rets dans l'eau, mais bien l'eau dans  
ses RETS,

Qui sont les LAQS D'AMOUR, qu'elle fait à THEANDRE,  
Et le piège innocent, qu'elle vient de luy tendre,

Comme on donne au fiancé, que l'on veut obliger,  
D'Anneaux de ses cheveux, pour mieux, se l'engager,  
Toutefois, voulant prendre, avec cette surprise,

Par un contraire effet, elle se trouve prise,  
Et devient en cela, semblable à l'hameçon,

Qui se voit plutôt pris, qu'il ne prend le poisson.

LES PLANTES DE SES PIEDS, sont celles, qu'elle  
arrose,

Pour en tirer le fruit, que son cœur se propose,

Qui n'est autre sinon, le pardon de ses maux,

Que son BAUME guerit, aussi bien que ses eaux,

Quand ses yeux plus coulans qu'une éponge pressée,

Font pluvoyer sur le Ciel, cette terre abaissée,

Pesez donc de ses pleurs, le poids, & l'ascendant,

Par la chute d'une eau, qui monte en descendant,

Et sort de deux tuyaux, par des jets admirables,

Non plus sources des maux, mais des eaux désirables,

D'où MARIE a tiré, le Crystal de ses yeux,

Et dérivé des eaux, qui pendent sur les Cieux,

Pour nous faire admirer, comme cette CASCADE,

Fait rouler, & couler, chacun sous son Arcade,

Et comme l'éventée, & vaine auparavant,

(Ayant de ses deux yeux, fait deux Moulins à vent)

Elle

Elle les tourne à l'eau, non pour les faire moudre,  
 Mais pour faire tomber, la pluye au lieu du foudre,  
 Qui jadis precedé, par tant d'éclairs puissants,  
 Faisoit fondre, où brisoit mille cœurs languissants.

Qui l'eusse iamais crû, que cette débordée  
 Eût fait voir en pleurant, vne Mer débordeé ?  
 Dont le flux, & reflux, peut assez faire voir,  
 Que des eaux de la grace, elle est le Reservoir,  
 Et que L'ANCHRE SACRÉ'E, & sainte, qui L'AMARE,  
 La faisant fondre en eau, change MARIE, en MARE,  
 que les flammes d'amour, ne puissent estancher,  
 Cette ravine d'eau, qu'elle vient d'épancher :  
 Où plutôt, que tant d'eau, que l'on luy voit épreindre  
 Tant de flammes d'amour, ne puisse pas esteindre,  
 Aussi-bien ne peut-on, comme il faut exprimer,  
 Avec quelle abondance, elle sçait l'exprimer,  
 Aussi-bien, tant de pleurs, dont elle est si prodigue,  
 Font juger que ses yeux, n'ont ny bonde, ny digue.  
 Tout verse pour esteindre, vn tel embrasement,  
 Et ce beau POT A FEV, fait tout le lavement.

Mais qui pourroit laver, la Fontaine d'eau-vive,  
 Où ce vaste Ocean, qui n'a ny fond, ny rive ?  
 Pour vn si haut projet, pour vn si haut dessein,  
 quelles Eaux, quels Estangs, quelle Mer, quel Bassin ?  
 Faudroit-il pas avoir, des immenses Rivieres ?  
 Cependant elle n'a, que l'eau de deux Esquieres,  
 quel prix, où quelle peine, a-t'elle merité,  
 Cette estrange pleureuse, en sa temerité.  
 Croit pouvoit amortir, tant elle y remedie,  
 D'vn deluge public, vn secret incendie,  
 Nouvelle invention ! stratageme nouveau !  
 Pour se sauver du feu, se perd-elle dans l'eau ?  
 Et fait-elle naufrage, apres vn tel deluge,  
 A ce port de Salur, qui luy sert de refuge.  
 C'est donc à cet Escueil, & Pierre, où les petits,  
 Furent tous fracassez, avec ses appetits,

Oüy

Oiry ie le vous redis, ce fut vn vray naufrage,  
 Puis qu'ayant abbatu, tant voile, que cordage,  
 Du coup qu'elle donna, sans avoir mal visé,  
 Son cœur en demeura, tout contrit & brisé.

O Bien-heureux BRISONS, fortunez bancs de sable!  
 Ou plutôt ie diray, fortunez bancs de table,  
 qui recevez le hurt, & le debris aussi,  
 De ce Navire errant, qui vient se perdre icy;  
 Si toutefois on peut, souffrir quelque disgrâce,  
 Eschoüer, & perir à ce havre de grace,  
 Si l'on peut rencontrer, le naufrage & la mort,  
 Mesme aux pieds de la vie, & iusques dans le port.

Voyez comme MARIE, à cét abry s'arreste,  
 Se mocque de l'orage, & brave la tempeste,  
 Y cherche le repos, d'un champ elysien,  
 En depit de Iudas, & du Pharisien;  
 Souffre paisiblement, leurs injustes murmures,  
 Ne répond pas vn mot, à toutes leurs censures,  
 Méprise leur mépris, rebute leur rebut,  
 N'advise aucun avis, ne vise qu'à son but.  
 Et sans craindre les coups, de ses mauvaises langues;  
 Pour sa bouche, ses yeux, poursuivent leurs harangues,  
 Ayant callé son voile, avec beaucoup d'honneur,  
 Pour témoigner qu'elle est, soumise à son Seigneur,  
 Et qu'en tout & par tout, elle veut suivre l'ordre,  
 qu'il voudra luy donner, sans iamais en demordre.

C'est à ce premontoire, ou favorable écueil,  
 qu'elle vient se jeter, comme dans vn cercueil,  
 A ce port de salut, CAP DE BONNE ESPERANCE,  
 Qu'elle attend de ses maux, l'entiere delivrance,  
 Pendant que ses cheveux, qu'elle y vient consacrer,  
 Luy servent à propos, de CHABLE pour ANCHER.  
 Trouvant en cette table, vne seconde planche,  
 qui la met dans le port, & la fait passer franche,  
 Car son PATRON courtois, ne luy demande rien,  
 Sçachant qu'elle alloit faire, apres le mal le bien.

H

Au contraire il s'oppose, à ceux qui la diffament ,  
 Et blâme en mesme temps, les mesmes qui la blâment,  
 La defend contre tous , & prenant son party ,  
 Fait voir qu'il voit le fond , de son cœur repenty ;  
 Et que son action, est si iuste & si bonne,  
 qu'elle merite bien , que son Dieu luy pardonne ,  
 C'est là que ce superbe, & fragile vaisseau,  
 Trouve le REMORA, qui l'arreste dans l'eau.

C'est iusques à ce bord, qu'elle viét mouïller l'Ancre  
 Laisant de ces pechez , & la lepre & de chancre ,  
 Dans la sale d'un sale , & medisant lepreux ,  
 Où l'on la vit guerir, d'un mal si dangereux ,  
 Et chercher hardiment , en depit de l'euvie ,  
 Ou sa vivante mort, ou sa mourante vie,  
 Ne voulant plus jouïr, d'aucune autre faveur,  
 que de mettre sa teste, aux pieds de son Sauveur.

L'estime toutefois , (pour dire ma pensée, )  
 que cette femme icy, ne s'est point abaissée,  
 Au contraire elle monte, & Dieu qui la benit,  
 Du NADIR de ses pieds, fait son plus haut ZENITH;  
 Où se voit humblement, la belle prosternée ,  
 Helas ! i'aurois mieux fait, de dite consternée ,  
 Puis qu'on peut bien juger, à ce trait si zelé ,  
 que si son cœur se fond, son sang est tout gelé :  
 Ses craintes, ses ennuis, & ses douleurs sont telles,  
 qu'elle est dans de langueurs, & de transes mortelles,  
 Encor que son bon-heur luy fasse là trouver ,  
 Le lieu qu'il luy falloit, pour plutôt se sauver.  
 Ces deux sacrez piliers, d'azile & de refuge,  
 Les pieds & les genoux, de son souverain juge ,  
 qu'elle tient, qu'elle embrasse, & serre étroitement,  
 Pour recevoir de luy, quelque bon traitement,  
 Et puis ... mais le diray-je ? O la sainte finesse !  
 Pour mieux le prevenir , la bonne LARRONNESSE,  
 Se tient debout derriere , & lors qu'il est couché,  
 Avant qu'il soit assis , pour iuger son peché.

Dans

Dans son haut tribunal, sur son liét de Justice,  
 Quand ce SOLEIL fera, l'arrest en son SOLSTICE,  
 Elle ayme doncques mieux, courir au premier liét,  
 Qu'attendre le second, dressé pour son delict,  
 Ses yeux demy-noyez, declarent son offense,  
 Sans qu'elle puisse dire, vn mot pour sa defense,  
 Et cette miserable, à perdu son caquer,  
 Contente de laisser, son paquet au PARQUET.

Après vn VENIAT, elle y vient comparoître,  
 Non plus comme elle étoit, mais comme elle veut être,  
 Renonçant pour toûjours, aux signes des lumeaux,  
 Pour de signes de Croix, qui chasserent ses maux,  
 Et retrograde ainsi, du grand chemin DV VICE,  
 A celui des vertus, comme fait l'écrevice,  
 Suivant le SCORPION, & cruel & benin,  
 Qui porte le remede, avec que son venin,  
 Puis pour blesser son cœur, d'vn coup plus salulaire,  
 Quitte l'aveugle ARCHER, pour le clair SAGITTAIRE,  
 Qui fut pour son salut, autrefois au berceau,  
 Dans le sein de la VIERGE, & proche du TAVREAY;  
 Afin qu'il ne rugisse, avecque violence,  
 Au signe du Lyon, qui tiendra la balance;  
 Et vient voir son Soleil, dans vne autre maison,  
 Plus viste qu'vn CHEVREAY, qui franchit sa cloison;  
 Elle passe aussi-rôt, de sa ligne Ecliptique,  
 Dans vne autre plus droite, & meilleure pratique,  
 Sort de sa voye oblique, & sans plus biaiser,  
 Elle suivra les pieds, qu'elle vient de baiser,  
 Afin de n'estre plus, comme autrefois errante,  
 Et s'acquerir le nom, d'éternelle pleurante.  
 Suivant donc le chemin, du pere de son iour,  
 Au cercle PORTE-VIE, elle luy fait sa cour,  
 Pour ne le voir fâché, sur vn thrône de nuës,  
 Parce qu'elle a suivy, des routes mal tenuës,  
 Quand ses yeux devenus, piscines ou lavoirs,  
 Propres à nettoyer, ces deux sales miroirs;

( Ou bien si vous voulez, des humides lumieres, )  
 Sont comme deux POISSONS, nageans dans deux rivières,  
 Elle fuit le BELIER, & court apres l'agneau,  
 Ne voulant plus loger, qu'au signe du VERSEAU.

C'est BON SIGNE pour elle, il faut qu'elle y demeure,  
 L'Amour qui fait l'enfant, fait aussi qu'elle pleure,  
 Pourtant quoy qu'elle fasse, en son tour & retour,  
 Ce ne sont apres tout, que de SIGNES D'AMOUR,  
 Par lequel elle prend, le Prince qu'elle attaque,  
 Au milieu de sa garde, & de son ZODIAQUE,  
 L'Assiege dans son siege, ainsi qu'un tourbillon,  
 Jusque sous sa courtine, & dans son pavillon.

O pieuse impudence, & sainte effronterie!

Quel juge a t'on gagné par telle flaterie?

Qui reçoit de presents, pour n'estre corrompu?

Ce festin ce banquet, si bien interrompu!

Agreeable importune, heureuse trouble feste,

Qui plait & qui déplaît, pour estre satisfaite,

Mais avec tant de pleurs, par un cas tout nouveau,

Veut-elle en ce repas, changer le vin en eau?

Scandale surprenant, audace merveilleuse!

Entreprise louable, autant que perilleuse

La CRIMINELLE enfin, employant TOUS RESSORTS,

Contre son propre IVRE, obtient prise de corps.

O genereux exploit, action memorable!

A quelle autre estes vous, pareille ou comparable?

SALOMONE, IAEL, DEBORE, ESTHER, IVDITH,

En avez vous tant fait? En avez vous tant dit?

MARIANNE, PANTHE'E, ARTEMISE, MONIME.

Eustes vous bien un cœur, si grand si magnanime?

Quelle autre pour ravir, le Ciel plus hardiment,

Montra tant de courage, & tant d'empressement,

Comme fait aujour d'huy, l'Illustre conquerante,

Quand elle tombe icy demy morte, ou mourante,

Aussi-tôt se pardonne, & se donne gratis,

Puis qu'on voit obeïr, à ce PAREATIS,

Et la folle prudante, & la sage insensée,  
 Dont l'huyte est répanduë, & la lampe cassée,  
 Quand la douleur, apres vn indicible excez,  
 Luy fait vuidier ses yeux avecque son Procez.  
 Et le luge content, sans taxe les Epices,  
 ( qui l'avoient mise en feu, parmy les precipices,  
 Dans sa verte jeunesse, en l'Avril de ses ans, )  
 Se satisfait de voir, ses regrets si cuisans.  
 La debte se remet, & la quittance est faite,  
 Apres que son Sauveur, à signé sa Requeste ;  
 Y mettant au deffous. *Fiat ut petitur.*

Au moment qu'il luy dit. *Tibi remittitur.*  
 Toutefois encor bien, qu'il luy fasse quittance,  
 Elle veut s'obliger, à faire penitence,  
 Et prendre le dessein, nonobstant ce bon mot,  
 De s'aller confiner, dans le fond d'un cachot.

Ainsi l'échevelée, & coureuse ATALANTE,  
 (Ayant touché le but, de sa course volante,)  
 Apres avoir couru, sans frein de toutes parts,  
 Verse les pommes d'or, de ses cheveux espars.  
 Aussi bien que les eaux, dont elle est toute moite,  
 Avec tous les parfums, qu'elle porte en sa boëte,  
 Pour en oindre les pieds, qu'elle tient embrassez ;  
 Mais si fort qu'on diroit, plutôt embarrassez.  
 Ces pieds qu'elle cherchoit, avec que tant de zele,  
 Ces pieds qui la suivoient, & courtoient apres elle,  
 Qui tirent comme PIERRE, ou d'Amant, ou d'Amant,  
 Celle qui fut par tout, PIERRE D'ACHOPEMENT.  
 Qui les prend, s'en saisit, & d'un cœur tout de braise,  
 Les lave de ses pleurs, les baise, les rebaise,  
 Et peut estre les léche, & dans cét embarras,  
 De mesme, qu'un cachet, les presse sur son bras ;  
 Puis s'étant relevée, avec plus d'assurance,  
 (Après avoir conçu, quelque bonne esperance,)  
 Comme vne autre PANDORE, avec sa boëte en main,  
 Non point pleine de maux, pour tout le genre humain, )

Brise tout cét albâtre, autre fois si funeste ,  
 Ny laisse rien du tour , & couche de son reste :  
 Ainsi cette prodigue, aliene son fonds,  
 Apres avoir changé ses deux yeux en deux Fonts,  
 Dont les EAUX qui couloient, luy furent BAPTISMALES,  
 Capables de laver , les ames les plus sales,  
 Pour donc faire largesse, au Monarque des Cieux,  
 Reprend tout sur son chef, cét onguent precieux ,  
 De qui la bonne odeur, rendit la maison pleine,  
 Le nom de MAGNIFIQUE estant pour MAGDELINE;  
 Dont cette solemnelle, & large effusion ,  
 Rend tous les spectateurs, pleins de confusion,  
 Sur tout le faux IVDAS, qui fait LE BON APOSTRE ,  
 L'hypocrite qui pense vne chose , & dit l'autre ,  
 Ce méchant aumônier , qui faisoit bourse à part,  
 Ne reservant pour soy, que la meilleure part :  
 Ce vray dissimulé, ce FAUX ISRAELITE,  
 Qui ne meritoit pas, d'estre vn homme d'Elite ,  
 Cét avare Econome, & digne Compagnon ,  
 Des freres de Ioseph, & du mauvais Larron ,  
 Ne devoit-il donc pas, suivant son caractere,  
 Estre excommunié, comme vn propriétaire ?  
 Faisant dessein de vendre, à ces Juifs inhumains,  
 A beaux deniers contents , la rançon des humains ;  
 Car on peut bien iuger, comme cét esprit double ,  
 Se plait comme l'on dit, à pêcher en eau trouble ,  
 Puis que tout le desir, de ce voleur surpris,  
 (Qui pleure cét onguent,) c'est d'en avoir le prix,  
 Et non pour le donner comme il disoit le traître,  
 Aux pauvres, dont il fait semblant de vouloir estre,  
 En cette occasion , le digne PROCUREUR,  
 Ou plutôt L'ADVOCAT, avant qu'estre DOCTEUR ,  
 Aussi merite-t'il, faisant ainsi la beste,  
 Que son maistre le rance, & luy lave la teste,  
 Quand celle-cy luy lave, & luy baise les pieds,  
 Il est juste, SEIGNEUR , que vous le détrompiez.

**Ce PROCUREUR SYNDIC**, qui censure, & Syndique,  
 Cette bonne action, cét œuvre Evangelique,  
 qui doit se publier, tant en prose qu'en vers,  
 Par tous les Carrefours, de ce grand Vnivers,  
 Comme vous predisez, de vostre propre bouche,  
 Devant cét APOSTAT, sans que cela le touche,  
 Quoy qu'il ait dit pourtant, ce baume répandu,  
 Sur la teste d'un Dieu, n'est nullement perdu.  
 Il s'abuse beaucoup, s'il eroit que **MAGDELINE**,  
 A perdu, comme on dit, **ET SON HYCLE ET SA PEINE**,  
 Puis que pour son bon heur, le plus essentiel,  
 L'odeur de ce parfum, monte iusques au Ciel,  
 Comme vne exhalaison, verge, ou flèche musquée,  
 qui devoit emporter, cette place attaquée,  
 Par la remission, de beaucoup de pechez,  
 Pour qui iamais ses yeux, ne furent veus seichez ;  
 quoy qu'elle en eût gagné, **L'INDULGENCE PLENIERE**,  
 Qu'elle ne fuisse plus, de Sathan prisonniere,  
 qu'elle en eût obtenu, le pardon general,  
 que tout luy fût remis, par le grand Admiral,  
 que de sa propre bouche, il l'en eût assurée,  
 Et qu'entre eux deux la paix, fût hautement jurée,  
 Elle ne laissa pas, en son regret amer,  
 De faire de ses yeux, deux petits bras de mer,  
 Esteignant de l'Amour, la force, & la puissance,  
 Dans les ameres eaux, d'où **VENUS** prit naissance,  
 Puis qu'elle fait icy d'un semblable Element,  
 Cause de son plaisir, l'effect de son tourment.

Ainsi vit-on depuis, la grande **PECHERESSE**,  
 Apres cét accident, changée en **APOSTRESSE**,  
 Ainsi vit-on le choc, des Amours opposez,  
 Du profane & du saint, ardemment embrasez.  
 Le terrestre vaincu tout honteux, & sans gloire,  
 Pendant que le celeste, emporte la victoire,  
 Et luy fait ressentir, avec beaucoup d'effort,  
 Qu'estant le tout puissant, est aussi le plus fort,

Le forçant à quitter son FORT à l'improviste,  
 De loger & ceder, à son Antagoniste,  
 Combat, où triompha le celeste HEROS,  
 Debat, où succomba, cét infernal EROS.

Celuy qui suscita, tant dérangés vacarmes,  
 Qui divise le monde, & le met tout en armes,  
 Qui fait plus qu'un lutin, échappé de l'enfer,  
 Qui met, qui veut, qui rompt, le feu, le sang, le fer;  
 C'est le tyran qui tire, & l'archer redoutable,  
 Qui frappe les mortels, d'un coup inévitable,  
 Qui tout petit qu'il est, entraîné glorieux,  
 A son char triomphant les hommes, & les Dieux,  
 Celuy qui fait bouillir, NEPTUNE dans son onde,  
 Et rôtit à son feu, tous les quartiers du monde,  
 Dont même le Soleil, ne peut se garantir,  
 Tout brûlé des ardeurs, qu'il luy fait ressentir,  
 Qui d'un coup d'œil vainquit, en paix plutôt qu'en guerre,  
 Le Prince le plus saint, qui regnât sur la terre,  
 Quand on vit par ce Nain, un geant abbatu,  
 En depit de sa force, & malgré sa vertu,  
 Qui d'un tour de sa fronde, avoit puny l'audace,  
 De cette tout de chair, qu'il coucha sur la place.  
 Et celuy qui vainquit, n'estant qu'un bergerot,  
 Ne sceut pas estant Roy, dompter cét Archerot,  
 Qui fit apres au fils, encore pris qu'au pere,  
 Le mit & reduisit, en plus grande misere,  
 Le rendant Idolatre, & faisant par ses coups,  
 Du plus sage des Roys, le plus grand Roy des fous,  
 Qui mit le FEV GREGOIS, dans la ville de TROYE,  
 Que l'ennemy ne vit, que comme un FEV DE LOYE,  
 Qui sembloit éclairer, à son enterrement,  
 Ne faisant de son sein, qu'un vaste monument,  
 quand par la POMME D'OR, de PARIS ALEXANDRE,  
 Avec les yeux d'Helene, il la mit toute en cendre.

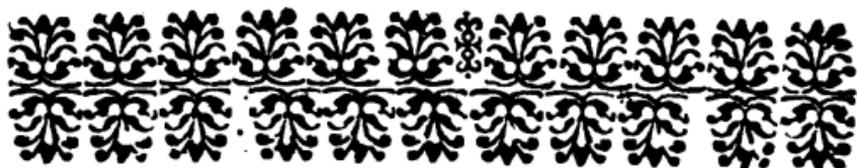
Ainsi ce malheureux, & maudit BOVTE-FEV,  
 Fit voir en pleine nuit, les effets de son jeu,

Quand

Quand le cheval de bois, eût percé les murailles,  
 Et fut cause qu'on vit, toutes ces funeraillès,  
 Que SAMSON s'affloiblit, au sein de DALILA,  
 Qu'ACHILLE fit la fille, & Qu'HERCVLE fila  
 Changeant en vn fuseau, pour plaire à son OMPHALE,  
 Sa pesante massuë, aux monstres si fatale.

Celuy qui fait briller, & voltiger aux champs,  
 Les casques emplumez, & les glaives trenchants,  
 Qui fait toû jours la guerre, ou bien qui la fait faire,  
 Par cette LIAISON, DE MARS avec sa mere,  
 Celuy par qui se fait, vn million de maux,  
 Et qui mesme changea les Dieux en animaux,  
 Qui fit voir, & causa tant de Metamorphoses,  
 Et sembla pervertir, la nature des choses,  
 Merveille ! celuy-là, trouve, qu'en vn moment,  
 Il est changé luy mesme, & ne sçait pas comment,  
 Estant plus effrayé, de voir que MAGDELEINE,  
 N'est plus, comme autrefois, cette fameuse HELENE,  
 Que ne fut ACTEON, se mirant dans les eaux,  
 De voir son chef cornu, tout chargé de Ramcaux,  
 Lors que le saint Amour, le chasse de sa place,  
 Le force, & le contraint, de faire vne autre chasse,  
 Pendant qu'il s'établit, au milieu de son cœur,  
 Dont il se rend le maistre, en estant le vainqueur.

La LYCORNE farouche, indomptable & rusée,  
 Prez du FILS DE LA VIRGE, est toute apprivoisée,  
 La suye y devient neige, & pigeon le corbeau,  
 Et la louve brebis, aupres de cét agneau.



L A

## MAGDELEINE.

## LIVRE SIXIEME.

**E** fut pour lors qu'on vit, ce changement étrange,  
 D'une nuit en un iour, d'un Demon en un Ange,  
 Qu'ó vit de MAGDELEINE, aux pieds de IESVS-CHRIST,  
 Le cœur humilié, parfaitement contrit.

Ce MOÏSE nouveau, qui commande A BAGVETE,  
 Fait sortir deux ruisseaux, du Rocher de sa teste,  
 Lors qu'il frappe son cœur, & la touche si fort,  
 Qu'enfin elle se rend, à ce Divin effort,  
 Sa glace prez de luy, s'étant toute fonduë,  
 Il recouvre la drachme, ou la Dame perduë,  
 Fait de la fange un Ange, óste d'un lieu tres ord,  
 Et remet cette perle, en son riche thresor:  
 Comme le BON PASTEUR, d'une course alterée,  
 Ramene dans le Parc, sa brebis égarée,  
 De mesme ce Sauveur, ramene à son devoir,  
 Celle qu'il veut sauver, celle qu'il veut avoir.

O Dieu la belle prise, & l'excellente chasse!  
 Où celle qui chassoit, est celle qu'on pourchasse,  
 Où cette HERMINE vient TACHEE en son honneur,  
 Se laver & blanchir, prez de ce GRAND VENEUR,  
 C'est là qu'on voit tomber, la femme diffamée,  
 Apres qu'elle a perdu, sa bonne renommée,  
 Que cherche le moyen, de pouvoir reparer,  
 Le mal fait & le temps, mal mis à se parer,

Où

Où toute son estude, & sa Theologie,  
 C'est de faire en pleurant, son ample Apologie,  
 Elle veut donc ainsi, le purger pour guerir,  
 Afin que cet AGNEAU l'empêche de perir;  
 Pendant que sous son pied, d'une Divine veine,  
 On voit s'écouler & couler, vne double fontaine.

Ce fut ce mesme Agneau, si doux, & si charmant,  
 Qui depuis s'apparut au Pape saint CLEMENT,  
 Pour luy montrer du pied, vne source d'eau vive,  
 Et luy marquer ainsi, l'endroit qui la derive,  
 C'est à dire deux yeux, qui se fondent icy,  
 Par l'extrême douleur, que ressent celle-cy,  
 Qui pour se confier, en sa douceur immense,  
 Aussi-bien que CLEMENT, éprouve sa CLÉMENŒ,  
 Mais pourtant c'est vne eau, que son cœur fait sortir,  
 Pour jecter sur vn feu, qu'elle veut amoitir,  
 Ou bien pour éteindre, en IESVS-CHRIST la flamme,  
 De cette ardente soif, qu'il souffre pour son ame,  
 Sa façon débordée, ayant toujors dépleu,  
 Jusqu'à ce que ses yeux, ont à la fin tant plû.

Admirons maintenant, la divine sentence,  
 Qui dit, qu'un seul pecheur, qui fera penitence,  
 Donnera plus de joye, à tous les bien-heureux,  
 que ne feront du Ciel, cent justes amoureux,  
 Dites donc hardiment, sans crainte de méprise,  
 qu'en cette solempnelle, & desirable prise,  
 Ce fleuve impetueux, qui debonde en ce lieu,  
 Rejoit & le cœur, & LA CITE' DE DIEU.

C'est icy qu'on peut voir, par vn meilleur augure,  
 DV PRODIGE arrivé, la naïve figure,  
 qu'après vn train de vie, execrable & pervers,  
 Son pere toutefois, reçoit à bras ouverts,  
 Aussi-tôt qu'il le voit, touché de repentence,  
 Encor qu'il eût du tout, DISSIPÉ SA SUBSTANCE;  
 En danses, en habits, amours, & bons morceaux,  
 Ce qui l'avoit réduit à garder les pourceaux,

Et

Et ne manger comme eux, que du gland sous les chênes,  
 Le fruit de ses plaisirs, & la fleur de ses peines,  
 Après s'être veauté, dans mille lieux bourbeux,  
 Comme ces animaux, faisant de mesme qu'eux.

Enfin, ne pouvant plus supporter sa misere,  
 Contraint de retourner, à l'hôtel de son pere,  
 Comme celuy qui sort, d'un tres profond sommeil,  
 Ouvre les yeux & voit, la clarté du Soleil,  
 Ainsi reconnoissant, son estat detestable,  
 Ce porcher quitte enfin, les porceaux & l'étable,  
 Sort de cét esclavage, abhorre sa prison,  
 Et reprend le chemin, de sa noble maison.  
 Il fait tant qu'il retourne, au lieu de sa naissance,  
 Ne pensant pas qu'on l'ait perdu de connoissance,  
 Il aborde son pere, & craignant son courroux,  
 Il se jette à ses pieds, embrasse ses genoux,  
 Puis, demande pardon, à sa misericorde,  
 Et les larmes aux yeux, attend qu'elle l'accorde,  
 Pour rentrer dans sa grace, & dans son amitié.

Lors ce pere attendry, d'amour & de pitié,  
 Ravy de le revoir, l'accolle, le caresse,  
 Et tout ce qu'il luy fait, témoigne sa tendresse,  
 Cét amour paternel, passe encor plus avant,  
 Car pour le rétablir, tout ainsi que devant,  
 Oubliant le passé de son mauvais ménage,  
 Sa dépense excessive, & son libertinage,  
 Sa débauche, sa fuite, & dissolution,  
 Luy donne en le baisant, son absolution.  
 Et par vne faveur, tout à fait speciale,  
 Luy met avec l'anneau, la robe nuptiale,  
 Afin qu'en mesme temps, tout le monde à son tour,  
 Témoigne le plaisir, qu'il a de son retour,  
 Destine le veau gras, au festin qu'il appreste,  
 Et veut, pour celebrer, cette publique feste,  
 Que chacun, comme luy, soit de joye éperdu,  
 Pour le recouviement, de cét ENFANT PERDU,

C'est

C'est ainsi que ce pere , à l'excez s'abandonne ,  
 Le baise, le reçoit, l'embrasse, luy pardonne,  
 Et se montre à ce fils tout à fait odieux,  
 Benin, doux, indulgent, & misericordieux.

Ainsi nostre PRODIGE, ou bien nostre PORCHERE,  
 Apres ses saletez, son luxe, & bonne chere,  
 Ses dissolutions, ses courses, ses plaisirs,  
 Ses vaines libertoz, & ses mauvais desirs,  
 Ses entretiens suspects, ses secretes debauches,  
 (Faites au grand regret de ses parens plus proches)  
 Ses danses, ses festins, les lieux premeditez,  
 Ses petits mots couverts avec les nuditez,  
 Qui la faisoient passer pour vne scandaleuse,  
 Pour la plus indevote, & la moins scrupuleuse.  
 Apres tant de pechez, & de maux differents,  
 Apres tous ces excez & même de plus grands,  
 Retournant à son Dieu, sans qu'elle en desesperere,  
 Croit de trouver en luy des entrailles de peres  
 Et suivant son espoir, qui ne la trompe pas,  
 C'est à ce Souverain qu'elle adresse ses pas,  
 Se presentant à luy, si triste & si confuse,  
 Que même, quand chacun pense qu'il la refuse,  
 Et s'estonne de voir qu'il la laisse approcher,  
 Et qui plus est encor, qu'il se laisse toucher.  
 Non pas comme ils disoient, à quelque honneste femme,  
 Mais à la scandaleuse, & pecheresse infame ;  
 Quand, dis-je, chacan croit qu'il la repoussera,  
 Qu'il la fera chasser, ou qu'il la chassera,  
 C'est pour lors que ce Dieu benin & debonnaire,  
 Avec vne bonté toute extraordinaire,  
 D'une grave douceur, & douce gravité,  
 (En dépit de celuy, qui l'avoit invité,  
 A sa confusion, & contre son attente)  
 Luy fait si bou accueil, la voyant repentante,  
 Les yeux noyez de pleurs, & se frapant le sein,  
 Qu'aucun n'a plus sujet de blâmer son dessein.

Pour en sçavoir l'issüë, il suffira de dire,  
 Qu'elle obtient amplement tout ce qu'elle desire,  
 Emporte gain de cause, apres avoir perdu,  
 Ce qui l'avoit perduë, & le conté-est rendu,  
 Avecque le rendon de ses larmes coulées,  
 Par qui les fautes sont tout à fait cancellées,  
 Même avant que la Croix de IESVS croise tout,  
 C'est ainsi qu'elle agit, pour en venir à bout.

Elle semble imiter PHRYNE' la Courtisane,  
 (Du Monde, & du Demon, la grande Partisane)  
 Par de coups tout pareils, & de semblables traits,  
 Qui fit tant, & si bien par ses puissans attraits,  
 (Paroissant toutefois dans vn autre equipage)  
 Qu'elle ébloüit les yeux de tout l'AREOPAGE,  
 Qui la justifia, bien loin de la punir,  
 Apres avoir conclu, qu'il la falloit bannir.  
 Elle gagne les cœurs d'vn Senat si severe,  
 Quand sa beauté pour elle a plaidé son affaire,  
 Esbranlant d'vn coup d'œil ces piliers de THEMIS,  
 Si bien que tout luy fut, ou permis, ou remis,  
 Si tôt qu'elle eut fléchy d'esprits inbranlables,  
 Rendant tous leurs decrets, contre elle non valables,  
 Sa grace triompha de tout ce Parlement,  
 Et fit casser l'arrest de son bannissement,  
 Ainsi contre les loix elle fut arrestée,  
 Tant elle pour cela s'estoit bien comportée.

En cette conioncture, & presque en vn instant,  
 Dironz-nous que MARIE en a fait tout autant,  
 Et que son repentir, ses pleurs, & son silence,  
 Font balancer celui, qui regit la balance,  
 Puisque le poids de l'eau, qu'elle vient d'épancher,  
 Fft bien assez puissant pour la faire pancher,  
 Le tout en sa faveur, & pour son avantage,  
 Ne pouvant pas pour soy rien faire davantage,  
 Lisez donc le pouvoir de cette autre PHRYNE'  
 Dans son beau passeport, si tôt enteriné.

quand

Quand le tonnerre gronde, & pendant la tourmente,  
 Le murmure, & le bruit, c'est pour lors qu'elle enfante,  
 Dans ce trouble d'esprit, dans cette émotion,  
 Vn fruit de penitence & de devotion,  
 Cette BRÛLÉE blessée à ses pieds abatuë,  
 Fait douter, si l'amour, ou la douleur la tuë.  
 On ne sçait qui des deux peut estre l'assassin,  
 Qui la contraint d'aller trouver le Medecin,  
 Celuy qui doit guerir, non son corps, mais son ame,  
 Dont la seule parole en sera le dictame,  
 Elle est doncques volée à son divin Amant,  
 Comme l'ambre à la paille, ou le fer à l'aymant,  
 Comme vn cerf alteré s'élançe en la piscine,  
 Elle vient prendre icy sa chere medecine,  
 Où comme vne brebis dans ses égaremens,  
 Reclame son Pasteur, par ses beélemens,  
 Ainsi cette perduë, errante & vagabonde,  
 Court, & se va sauver près du Sauveur du monde.

Mais las ! que voyons-nous Simon, dans ta maison ?  
 Ea malade, qui doit recevoir guerison,  
 Semble à son Medecin, qui n'a pas besoin d'aide,  
 Avecque son onguent apporter du remede:  
 Je ne sçay pas si c'est pour le rendre plus fort,  
 Parce qu'il doit bien-tôt luitre contre la mort,  
 Je ne puis deviner comment elle le traite,  
 Ou bien comme vn malade, ou bien comme vn Athlete.  
 Estrange invention que l'amour a pensé !  
 Quoy, Seigneur, avez-vous besoin d'estre pensé ?  
 N'est-ce pas à Marie, en sa playe incurable,  
 Qu'une telle onction seroit plus profitable ?  
 Quel mystere est cecy, qu'est-ce qu'elle entreprend,  
 Ce que chacun peut voir, & qu'aucun ne comprend,  
 Qui iamais auroit cru ce que fait son albâtre,  
 Donnant au Medecin saint, & sain vn emplâtre,  
 Sans doute, qu'elle veut se mettre en bonne odeur,  
 Répandant ses parfums avecque tant d'ardeur,



Plus doux que n'est l'encens sur les saintes collines,  
 que l'odorante peau des Martres Zubelines,  
 que les gommes musquez des arbres dégoûtans,  
 Et que toutes les fleurs, qui naissent au Printemps,  
 Surpassant de beaucoup en leur odeur nouvelle,  
 Ambre, benjoin, storax, pastilles, musc, canelle,  
 Quand elle fait servir toute à la chasteté,  
 La civette, qui fut pour la lasciveté.  
 Cette bonne senteur, qui iusqu'à present dure,  
 Couvre l'infection de sa puante ordure,  
 Afin que son Amant ne sente point l'abscez,  
 Ou la mauvaise odeur de ses pechez passez.  
 Ainsi cette action, si belle & renommée,  
 N'est pas tant pour l'aimer, que pour en estre aimée,  
 „ Il faut donc avoüer, qu'un amour apprentif,  
 „ Ne seroit pas si grand, ny si fort inventif.

Poëte ingenieux, autant que dommageable,  
 Trouve-t'on dans ton Art quelque chose semblable,  
 As-tu pour faire aimer, de philtres plus puissans,  
 que ces divins appas & charmes innocens ?  
 Tes preceptes sont-ils plus forts, que cét exemple,  
 quand bien ils rempliroient vn volume plus ample,  
 Sçais-tu rien de meilleur, pour donner de l'amour,  
 que ce que fait MARIE en ce fortuné iour ;  
 As-tu d'inventions plus rares, ou plus dignes,  
 quel plus subtil appât, trouve-t'on dans tes lignes,  
 quels attrait, quels discours, quels presens, quels poulets,  
 Pour mieux faire tomber la proye en tes filets ?  
 Mais enfin quelle glû, plus tenace & plus forte,  
 que cét onguent exquis, que MAGDELINE porte,  
 Dont iamais, comme on dit, les mouches n'ont gâté,  
 En y venant mourir, l'odeur, ny la bonté,  
 Ce Royal MITHRIDAT, ce puissant THERIAQUE,  
 Et le contrepoison du peché qu'il attaque,  
 Et son BAYME excellent, fait des EPICS de NARD,  
 A toute autre vertu, que celle de ton Art.

Tu n'entends doncques rien en son ART admirable,  
 Le tient dans ton exil t'ayant fait miserable,  
 Art qu'il faudroit traiter comme vn Magicien,  
 Qui fait de maux nouveaux, plus il est ancien,  
 Et le mettre en lumiere au milieu de la flamme,  
 Puis qu'il brûle le corps pour faire bruler l'ame,  
 Et qu'enfin tes boiteux, pervers & méchans vers,  
 Ne sont bons qu'à nous faire aller tout de travers.

Quittez donc, ieunes gens, quittez cette lecture,  
 N'apprenez pas vn ART, qui corrompt la NATURE,  
 Vous ne sçauriez manquer d'y trouver le peché,  
 » C'est sous cette herbe-là, qu'est le serpent caché.

Ne suivez point du tout la conduite d'OVIDE,  
 Qui voudroit vous donner vn aveugle pour guide,  
 Ce mal-heureux guidon, cet enfant de VENUS,  
 D'où presque tous les maux sont au monde venus :  
 Qui remplit de combats, & la mer & la terre,  
 Et n'apporte jamais, que tempeste, & que guerre,  
 Ce malotru, qui veut en tous lieux des Autels,  
 Le mortel ennemy du repos des mortels,  
 Qui le suivent par tout, & tiennent même route,  
 Prenant pour conducteur celuy qui n'y voit goutte.

O double aveuglement ! de se laisser mener  
 A celuy qui sans yeux, vous fera condamner,  
 A porter aussi bien comme luy, la marote,  
 L'appanage certain de tous ceux qu'il garrote,  
 Que si vous le suivez, c'est tout ce qu'il fera,  
 Et vous verrez enfin, comme il vous coëfera.  
 Si vous avez ce mal, que Dieu vous en delivre,  
 Que si vous ne l'avez, gardez-vous de le suivre,  
 Cet immortalisé, qui porte le bandeau,  
 Depuis qu'il fut blessé, moins aux yeux qu'au cerveau,  
 Je vous diray pourquoy cet aveugle folatre,  
 Porte devant ses yeux cet importun emplatre,  
 Vous racontant icy, par divertissement,  
 D'où luy vient sa folie & son aveuglement.

On dit que **JUPITER** ce grand Dieu de la fable,  
 Voulant vn iour traiter tous les Dieux à sa table,  
 Il depécha vers eux son ailé messager,  
**MERCURE** postillon de tous le plus leger,  
 Le concours fut tres-grand aux portes de la sale,  
 Qui sert de rendez-vous à tous ceux qu'il regale,  
 Dans la foule & l'abord de ces Divinitez,  
 Que l'on voyoit déjà venir de tous costez.  
**LA FOLIE & L'AMOUR**, qu'un même dessein porte,  
 S'estant en même temps rencontrez à la porte,  
 (Pendant qu'on preparoit le celeste repas)  
 S'arresterent tout court, pour disputer le pas,  
 Et tous deux alleguans leurs tiltres de noblesse,  
 Firent vn grand contraste, & bruit en cette presse;  
 L'un ne voulant iamais se laisser preceder,  
 Et l'autre encore moins se soumettre & ceder,  
 Comme on veut appaiser ces scandaleux vacarmes,  
 Ces deux impatiens mettent la main aux armes,  
 Il se forme vn duel, où tirant à quartier,  
**LA FOLIE** y fait voir vn trait de son métier:  
 Car couchant sur son arc vne fléche acérée,  
 Mire contre l'Amour, & l'inconsiderée,  
 La décoche si bien, ou mal pour dire mieux,  
 Qu'elle le perce à iour, & luy creve les yeux,  
 Tout aussi-tôt apres vne si rude atteinte,  
 Le pauvre Cupidon courut faire sa plainte.

**JUPITER** apprenant le mal-heur de l'Amour,  
 (Par la folle privé de sa clarté du iour,)  
 La condamna d'abord, dans sa iuste sentence,  
 (Pour la peine du crime, & pour sa penitence,  
 A dessein de l'apprendre à se mieux comporter)  
 De le mener par tout sans iamais le quitter.  
 Voilà doncques comment leur destin les assemble,  
 Allant depuis le temps, tousiours tous deux ensemble,  
 Et c'est pour ce sujet, qu'on peut dire tout haut,  
 Que tous les Amoureux sont fous, ou peu s'en faut.

Depuis

Dépuis le iour fatal, de cette injure atroce,  
 Qui donc suivra l'amour, tombera dans la fosse,  
 Et ne manquera pas, de se rompre le cou,  
 Conduit par cet aveugle, & mené par ce fou.

Tu n'eus donc point de tort, ta Sentence fut iuste,  
 Equitable CESAR, inexorable AVGVSTE,  
 De bannir de ce fou, le plus grand Partisan,  
 Vn si pernicieux, & mauvais ARTISAN.

LEVNESSE, à ce seul mot, vous le devez entendre,  
 Et que ie parle icy, de ce Poëte tendre,

Qu'il ne faut pas toucher, & moins encore voir,  
 Vous laissant doucement, surprendre, & decevoir,

Encor bien qu'on ayt fait, cette belle Elegie,

Qui contient sa louange, & son Apologie,

Cela n'empesche pas, qu'on ne deût le bannir,

En de lieux si loin-tains, qu'il n'en peut revenir,

Et qu'il allât après, cette iuste sortie,

Tremper dans les glaçons, de la froide Scythie,

Et couvrir sous la neige, vn brasier allumé,

Pour amortir ce feu, qui l'avoit consumé.

Non il ne falloit pas, que la ville de Rome,

Supportât plus long-temps, vn si dangereux homme,

Louable toutefois, seulement en cela,

D'avoir si-bien loué, celuy qui l'exila :

Fuyez donc son Drapeau, son Guidon, son Enseigne,

Il vous coûteroit trop, d'avoir ce qu'il enseigne,

Ayez peur de toucher, pour n'estre tous perdus,

A ces fruits de GOMORRE, aigres, & defendus.

Quoy qu'il vous semblét beaux, gardez bien de les prédre,

Ce sont des VERS trop verts, qu'il ne faut pas aprendre,

Revoltez-vous sans crainte, & quittez son party,

Pour apporter à Dieu, vôtre cœur repenty ;

Quittez ce MAISTRE FOV, pour vne autre MAISTRESSE,

Qui vous sçache conduite, avec plus de sagesse,

C'est par vn tel exemple, ardent pour animer,

Que MAGDELEINE veut, aprendre l'ART d'AIMER.

Le puis apres cela, vous en donner parole,  
 Sans rien apprehender, venez à son Escole,  
 Venez, en aprenant, les amoureuses loix,  
 Vous mettre à son exemple, apres la **SAINTE CROIX**;  
 Que porte maintenant, la grande **PENITENTE**,  
 Dans ce sacré métier, si docte, & si sçavante,  
 qu'elle peut hautement, d'une étrange façon,  
 En faire à tout le monde, vne belle leçon;  
 Par sa simplicité, jointe avec l'elegance,  
 D'une victorieuse, & muete eloquence.

O le coulant discours! peut-on s'expliquer mieux,  
 que lors que, sans mot dire, elle parle des yeux,  
 qui font à son besoin, l'office de la langue,  
 Avec que cette humide, & fluide harangue;  
 Car ce torrent de pleurs, emporte tout d'un coup,  
 Tout ce qu'elle desire, ayant aimé beaucoup.  
 Aussi me semble-t'elle, en sa façon mourante,  
 Gomme aux derniers abbois, vne Biche pleurante,  
 Humblement prosternée, aux pieds de son Chasseur,  
 qu'elle ne veut avoir, que pour son Defenseur;  
 Voilà, comme elle-même, a demandé sa grace,  
 qu'elle obtient, & si-tôt, & de si bonne grace.  
 „ Disons donc derechef, qu'un amour apprentif,  
 „ Ne seroit pas si grand, ny si fort inventif;  
 Voulez-vous la raison, d'un si beau stratageme,  
 Interrogez **MARIE**, elle vous dira, l'**AYME**:  
 L'amour luy fit le mal, pour la faire perir,  
 Et l'amour le remede, afin de la guerir.

Souverain Antidote, & rare **PANACE'E**,  
 Qui sonde tous les coups, qui l'avoient offensée,  
 Car, ayant offensé, cette Confession,  
 Luy sert, pour se putger, d'une confection.

Mais dans vne façon, qui paroît fort estrange,  
 Contre les loix de l'Art, & l'**ORDRE**, qui se change,  
 Puisqu'icy de ses mains, le grand **PRE'TRE** a receu,  
 Cette **EXTREME-ONCTION**, comme le monde à sceu.

Pendant

Pendant qu'il luy confere, apres sa repentence,  
 Vn autre Sacrement, & c'est la PENITENCE :  
 Elle oint icy, LE CHRIST, sacie LE ROY DES ROYS,  
 Benit, le grand Pontife, & le Temple à la fois.  
 Cependant qu'il reçoit, la sainte Huile, & LE CHREME,  
 Et qu'à ses pieds, les pleurs, font vn nouveau BAPTÉME,  
 MARIE est CONFIRMÉE, en grace, & dans la paix,  
 D'vn MARIAGE Saint, qu'on ne rompra iamais,  
 Et pour le celebrer, apres cette AMNISTIE,  
 Le banquet Nuptial, sera l'EVCHARISTIE,  
 Ainsi les sept Demons, où pechez autrement,  
 Sont chassez, ou purgez, par châque SACREMENT.

Ainsi ce grand HERCVLE, achevant ses Conquestes,  
 D'vn coup de sa Massüe, abat l'Hydre à sept têtes,  
 Et cette ample victoire, a cela de surplus,  
 Qu'elles meurent du tout, pour ne renaistre plus.



L A

M A G D E L E I N E.

L I V R E S E P T I E M E.

**E**PVIS ce grand Exploit, cette femme fameuse,  
 N'abandonna iamais, sa prise glorieuse,  
 Et son zele parut, toujourns plus agissant,  
 Courant par tout apres, son Vainqueur ravissant,  
 De même qu'on verroit, pompeusement traînée,  
 Au Char d'vn triomphant, vne Reyne enchainée,  
 Avec la Sympathie, & le soin tout pareil,  
 Qui meut l'HELIOTROPE, à suivre son Soleil.

Eile.

Elle conte ses pas, & suit tous les vestiges,  
 Pour estre le témoin, de ses plus grands prodiges,  
 Entre lesquels celuy, qui parut le plus beau,  
 Ce fut quand il tira, son frere du tombeau.  
 Commandant à la mort, de lâcher cette prise,  
 Dont elle plus que tous, fut ravie, & surprise;  
 Voyant ressusciter, l'amy de son Amant,  
 Et sortir à sa voix, hors de son Monument;  
 A cette même voix, si faconde, & seconde,  
 Qu'elle tira du rien, le Ciel, la Terre, & l'Onde;  
 C'est-là, qu'elle connut, à ce divin effort,  
 qui plus avoit de force, où l'amour, où la mort.  
 La foiblesse de l'un, & de l'autre la gloire,  
 quand sur la mort, l'amour, emporte la victoire,  
 Car la mort, le lâchant, montra sa lâcheté,  
 Et l'amour l'arrachant, sa generosité.  
 C'est-là qu'elle connut, en voyant ce spectacle,  
 que l'amour pouvoit vaincre, & rompre tout obstacle,  
 que la mort abatuë, & reduite aux abois,  
 Estoit morte elle-même, entendant cette voix :  
 Que tout obeyffoit, à ce puissant Monarque,  
 Qui fait vivre & mourir, en depit de la Parque;  
 Et que IESVS estoit, ressuscitant ce corps,  
 Le Maître Souverain, des vivants, & des Morts.  
 Ce qui n'eût point esté, ce qu'on n'eût pas veu faire,  
 Sans l'amour de la sœur, & l'amitié du frere,  
 La pieté faisant, autant que la pitié,  
 Et l'amour agissant, avec que l'amitié,  
 La pitié de IESVS, pour l'amour de son hôte;  
 Avec la pieté, de sa chere devote.  
 Puisque, pour l'éveiller, hautement le cria,  
 Parce qu'il la plaignoit, & qu'elle l'en pria,  
 Par les mots affectifs, de sa lettre amoureuse,  
 Voyant sa maladie, estre si dangereuse,  
 Vn frere moribond, languissant & transi,  
 Vn frere, qu'elle aymoit, & qu'il aymoit aussi.

MARIE

MARIE enfin peut voir, non sans estre ravie,  
 Que les larmes d'un Dieu, ne sont que d'EAU DE VIE.  
 Par qui son frere mort, s'en va ressuscité,  
 Au grand estonnement, de toute la Cité;  
 Pendant qu'elle se perd, & se rend toute entiere,  
 Aux charmes tout-puissants, faits en ce Cimetiere,  
 Voyant que le LAZARE, apres vn tel sommeil,  
 S'éveille, & se releve, aupres de son sommeil,  
 Comme, apres quatre iours, exempt de pourriture,  
 Il vient revoit le iour, hors de sa sepulture,  
 Et comme enfin la terre, a promptement rendu,  
 L'amy dé-ja puant, & le frere perdu;  
 Ainsi vit-on devant, comme apres la merveille,  
 ( Dont le monde n'avoit, encor veu la pareille )  
 Ce cœur tout embrasé, ce prodige d'amour,  
 Faite à son cher Amant, sans le quitter, la cour.  
 Avide d'écouter, sa divine eloquence,  
 Quand le monde ravy, luy donnoit Audience,  
 Ne se pouvant lasser, d'écouter ses discours,  
 Soit qu'il fut dans le Temple, où par les Courrefours,  
 C'est-là qu'on pouvoit voir, cette amoureuse femme,  
 Chercher son bien-aymé, le Soleil de son ame.  
 Parcourant la Cité, pour rencontrer celui,  
 De qui l'éloignement, faisoit tout son ennuy,  
 Jusqu'à-ce qu'elle eut veu, la sagesse Eternelle,  
 Prendre pour son logis, sa maison maternelle,  
 Et ce Dieu ( de son bien, ardemment desireux )  
 Accorda cette grace, à son zele amoureux,  
 Aussi-bien du dépuis, pour son Hôtellerie,  
 Il n'eut que le Château, de MARTHE, & de MARIE,  
 AUX DEUX ESTOILES D'OR, BON LOGIS DV SEIGNEUR,  
 ( ENSEIGNE convenable, à ces Dames d'honneur )  
 Où ce divin Soleil, venoit apres sa course,  
 Vivre, & se reposer, sans argent, & sans bourse.  
 C'estoit-là, qu'à ses pieds, sans avoir soin de rien,  
 MARIE estoit collée, à son souverain bien,

Savouroit le Nectar de la douce parole,  
 Du VERBE, qu'elle avoit pour son Maistre-d'Ecole,  
 Meditoit, contemploit, & goûtoit à loisir,  
 Cette meilleure part, qu'elle vouloit choisir.  
 Car, pendant que sa sœur au ménage empêchée,  
 De son oisiveté sembloit estre fâchée,  
 (Ne pouvant toute seule apprester le repas)  
 Elle se repaissoit d'un mets, qu'on ne voit pas.  
 C'est pourquoy JESUS-CHRIST n'entend pas qu'on la blâme,  
 MARTHE nourrit son corps, mais luy nourrit son ame,  
 qui vaut plus que la viande & tout ce qui se boit,  
 que tout ce qui se touche, & tout ce qui se voit.  
 Cela tant seulement, est le plus nécessaire,  
 C'est la plus importante, & serieuse affaire,  
 Ne soyez doncques plus si fort scandalisez,  
 Si vous voyez MARIE, avec les bras croisez,  
 qui peut dire au Cantique avecque l'Epousée,  
 „ Icy dans ma maison, ie me suis reposée,  
 „ Sous l'ombre de celuy, que j'avois désiré,  
 „ Pour son divin éclat, des Astres admiré,  
 „ Son fruit à mon palais si doux & delectable,  
 „ Fait que ie ne veux plus m'asseoir en autre table,  
 „ Apres tant de douceur, ne pouvant deormais,  
 „ Satisfaire à mon goût, qu'avec ce divin mets;  
 „ C'est là de mon esprit l'immortelle ambroisie,  
 „ Et la manne du Ciel, dont il se rassasie.

Ainsi parloit MARIE avec cette ferveur,  
 Pendant qu'elle gautoit la celeste saveur,  
 Mais comme dans la paix amoureuse & contente,  
 En guerre elle est encor genereuse & constante,  
 Sur tout, quand il fallut passer à l'autre rang,  
 Du doux chemin de lait, dans celuy-là du sang.  
 Ce fut lors, qu'elle fit éclater son courage,  
 Bravant de tous les Juifs la fureur & la rage,  
 Sans s'étonner du bruit de ce peuple obstiné,  
 A perdre son Amant à la mort destiné.

Encor

Encor bien que la peur à tous ceux de sa suite,  
 Eût fait prendre aussi-tôt vne honteuse fuite,  
 Ce magnanime cœur jamais ne recula,  
 Le suivant à la mort, & iusques au delà.  
 Passant tout à travers des troupes insolentes,  
 Des lances, des bâtons, & des pointes brillantes,  
 Ayant fendu la presse afin de s'approcher  
 De celuy qu'elle aymoit, pour le pouvoir toucher;  
 Quoy que pour le defendre, elle n'eust autres armes  
 Que ses gemissemens, ses soupirs & ses larmes ;  
 On la voyoit courir parmy tous les soldats,  
 (qui le tenoient des mains du perfide Judas)  
 Nonobstant les clameurs, l'audace, & la malice,  
 De cette detestable, & damnable milice,  
 qui suit, ou qui poursuit cet innocent Agneau,  
 Pendant qu'avec son sang, elle mêle son eau.  
 Estant dehors la ville, & venuë en personne  
 Voir le Roy Salomon, avecque sa couronne,  
 Comme fit autrefois la REYNE DV MIDY,  
 Mais comment le voit-elle en ce grand Vendredy ?  
 O que ce SALOMON ! porte bien d'autres marques,  
 Que ne fit le plus sage entre tous les Monarques ;  
 O qu'il est different de ses ancestres Roys,  
 En portant sur son dos le thrône de sa Croix ;  
 La REYNE DE SABA ne vid rien de semblable,  
 Comme fait MAGDELEINE en ce mal qui l'accable,  
 Et l'on peut remarquer la fille de Sion,  
 Du tout inconsolable, & toute en passion :  
 C'est bien icy qu'elle est dans ses grandes alteres,  
 Qui font qu'elle se mêle aux bandes militaires,  
 Sans que ce brave cœur, genereux & viril,  
 Puisse estre intimidé par l'aspect du peril.  
 Elle suit son Amant à sa sanglante piste,  
 Des femmes qui suivoient paroissant la plus triste,  
 Soigneuse de cueillir, poursuivant son chemin,  
 Ce Sang qu'on voit encor rouge à S. MAXIMIN.

Enfin sans le quitter, son zele l'accompagne,  
 Jusqu'au sacré sommet de L'AMERE MONTAGNE,  
 Se tenant toujours là, pour y voir arborer,  
 Le funeste estendar, qu'elle y vient adorer.  
 C'est en ce lieu, qu'on voit cette belle explorée,  
 Vis à vis, du Soleil qui l'a decolorée;  
 Mais quoy qu'elle soit noire, elle est bien toutefois  
 Plus belle en cet estat, aux yeux du Roy des Roys,  
 Qui de son thrône voit cette Lune en disgrâce,  
 Eclipsée au dessous de la Croix qu'elle embrasse,  
 D'où ce grand Astre verse, apres tant de combats,  
 L'influence de sang qu'elle reçoit en bas,  
 Pendant qu'elle s'y tient attachée, & n'en bouge,  
 A dessein de changer sa couleur noire en rouge:  
 Voyant que son Soleil avec son Chef penchant,  
 Se plonge en la mer rouge, & tombe à son couchant;  
 Elle se tient debout, devant son plus derriere,  
 Pour attendre, & pour voir iusqu'à la fin dernière,  
 De plus prez qu'elle peut, & nullement de loin,  
 Comme PIERRE avoit fait le quittant au besoin.

Vous, qui tantôt faisiez les hardis, les bravaches,  
 Venez, approchez-vous, cœurs timides & lâches;  
 Venez la voir icy, mais vous PIERRE sur tout,  
 Vous cacher, ou coucher, pendant qu'elle est debout!  
 O que cette ferveur s'est bien-tôt dissipée!  
 Ce coutelas tiré, cette oreille coupée,  
 Vous reprochent les pas, qu'en quittant le party,  
 Vous vous estes donné vous-même vn dementy.  
 Donnant ce COUP DE PIERRE à vostre divin Maistre,  
 Qui luy fit plus de mal, que le baiser du traître,  
 Coup de langue, ou de lance, & pis que l'attentat  
 De l'excommunié, de l'Apostre apostat.  
 Que pouvez-vous répondre, & que voulez-vous dire,  
 Falloit-il pour vn mot, trembler, & se dédire?  
 Prés des charbons s'éteindre, ou s'enflammer si peu,  
 Vous, que chacun prenoit pour vne PIERRE A FEU.

Tant

Tant vous nous paroissiez ardent à la defense  
 De celuy, qui souffroit vne si rude offense.  
 Est-ce bien avec luy que vous vouliez mourir?  
 Que dans sa prise seul vous vintes secourir?  
 Mais, afin d'arrosier vostre terre si dure,  
 Allez avec le COQ, faire vne CHANTE-PLURE,  
 Ayant déjà fait voir prez des sarmants brulez  
 Vostre infidele foy, vos serments violez.

Quelle honte pour vous, qu'une femme vous gagne;  
 La premiere en la ville, & l'autre à la campagne;  
 L'une proche du feu, l'autre proche du sang,  
 Cedant à routes deux, vos droicts & vostre rang.  
 L'une & l'autre à son tour, vous donne quelque atteinte;  
 Celle-cy pour l'amour, celle-la pour la crainte,  
 La SERVANTE en vn mot, vous a fait renier,  
 Et L'AMANTE vous fait paroistre le dernier,  
 Chacune à sa façon, vous passe & vous surmonte;  
 Celle-la vous fait peur, celle-cy vous fait honte:  
 Enfin, l'une fait voir, que vous estes peureux,  
 Et l'autre, que fort peu vous estes amoureux.  
 Soyez confus de voir cette belle Guerriere,  
 Qui ne recule point & ne vient pas derriere;  
 Que dites-vous, APOSTRE, où fuyez-vous d'abord,  
 Fait-il pas bon icy, comme sur le Thabor?

Venez voir MAGDELEINE en cette conjoncture,  
 Dans l'horreur du chaos de toute la nature,  
 Dans la confusion de tous les Elemens,  
 Les visions des morts, les cris, les tremblemens,  
 Les fanfares, les voix, & le bruit des gens-d'armes,  
 Dans toutes ces frayeurs, dans toutes ces allarmes,  
 Dans cet vniversel & general effroy,  
 Toute seule debout, pour assister son Roy.  
 Au fort de son combat, & derniere agonie,  
 Avec le même amour qu'elle eut en BETHANIE,  
 Estant toujours pour luy ce qu'elle avoit esté,  
 Ne la blâmez donc pas de son oisiveté.

MARTHE voyant icy cette Amante fidelle,  
 Toujours aux mêmes pieds, ne vous plaignez plus d'elle;  
 C'est bien vous, qui devez l'aider à cette fois,  
 Lors qu'elle apprend par cœur, & prend la sainte Croix,  
 Y voyant son Sauveur estendu de la sorte,  
 Elle ne veut porter que celle qui le porte,  
 Trop heureuse à son tour, de pouvoir se charger  
 De ce joug si suave, & fardeau si leger;  
 Le firmament n'a point sur son dos tant d'étoiles,  
 La terre tant de fleurs, ny la mer tant de voiles,  
 Phœbus tant de rayons, l'Iris tant de couleurs,  
 Que son cœur de soucis, d'ennuis, & de douleurs.

C'est ainsi qu'elle assiste à tes sanglantes couches,  
 Belle CROIX qui pour elle, as de si fortes TOUCHES,  
 Où les nerfs de IESVS, souffrant pour son salut,  
 Sont tendus & tirez ainsi que sur vn LUTH.  
 INSTRUMENT pitoyable, où l'on voit quand tu brilles,  
 Des ESPINES pour ROSE, & des CLOUDS pour CHEVILLES,  
 Que ta melancholie est propre à son Amant,  
 Bois au feu de l'Amour, pitoyable Instrument,  
 Que MAGDELEINE tient, touche, embrasse, & manie,  
 Se laissant transporter à la douce harmonie,  
 De tes charmans accords, & fredons excellens,  
 Mariez par MARIE aux soupirs, aux tremblans.

INSTRUMENT de salut & de misericorde,  
 Vous, de qui l'amour jouie, & que la grace accorde,  
 Pour le faire parler, & dire en expirant,  
 Sept mots, ou sept motets, sur vn bel AIR MOVRANT,  
 Apres l'avoir monté sur vostre bois infame,  
 Et sur le ton plus haut, de la plus haute game,  
 LUTH, mille fois plus beau, que le Ciel tout voûté,  
 Et mille fois plus cher, pour avoir tant coûté,  
 Pour CORDES, servez-vous du poil de cette belle,  
 Qui vous sert de PLEVREUSE, & non de CHANTERELLE.  
 O Maître tout celeste, incomparable son!  
 Divine tablature ! admirable leçon !

O comme elle estude, qu'elle est occupée !  
 Du sang de son Epoux, & de ses pleurs trempée.  
 MARTHE, si c'est à vous, qu'on donne L'ACTION,  
 MARIE, hélas ! pour soy, n'a que la PASSION;  
 Ayez vous la pratique, elle a la theorie,  
 MARTHE, l'une est à vous, & l'autre est à MARIE,  
 Soyez dans les emplois, agissez au dehors,  
 Elle agit au dedans, plus d'esprit, que de corps,  
 Ne vous estonnez pas, que, dans vn tel partage,  
 Sur vous vostre cadete, emporte l'avantage.  
 N'en soyez pas fâchée, en vôtre cœur amer,  
 L'amour luy vient de droit, son nom ne fait qu'aymer,  
 Laissez-là donc icy, prez du bois qui la brule,  
 Comme elle vous laissoit, autrefois toute seule,  
 Apres vostre ménage, & dans vostre Château,  
 Elle est aussi contente, en ce sanglant cotaû,  
 Son Amant sur la Croix, luy semble autant aymable,  
 Que du temps, qu'il estoit, assis à vostre table.  
 En ce temps de plaisir, de douceur & de miel,  
 Elle n'ayme pas moins, son vinaigre & son fiel,  
 L'Absynthe, l'Aloës, la Myrrhe du Calice,  
 Et tout ce qui luy peut, augmenter son supplice,  
 Tout ce qui vient de luy, la contente & luy plait,  
 Elle succe le sang, aussi bien que le lait.  
 Laisant pour son amour, toutes les creatures,  
 Elle ayme ses plaisirs, autant que ses tortures,  
 Les Epines, les Clouds, les Croix, & les Douleurs,  
 Autant qu'elle fairoit, les roses & les fleurs;  
 Rien ne peut rebuter, cette ame genereuse,  
 Parce qu'elle est toujours, plus que tous amoureuse,  
 Ainsi dans cet estat, sanglant & douloureux,  
 Il me semble d'oüyr, que ses yeux amoureux,  
 ( Remarquant sur son Chef, la couronne pressée, )  
 De tant de piquerons, horrible, & herissée!  
 Tout en feu, tout en eau, tout perdu, tout troublez,  
 Apres tant de sanglots, & soupirs redoublez,

Après tant de torrents, après tant de ravines,  
La font ainsi parler, à ces rudes épines.

- „ Doux, & piquants rayons, du Soleil de la Croix,  
„ Qui servez de Couronne, au Roy de tous les Roys,  
„ Et, qui si rudement, vous empressez pour oindre,  
„ Ce Pontife Eternel, où plutot pour le poindre,  
„ Helas ! que faites vous, cruels officieux ?  
„ Prodiguez-vous ainsi, ce Chrême precieux ?  
„ Adorables fleurons, de son saint Diademe,  
„ Fleches d'vne douleur, & d'vne amour extreme,  
„ Lancetes rougissez, d'un honteux repentir,  
„ Aussi-bien que du sang, que vous faites sortir,  
„ Si MARIE est autant, qu'vne MER D'AMERTVME,  
„ Crevez de mes pechez, le puant Apostume :  
„ Aymables éguillons, en cette extremité,  
„ Apportez du remede, à mon infirmité,  
„ Pour en guerir, ie dois, n'estre pas épargnée,  
„ Venez m'ouvrir la veine, afin qu'vne seignée,  
„ Faite si bien à temps, & si bien à propos,  
„ Opere mon salut, & cause mon repos.  
„ C'est de vous que dépend, la santé de mon ame,  
„ Prevenez donc ma mort, après ma vie infame,  
„ Soyez mes éperons, épines que j'attends,  
„ ( Preferables en tout, aux Roses du printemps, )  
„ Pour me faire courir, aux biens de l'autre vie,  
„ Où mon Sauveur mourant, m'appelle, & me convie.

Celeste Potentat, invincible vainqueur,  
Amour, divin amour, maître de ce grand cœur,  
Quelle langue pourroit, exprimer, où d'escrite,  
La force, & le pouvoir, de ton puissant Empire,  
Sont ce pas tes brandons, tes torches, tes flambeaux,  
Qui pourroient embraser, les marbres des tombeaux ?  
N'est tu pas Souverain, sur la terre, & sur l'onde ?  
Rendant par ta chaleur, l'vne & l'autre seconde,  
Quelle glace pourra, resister à tes feux ?  
Quelle place tenir, contre ce que tu veux ?

**Q**ui jëttera ton joug, qui brisera tes chaînes,  
 Si les plus grands plaisirs, ne valent pas tes peines,  
 Règne doncques par tout, sois toujours triomphant,  
 Encor que tu ne sois, comme on dit, qu'un enfant,  
 Mais enfant, qui faisant, vn Dieu comme nous sommes,  
 L'as fait le plus petit, & le plus grand des hommes.  
 Amour, que ie dois bien, preferer à la mort,  
 Puis qu'à ce que ie voy, tu paroïs aussi fort,  
 Faisant vivre & mourir, le cœur de **MAGDELEINE**,  
 D'amour, & de plaisir, de douleur & de peine.  
 De qui l'ame est bien plus, dans son objet aimé,  
 Qu'elle n'est dans le corps, d'elle-mesme animé ;  
 Car hélas ! Elle vit dans la mort de son maistre,  
 Et dans le sien vivant, elle est morte, où veut l'estre.  
 Sans donc croire d'errer, dans mon opinion,  
 ( Si fort est le lien, d'une telle vnion )  
 J'ose bien assurer, que ( quoy il en advienne )  
 Son ame est dans la vostre, & la vostre en la sienne.  
 Mais quelle sympathie, à la mort, pour l'amour,  
 Et quel secret aimant, à la nuit pour le iour,  
 L'un, tableau de l'Enfer, & l'autre de la gloire,  
 L'un, dans sa gayeté, l'autre en son humeur noire.  
 Celuy-là, qui voit tout, celle, qui ny voit rien,  
 Quel est donc de tous deux, l'invisible lien ?  
 Admirable vnion, des mortels aduersaires,  
 Et semblables effets, des causes si contraires,  
 Il faudroit ( pour pouvoit comprendre vos accords )  
 Que le corps fut esprit, où que l'esprit fut corps.

Vivez donc, pour mourir & vous mourrez pour vivre,  
**MARIE**, on voit assez, que vous voulez le suivre,  
 Cet Amant dés-ja mort, sur ce funeste bois,  
 Où vous l'avez pû voir, dans ses derniers abois.

Allez l'accompagner, iusqu'à sa sepulture,  
 Dont on a déjà fait, la premiere ouverture,  
 Je vois que vôtre amour, ne le quittera pas,  
 Non plus apres sa mort, que devant son trépas.

Cét innocent Agneau, qui dans son sang se plonge,  
 A rayé vos pechez avecque cette ESPONGE,  
 Et recevant ce coup, vous protege defend,  
 Et vous donne son cœur, que LA LANCE luy fend.

Allez retirez-vous LA TRAGEDIE est faite,  
 Où s'est veu son combat, suivy de sa defaite,  
 Dans le temps ordonné par les REIGLES DE L'ART,  
 Allez retirez-vous, car il est déjà tard,  
 Toutes choses icy se trouvant accomplies,  
 Il faut l'ensevelir à l'heure de COMPLIES.  
 Cette INTRIGVE D'AMOUR a si bien reüssi,  
 Que vostre charité ne fait plus rien icy,  
 Apres ce dernier ACTE, allez faire vos plaintes,  
 Les flambeaux sont cachez des lumieres esteintes,  
 En face de la terre, en presence des Cieux,  
 La mort vient de tirer le rideau de ses yeux ;  
 Elle a fait l'Epilogue, & s'est apres sauvée,  
 Le THEATRE est à bas LA PIECE, est achevée,  
 Aussi L'AVTHEVR de tout, & L'ACTEUR consumé,  
 Vient de vous annoncer que TOVT EST CONSOMME'.  
 Estant desia sorty de la DERNIERE CENE,  
 N'attendez pas icy de voir vne autre SCENE,  
 Celle la fut la nuit, & celle-cy le iour,  
 Les CINQ PLAYES faisant les CINQ ACTES d'Amour,  
 Fin, pitoyable fin, catastrophe sanglante,  
 Qui donne à tout l'Enfer la chasse & l'épouvante,  
 Et fait mourir la mort, dans ce beau cœur fendu,  
 Du second FRUIT DE VIE, à cet ARBRE pendu,  
 C'est maintenant, qu'il faut donner de L'EAU BENITE,  
 A ce mort pour trois iours avant qu'il Ressuscite,  
 Ce pieux Pelican, qu'on va mettre au tombeau,  
 Vous a donné du sang, donnez luy vous de l'eau,  
 Où du moins demeurez pour arroser cet Arbre,  
 Tant que son fruit sera conservé sous ce marbre,  
 Car ce bois toûjours verd seroit mort ou mourant,  
 S'il n'estoit pas planté le long de ce courant.

Mais

Mais voilà cependant l'Amante tant aimée,  
 Par terre sans couleur, demy-morte & pâmée,  
 Qui se leve delà, mais ce n'est qu'en tremblant,  
 De l'Indicible excez d'un accez violent,  
 Et quoy qu'il soit si tard dans de doubles tenebres,  
 Elle veut assister à ses pompes funebres,  
 Et tenir compagnie à ce corps presque seul,  
 Si pauvre, qu'il n'emporte avec soy qu'un linceul,  
 Elle va donc pleurant, plaintive, & desolée,  
 Voir mettre tout son bien dans un neuf MAUSOLEE,  
 La terre ayant caché ce depost precieux,  
 Le même qui la fit, aussi bien que les Cieux,  
 Puis, sortant de ce lieu, la belle inconsolable,  
 Alla faire au JORDAIN vne plainte semblable,  
 Luy racontant ainsi, non sans mille soupirs,  
 La cause & le suiet de tous ses déplaisirs.

„ SAINT FLEUVE, qui te fuis & te poursuis toy même,  
 „ Sors un peu de ton lit, pour voir mon dueil extrême,  
 „ Je viens sur ton rivage, & dans ces lieux icy,  
 „ Pour verser de mes yeux en ton sein mon soucy:  
 „ Reçoy donc maintenant quelques perles humides,  
 „ Dans le crystal coulant de tes ondes rapides,  
 „ Perles que ie veux bien épancher aujourdhuy,  
 „ Apres que l'on a mis mon flambeau sous LE MY.  
 „ Que mon soleil caché ne voit plus la lumiere,  
 „ Et que l'œil de mon ame a fermé sa paupiere,  
 „ Dois-je pas prodiguer ce qui me reste encor,  
 „ Apres avoir perdu mon plus riche thresor,  
 „ La clarté de mes yeux, la chaleur de ma flamme,  
 „ L'Amé de mon esprit, & l'esprit de mon ame,  
 „ L'objet de mon amour, mon Astre sans pareil,  
 „ Le beau par excellence, aussi blanc que vermeil.  
 „ Celuy qui fabriqua le Soleil & l'Aurore,  
 „ Que le couchant Revere, & le levant Adore,  
 „ Dont le nom redoutable estonne les Enfers,  
 „ Et tient tous les Demons enchainez dans ses fers,

„ La:

„ La terreur de ceux-cy, comme l'amour des Anges,  
 „ Qui ne sont occupez qu'à chanter ses loüanges,  
 „ Plus vermeil que la Rose, & plus blanc que le Lys,  
 „ Avec qui mes plaisirs sont tous ensevelis.

„ Je parle de IESVS cét amant Adorable,

„ Le plus aimé de tous, comme le plus aymable,

„ Luy qui pour mon Amour se vit abandonné,

„ A la rage & fureur d'un peuple forcené.

„ Qui poussé contre luy d'une mortelle envie,

„ Vient de faire mourir cét Auteur de la vie,

„ Ce peuple qu'il aimoit, & qu'il avoit élu,

„ Ayant receu de luy tout ce qu'il a voulu.

„ Peuple trop inhumain, peuple ingrat & barbare,

„ Esteignant la splendeur, qui luy servoit de phare,

„ Aveuglant celuy là, qui luy rendoit les yeux,

„ Et terrasant un Dieu, pour luy venu des Cieux.

„ Il a rendu muet le verbe & la parole,

„ Qui luy prêchoit le Ciel dans sa divine école,

„ On a veu de surplus ce peuple déloyal,

„ Luy donner un Roseau, pour son sceptre Royal,

„ Et mettre sur son Chef la Couronne d'épines,

„ Pour l'enfoncer apres iusques à leurs Racines,

„ Abbreuvant celuy-là de vinaigre & de fiel,

„ Qui l'avoit sustenté de la Manne du Ciel.

„ Apres que sur la Croix, d'une rage infernale,

„ Il eut mis & cloué cette chair Virginal,

„ Mais hélas ! qui pourroit parlant de ses douleurs,

„ S'empêcher d'arroser la terre de ses pleurs ?

„ Fay donc ainsi Jourdain, & pleure ainsi de même,

„ IESVS à qui tes eaux donnerent le baptême,

„ IESVS, qui sur ton onde & tes Rivages verts,

„ Fit voir son saint Esprit & les Cieux ent'ouverts,

„ Quand pour faire éclater au monde ce Mystere,

„ Il voulut que tu fûs son sacré BAPTISTERE.

„ Qui donc si ce n'est toy, me fournira de l'eau,

„ Afin que de mon Chef sorte un double Ruisseau,

„ La

„ La raison maintenant, veut bien que tu t'affliges,  
 „ Pour celuy, qui sur toy, fit voir tant de prodiges,  
 „ Où que si tu ne veux pas le pleurer comme moy,  
 „ Tu me donnes au moins, pour ce faire, dequoy;  
 „ Ne me refusez pas, vne telle demande,  
 „ Qui ne te sera point, difficile, où trop grande,  
 „ Puis, reprenant ton cours, va t'en dire à la Mer,  
 „ Que iamais dans son sein, rien ne fut plus amer,  
 „ Comme cette douleur, qui me force à te dire,  
 „ En te disant adieu, l'excez de mon martyre.  
 „ Quand ie pense à quel point, est reduit mon tourmēt,  
 „ C'est trop peu de deux yeux, pour pleurer vn Amant,  
 „ Il faut bien que mon cœur, en sente les aillarmes,  
 „ Et qu'il verse par eux, son sang avec leurs larmes,  
 „ Le voudrois même avoir, autant d'yeux l'armoyants,  
 „ Comme la nuit, le Ciel, en a de flamboyants,  
 „ Et que cette liqueur, source de deux fontaines,  
 „ Se mêlât, pour grossir, à celle de mes veines,  
 „ Qui pourroit de THETIS, calculer les sablons,  
 „ Et sçauroit de CERES, conter les cheveux blonds,  
 „ Pourroit sçavoir les maux, dont mon ame est atteinte,  
 „ Et les douleurs, qui font me faire cette plainte.  
 „ Et toy IERUSALEM, ne dois tu pas soudain,  
 „ Emprunter, comme moy, l'eau du mesme Iourdain,  
 „ Pour pleurer, en prenant le cilice, & la cendre,  
 „ La mort de ton CESAR, & de ton ALEXANDRE,  
 „ O FILLES DE SION, ce sont vos interests,  
 „ Vierges i'espere bien que vous lamenterez,  
 „ Soyez pour cette mort, toutes en negligence,  
 „ Si vous n'en pouvez pas prendre, vne autre vengeance,  
 „ Regrettez mon Epoux, & pleurez vostre Roy,  
 „ Déchirez vos habits, tout de mesme que moy,  
 „ Si vous n'avez le cœur, aussi dur que les marbres,  
 „ Suspendez vos chansons, & pendez à ces Arbres,  
 „ Tous vos doux instruments, de Recreation,  
 „ Pour plaindre, comme il faut sa mort, & passion,

„ que

„ Que le Luth soit muet, & la Harpe endormie,  
 „ Pour ouïr L'AIR MOVRANT d'vn triste IEREMIE,  
 „ Pendant que ie m'en vay pour aprendre aux passants,  
 „ Et le bien que ie perds, & le mal que ie sens.  
 „ N'ay ie pas tout perdu, quand i'ay fait cette perte,  
 „ Helas! ç'est bien pour moy que la terre est deserte,  
 „ Où dois-ie donc aller apres vn tel trépas?  
 „ Ne voyant plus paroistre. . . . Elle n'acheua pas,  
 Demeurant, comme vn corps, de qui l'ame s'envole,  
 Sans pouvoir proferer vne seule parole,  
 Parce que ses sanglots, arrêterent le cours,  
 Et rompirent le fil, de son triste discours,  
 Ne pouvant de son mal, monstret la violence,  
 qu'avecque ses soupirs, ses pleurs, & son silence,  
 Pourtant on pourroit bien, croire pieusement,  
 qu'elle vouloit nommer, IESVS son cher Amant.



L A

M A G D E L E I N E.

L I V R E H V I T I E M E.

**M**ARIE ayant ainsi , terminé cette plainte,  
 Revint droit au tóbeau, toute seule, & sans crainte,  
 Où son cœur amoureux, se trouvoit enfermé,  
 Avec que son thresor IESVS, son bien aimé,  
 Portant avec que soy, de drogues parfumées,  
 Du suc plus precieux, des terres Idumées,  
 Pout embaumer ce Corps, qui n'avoit plus besoin,  
 qu'elle prît cette peine, & s'en donnât le soin,  
 Ce fut là, qu'elle vint, aussi-tot que l'Aurore,  
 Pensant, mais sans raison, de l'y trouver encore,

Le

Le Dimanche au matin , & le Soleil levé,  
 Trouve, n'y trouvant rien , qu'on l'avoit enlevé ,  
 Mais ne pouvant ſçavoir, avec tant de ſurpriſe,  
 Quels eſtoient les Autheurs, d'une ſi grande priſe,  
 Ou d'ennemis puiffants, ou de foibles amis ,  
 Hélas ! ie ne ſçay pas (dit-elle) où l'on la mis.  
 Ce qui fait qu'attriſtée , au ſepulchre elle pleure ,  
 Pour n'eſtre pas venue, à temps , & de bonne heure ,  
 Toutefois ſe baiſſant, elle voit aux côtéz ,  
 De deux Anges aſſis , les celeſtes beautez,  
 Que luy dirent d'abord, *POVRQVOY PLEVRES TU FEMME?*  
 A qui pour témoigner, la douleur de ſon ame ,  
 Elle tourne le dos, & voit mais ſans le voir,  
*IESVS-CHRIST* travéſty, pour mieux la decevoir ,  
 Mais qui pourroit tromper, vne ſi grande Amante ?  
 Sinon celuy-là ſeul, qu'elle pleure & l'amante,  
 Cét adorable Amant , qui paroît déguifé ,  
 Pour voir ce que fera, ſon bel œil abuſé.  
 Ah ! ſi ie ne me trompe, elle n'eſt point trompée,  
 Encor bien qu'elle ſoit, toute en ſes pleurs trempée ,  
 Puis qu'il eſt veritable, & qu'on ne peut nier,  
 Que *IESVS-CHRIST* ne ſoit, vn divin *IARDINIER*,  
 Si ce mot *PARADIS*, ne veut dire autre choſe,  
 Que *IARDIN* ou *VERGER* en voylà donc la cauſe,  
 Et la raiſon pourquoy, *MAGDELEINE* en ce point,  
 Prend *IESVS* pour vn autre, & ne s'abuſe point ,  
 Penſant donc que ce fût, de ce Jardin le maïſtre,  
 Sous vn tel vêtement, ne le pouvant connoiſtre,  
 „ Si vous l'avez oſté, luy dit-elle, de vray ,  
 „ Dites le moy, *Monsieur* , & ie l'emporteray.  
 Mais las ! que dites vous, aymable temeraire ,  
 Comment ! ſçavez vous bien, ce que vous voulez faire ?  
 Révez-vous , *MAGDELEINE* ? Avez-vous tant de cœur ?  
 Vn ſimple *Jardinier*, eſt-il pour vous *MONSIEUR* ?  
 Que vous promettez-vous, femme trop courageuſe ?  
 L'entreprife en eſt grande , autant que perilleuſe ,

L

N'apprehendez-vous point, la garde des Romains ?  
 Et ne craignez-vous pas de tomber en leurs mains ?  
 Pouvez-vous transgresser, sans que l'affaire éclate,  
 Les ordres qu'à donné, le President PILATE ?  
 Contre lesquels vraiment, nul n'oseroit tenter,  
 Ce que vous croyez bien, pouvoir executer ,  
 Soyez vous femme forte, Amazone, Heroïne ,  
 Vostre force apres tout, n'estant que feminine ,  
 Vous ne sçauriez venir à bout d'un tel dessein ,  
 Ce que vous y feriez, seroit toujourns en vain ,  
 Croyez moy, moderez l'ardeur d'un si grand zele,  
 Nous sçavons, nous sçavons, qui vous tient en cervelle,  
 Les objets, de vos sens sont trop mal distinguez ,  
 Ah ! l'amour vous affole, & vous extravaguez.

Mais si tôt que IESVS, parlant, eut dit MARIE,  
 Et qu'elle eut reconnu, la douce tromperie ,  
 Elle s'écria MAISTRE, en s'avançant d'un pas ,  
 Quand il luy dit, ARRESTE ET NE ME TOUCHÉ PAS.  
 „ *Je ne suis point encor , monté jusqu'à mon pere,*  
 „ *Va t'en donc annoncer, ce glorieux mystere,*  
 „ *A Mes freres , à Pierre , aux Disciples sans foy,*  
 „ *Afin qu'ils ne soient plus, tant en peine pour moy.*

Cela dit, le Sauveur, commence à disparoistre ,  
 Et l'Amante joyeuse, autant qu'elle peut l'estre,  
 Va faire son message, & prescher en tout lieu ,  
 La Resurrection , de IESVS-CHRIST son Dieu ,  
 Elle porte en courant, cette nouvelle aux autres,  
 Ce qui la fait nommer, l'APOSTRE DES APOSTRES,  
 (Ayant rasseréné, ses yeux qu'elle essuya, )  
 Pour mieux leur intimer, l'Antienne *Alleluya,*  
 Comme apres la rosée , vne brillante Aurore,  
 Nous annonce le iour, quand le Ciel se colore.

Elle revit encore l'objet de ses amours,  
 Plusieurs fois du depuis, pendant quarante iours,  
 S'estant trouvée aussi, sur le Mont des Olives ,  
 Quand le Ciel fut ouvert, à tant d'ames captives ,

Où

Où, ravie elle vit, non sans affliction,  
Certe admirable vol de son Ascension.

Ne jouissant donc plus de sa chere presence,  
Qui dira les affronts, insultes, mal-veillance,  
Et persecutions de ces Juifs enragez,  
Par qui tous les amis de IESVS outragez,  
Furent pris ou chassez de cette sainte terre,  
Après avoir souffert vne cruelle guerre,  
Comme ceux qui pour luy parurent plus zelez,  
Qu'on vid tous les premiers, de ces lieux exilez,  
MAGDELEINE sur tout comme la plus fidele,  
LAZARE, MAXIMIN, sa sœur MARTHE, & MARCELLE,  
Qui contrains par les Juifs à partir promptement,  
Furent tous exposez au perfide element,  
Dans vn meschant bateau sans voiles, & sans rames,  
(Moins propre pour sauver, que pour perdre ces Ames,)  
Bien avant dans la Mer, & iusques au milieu,  
Sans Pilote, sans Guide, à la garde de Dieu,  
Ainsi furent traitez par ces esprits si rustres,  
Ces glorieux bannis, ces fugitifs illustres.

Aussi-tôt que la Mer eut receu ce fardeau,  
Sa fureur s'addoucit aussi bien que son eau,  
Et se trouva par tout tranquille, & dans le calme,  
Portant de la Iudée vne si belle palme,  
Qui du Navire estoit, comme l'arbre & le mas,  
Pout estre transplantée en de plus doux climats.

Le Ciel faisant pour elle, & pour toute l'Eglise,  
Ce qu'il fit autrefois pour le petit MOYSE,  
Et les Anges mandez pour abbatre les flots,  
L'office, & le devoir des braves Matelors.

Sur vn char azuté, le Dieu marin NEPTVNE,  
Tout interdit de voir cette bonne fortune,  
Et sans pouvoir comprendre vn pareil accident,  
Arreste ses chevaux, & baisse son trident,  
Reconnoissant assez, au cours de cette barque,  
Que la Mer reconnoit vn plus puissant Monarque,

Si-tôt qu'à son signal, les cornets des TRITONS,  
 Font sauter & bondir les Dauphins & les Thons,  
 Quand on voit tout autour les vertes NEREIDES,  
 Escorter ce bateau sur ces plaines humides,  
 Où cette troupe court pour y parétre mieux,  
 Coëffée également de ions, & de glayeux,  
 Les Syrenes en suite embouchent leurs coquilles,  
 Et marient leurs voix à celles de ces filles,  
 Qui toutes ont en main des branches de corail;  
 Afin d'en augmenter la pompe & l'attirail.  
 On voit monter du fond les troupes escaillées,  
 De ce beau train Naval toutes esmerveillées,  
 Qui portent sur leurs dos, de leur pays natal,  
 Les perles, l'ambre-gris, le nacre, & le crystal.

Ny les monstres marins, ny la lourde Baleine,  
 N'osent plus respirer, pour n'émouvoit la plaine,  
 EOLE ne court plus, avec ses postillons,  
 Pour exciter sur l'eau de subits tourbillons.

Sur son teint si poly, qu'il semble estre solide,  
 Cette vieille THETIS n'a plus aucune ride,  
 Et voyant son desir, & plaisir accompli,  
 Paroit toute ajustée, & ne fait pas vn ply,  
 Les tempestes sans bruit estant toutes allées,  
 Troubler en autre part les campagnes salées,  
 Et la Mer, la grand mere apres ce poids receu,  
 Ainsi qu' auparavant n'a plus le dos bossu.  
 On la voit redressée, on la voit aplanie,  
 D'un payé d'Amethiste, ou de Sapphir vnie,  
 Heureuse de porter sous vn Ciel doux & pur,  
 Ces cinq Estoiles d'or sur vn beau champ d'azur,  
 Que si la haute Mer, pendant cette courvée,  
 Paroit en quelque endroit doublement élevée,  
 A gros bouillons enflée, & iusqu'au Ciel monter,  
 Ce n'est que de l'orgueil qu'elle a de la porter.

Tous les vents attachez aux pieds de MAGDELEINE,  
 Retiennent par respect leur soufflé & leur haleine,

Exceptez

Exceptez seulement quelques petits zephirs,  
 qui la font avancer autant que ses soupirs,  
 Faisant floter en l'air, d'une façon galante,  
 Le voile de sa teste, & sa tresse volante,  
 Tout superbes & fiers, de baiser ce bel or,  
 Et friser en passant cet ondoyant thiesor,  
 Si bien que l'on peut voir, voyant ces flotes blondes,  
 Tout ce que font les flots, & ce que font les ondes,  
 Et comme le Soleil, y répandant ses rays,  
 Redore ce cordage, & se prend à ses rets.

Quand les hautains Autans, Aquilons, & Borées,  
 N'osent plus fillonner ces plaines azurées,  
 Où ces seditieux & forçats forcenez,  
 Sont comme des mutins, ou lutins enchainez,

Toutefois MAGDELEINE avec tant de bonace,  
 Ne cesse d'arroser, & la mer, & sa face,  
 Et sans cesse ny fin, deplorant ses mal-heurs,  
 Semble la faire croistre, & l'enfer de ses pleurs,  
 Pendant que les poissons s'empressent & se hâtent,  
 Pour avaler cette eau, pour qui tous s'entrebattent,  
 Tant ils sont pour cela, dans l'eau mesme embrasez,  
 Et si fort desireux de s'en voir arrosez.

D'autres sous leur maison faite de Porceleine,  
 (Ne pouvant pas bien voir en face MAGDELEINE)  
 Faute d'original ont recours au tableau,  
 Et tous admiratifs la regardent dans l'eau.  
 Ainsi pris, & surpris d'une telle imposture,  
 Au lieu du naturel, ils prennent la peinture,  
 Demeurant satisfaits, & ravis de la voir,  
 Au fond de ce flôtant & liquide miroir,  
 Percant d'un œil mouillé la vitre crystalline,  
 Où son voile à travers leur semble vne BOVLINE,  
 Et son port gracieux la leur fait estimer,  
 Cette Divinité, qui nâquit de la Mer.

Ainsi l'on voit la Nef de l'Eglise flotante,  
 Qui vient jusques à nous portant la Penitente,

Pour prêcher, pour instruire, & même secondér,  
 Son frere, qui devoit, tout premier la fonder,  
 Ainsi l'on voit voguer, cette petite troupe,  
 Qui tousiours a le VENT DV S. ESPRIT EN POWPE,  
 La Croix est le timon, contre le FORTVNAL,  
 Et la Foy sert icy, de Phare, & de PHANAL.  
 La charité de feu, l'esperance de voile,  
 IESVS est le PATRON, & MARIE est L'ÉTOILE,  
 Astres en leur defastre, à toute extremité,  
 Où bien la CALAMITE, en leur calamité.  
 Leur QVADRAN, leur ESGVILLE, & leur seule BOVSSE,  
 Qui les guide sur Mer, les ayde, & les console,  
 L'Amante est leur AYMANT, la PROVENCE, leur NORTH,  
 L'EMPIRE'E est leur POLE, & MARSEILLE, leur PORT.

Ainsi cet admirable, & precieux Navire,  
 que la Mer nous ameine, & la terre desire,  
 ( Comme vn NID D'ALCYONS, porté sur les Dauphins )  
 Arrive heureusement, iusques à nos confins,  
 Ayant parachevé, sa course fortunée,  
 Et traversé pour nous, la Mediterranée.

Enfin pour le bon-heur, & l'honneur de ce lieu,  
 L'hôte avec ses deux sœurs, les hôteses d'un Dieu,  
 Pour nous enrichir tous, après cette merveille,  
 Surgissent à bon port, à celuy de MARSEILLE,  
 Apres estre arrivez, des pays estrangers,  
 En dépit de l'orage, & de tous les dangers.

O Ville sans pareille, il faut que tu t'estimes,  
 Heureuse par dessus, toutes les Maritimes,  
 Recevant dans ton port, ces richesses sans prix,  
 que les Iuifs insensez, rebutent par mépris,  
 Richesses, qui n'ont pas, au monde leurs égales,  
 Que l'on peut appeller PERLES ORIENTALES,  
 Le plus riche thresor, qui fut dans le Levant,  
 N'en ayant iamais eu, de tel auparavant,  
 Ny même à l'advenir, trop heureuse MARSEILLE,  
 Tu ne peux recevoir, ny voir chose pareille.

## *Livre Huitième.*

Cette barque te porte, vn mort ressuscité,  
Qui vient te secourir, en ta necessité,  
Ce grand amy de Dieu, le bien-heureux LAZARE,  
Qui sera de ton port, le plus illustre Phare,  
Ton saint PALLADIUM, ton Astre, ton flambeau,  
Qui choisira ton sein, pour son second tombeau,  
Par qui, tu deviendras, de Payenne, vne Sainte,  
Si-tot que tu l'auras, receu dans ton enceinte,  
Où, pour l'honneur public, & le bien general,  
Il mettra le premier, son siege Pastoral,  
Comme vn trepié Sacré, qui rendra des oracles,  
Toujours autorisez, par de nouveaux miracles.

Oracles bien divers, de ceux de ton PHOEBVS,  
Sans amphibologie, Enygme, erreur, abus.  
Aussi yrays, & divins, que tous ceux des SIBYLLES,  
Entendus, & citez, par tous les plus habiles,  
Beaucoup moindres pourtant, que ceux qu'il preschera,  
Quand ce ressuscité, te ressuscitera.

O cité fortunée, & ville incomparable,  
Reçoy dans ton pourpris, ce Prelat venerable,  
Qui sera pour ton bien, (estant Vniuersel)  
Le flambeau de ta terre, & de ta mer le sel.

Il est accompagné, de sa sœur MAGDELEINE,  
Qui vient pour l'éclairer, comme vne LVNE PLEINE,  
Où bien comme vne nuë, ou celeste aurosoir,  
Prête pour arroser, ton sterile terroir,  
Tant, des pleurs de ses yeux, que des eaux de la grace,  
Ce qui rendra bien-tôt, toute ta terre grasse,  
Qui portera le fruit, qu'elle vient y semer,  
C'est à toy maintenant, de le faire germer.  
Reçoy donc de sa part, la Loy de L'EVANGILE,  
Qu'elle vient promulguer, pour ton bien plus utile,  
Et te faire sçavoir, iusque-icy sur ton port,  
Que c'est, pour te sauver, que son Soleil est mort,  
C'est elle qui-la veu, coucher sur le CALVAIRE,  
Tu ne peux recuser, ce témoin oculaire,

Après

## *La Magdeleine ,*

Pres qu'un cas horrible, & funeste accident,  
Eut fait voir à midy, près de son OCCIDENT,  
Elle vient d'ORIENT, pour te rendre fidele,  
Te donnant cette triste, & joyeuse nouvelle;  
Qu'un Dieu sur vne Croix, d'une estrange façon,  
A versé tout son Sang, pour faire ta rançon,  
Encor qu'il l'eût pû faire, avec deux seules gouttes,  
Elle en porte en un vase, afin que tu n'en doutes,  
Et veut, pour amollir, ton cœur de diamant,  
T'en faire voir la montre, apres le payement.

Voilà le principal, des plus precieux gages,  
Dont tu dois maintenant, payer les ARREIRAGES,  
Après ce que IESVS, sans épargner les frais,  
A fait, A SES DE PENS, pour tes seuls INTERESTS.  
Quitte donc tes erreurs, & vient luy faire hommage,  
Pour, en quelque façon, reparer ce DOMMAGE,  
Adore un Dieu pour toy, brûlé sur vne Croix,  
Au feu de son amour, qui se prit à ce bois,  
Et, si tu veux cueillir, le fruit de ses paroles,  
Brule, & mets dans le feu, tes infames Idoles.  
Abbas cette DIANE, aussi-bien que VENUS,  
Si tu veux contenter, ces étrangers venus,  
Renverse leurs Autels, & demoly leurs Temples,  
Pour les edifier, par de meilleurs exemples.  
Et ie te prediray, que tu pourras un iour,  
Du TEMPLE DE DIANE, en faire ta MAJOVR,  
Où l'on verra briller, avec ce nouveau tiltre,  
Le lustre merueilleux, d'un AVGVSTE CHAPITRE.

C'est ce que MAGDELEINE, en te portant la Foy,  
Te presche, te demande, & desire de toy,  
Après t'avoir appris, tous les autres Mysteres  
Qui se sont operez, au pais de ses peres.

Après que nostre Sainte, eut fait ce que ie dis,  
Et changé cet Enfer, en un vray Paradis,  
Se rendant admirable, à toute la PROVENCE,  
Par ses rares discours, & divine eloquence,

Ayant

Ayant fait dans MARSEILLE, vn indicible fruit,  
 Elle se retira du monde, & de son bruit,  
 Prés d'un bois habité, des faunes & Dryades,  
 En vn lieu qu'à present on appelle AYGADES,  
 Dans vne obscure grotte, où le flambeau du iour,  
 Ne peut rien faire voir, pendant qu'il fait son tour.

Ce saint lieu qui n'est pas éloigné de la ville,  
 Fut visité jadis, au rapport de JOINVILLE,  
 Par le grand SAINT LOVYS, de qui la piété,  
 Fait encor remarquer, ce qu'il avoit esté,  
 Fondant au même Roc, vn beau Convent des CARMES,  
 Pour vn memorial, du succez de ses armes :  
 Revenu d'outre-mer, d'abattre les turbans,  
 Faite fumer l'EGYPTE, & briser les Croissants,  
 Lors que son CIMETERRE, en cette rude atteinte,  
 Donna pour CIMETIERRE, aux Payens TERRE-SAINTE.  
 A tant de SARRAZINS, qu'on vit ensevelis,  
 Sous l'effort & le poids, des nobles FLEURS DE LYS,  
 Pendant que l'on voyoit, sous ses armes leurs LYNES,  
 Se ployer & courber, apres tant d'infortunes,  
 Quand nostre saint HEROS, au milieu des combats,  
 Donnoit à tous la chasse, en prenant ses ébats,  
 Lors qu'aussi-tôt apres, leurs puante MOSQUE'E,  
 De l'odeur de nos lys, fut remplie & musquée,  
 Et que par cette ardeur, des François aguerris,  
 DAMIETE qui fuyoit, se rendit à PARIS;  
 Dont on vit voltiger, la brillante ORIFLAMME,  
 Sur la plus haute tour, de cette ville infame,  
 Pendant qu'on entendoit, trompettes & clairons,  
 Honorer hautement, ces celestes fleurons;  
 Quand la France pouffant, & reculant ses bornes,  
 LA CROIX FLEURSELEISE'E, abbatit tant de cornes,  
 Et que par la valeur, du grand Roy des François,  
 Les plus communs blasons, ne furent que de CROIX.

Estant donc de retour, de ces saintes CROISADES,  
 Ce Monarque honora, ledit lieu d'AYGADES,

Où ces peres encor, en leur vieux bâtiment,  
 Gardent de ses bien-faits, l'éternel monument,  
 Et cette même BAYME, où nostre grande sainte,  
 Commença ses rēgrets, & poursuivit sa plainte,  
 Qui dura dans ce lieu, pendant six ou sept ans,  
 Pour l'exemple futur, des plus grands penitents,  
 Dans vne austerité, qui ne se peut d'écrire,  
 Par vn long, rigoureux, & severe martyr.

Mais le monde importun, y venoit si souvent,  
 (Tout aussi-tôt apres, qu'il en eut eu le vent,)   
 Que la sainte pensa, de changer de retraite,  
 Abandonnant ce lieu, par sa fuite secrete,  
 Tout de même qu'ont fait, depuis les plus grands Saints,  
 Qui vivoient au desert, pour les mêmes desseins,  
 Voulant estre en repos, & dans la solitude,  
 Sans que rien en troublât, la douce quietude.

MARIE enfin sortit, & quitta ce lieu là,  
 Pour venir en ce Roc, qui mieux la recela,  
 Ou plutôt (comme dit, son histoire admirable,)  
 Elle fut transportée, en ce lieu venerable,  
 (Pour y parachever, le plus grand de ses faits,)  
 Par les Anges chargez, d'un si glorieux faix.  
 Ravissants & ravis, dans leur haute demarche,  
 De porter sur leur dos, cette sainte & belle Arche,  
 Jusqu'en cette SPELONQUE, où vivoit vn DRAGON,  
 Quand cette ARCHE sacrée, en chassa ce DAGON,  
 Qui d'abord sort de là, se retire & s'écarte,  
 Pour estre apres vaincu, par la seur sainte MARTHE,  
 Qui le prit dans vn bois, proche de THARASCON,  
 Ville de qui depuis, la beste prit son nom.  
 On l'apella THARASQUE, vn monstre Antropophage,  
 De qui tout le pais, ressentit le ravage,  
 Apres que MAGDELEINE, eut, à ce LOV-GAROV,  
 Commandé de quitter, cēt effroyable trou,  
 Ou plutôt cette BAYME, en tout si remarquable,  
 Qu'on n'en sçauoit trouver, au monde vne semblable.

Où

Où la nature a fait, ce que ne ſçauroit l'Art,  
 qui ſemble toutefois , avoir là bonne part,  
 Eſtant ſi naturelle, & ſi bien embellie,  
 quelle peut s'appeller, la rudeſſe polie,  
 Puis qu'il ſemble de voir, en ce lieu ſans pareil ,  
 Combattre l'artifice , avec le naturel ,  
 Comme ſi l'un de l'autre, empruntoit ſa parure,  
 Dans cette inimitable, & parfaite Cambrure,  
 Par vn écoulement, qui n'a jamais ceſſé,  
 Vous diriez que ce toict, n'eſt qu'un crible percé,  
 Vn Ciel qui pleut toujourns, vne pleurante voûte,  
 Pour ſa DEFLUXION, ſa MIGRAINE, & SA GOVTE.

Enſin vn inſenſible , & ſenſible Rocher,  
 qui ne s'émeut de rien, & ſe laiſſe toucher,  
 De qui la dureté, ſi vivement dolente,  
 Se fend pour faire voir, la pierre diſtillante ,  
 Alambic lambriffé, ſans diminution,  
 Lambris Alambiqué, ſans interruption.

Mais j'aurois grand beſoin, d'une autre Rhetorique,  
 Pour bien décrire icy , cette rare fabrique,  
 Ou plutôt pour benir, l'ouvrier de ce couvert,  
 qu'il a ſi bien ferré, pour le tenir ouvert,  
 De ſorte qu'à vray dire , en ces fentes entieres,  
 On ne peut bien ſçavoir, l'endroit de ces goutieres,  
 D'où par, ie ne ſçay quels, invisibles canaux,  
 Et ſecrets Aqueducs, ce toict réprend les eaux.  
 Exceptez ſeulement , ſur le lieu d'une couche,  
 Où jamais par reſpect, l'eau ne tombe , ny touche ,  
 J'ay donc pû ſans que j'aye, en rien exagéré,  
 Appeller ce lieu là, *Noli me tangere* ;  
 Or puis que l'eau l'épargne, & qu'elle le conſerve,  
 Voyons ce qui ſe voit, dans ce lieu de reſerve :

A côté de la grotte , vn Rocher élevé,  
 D'une canne & demy , par deſſus le pavé ,  
 Avec ſa fermeté, ſi durable & conſtante ,  
 Servant de repoſoir, à noſtre Penitente;

Et

Et la merveille fut, que ce Roc s'amollit,  
 quand elle s'y couchoit, pour en faire son lit,  
 Vous en voyez icy, la figure naïve,  
 Mais si bien qu'on diroit, que la pierre soit vive,  
 Et que sa bouche ouverte, à voulu soupirer,  
 Comme si son esprit, la faisoit respirer.

Approchez donc pour voir, cette femme étendue,  
 Dont la parole encor, vous semble estre entendue,  
 qui s'y rend attentif, croit qu'elle parlera,  
 Ou du moins que son œil abbatu coulera,  
 Et que fondant en pleurs, toute fïoide & transie,  
 Elle peut bien passer, pour NIOBE Durcie,  
 Qui porta toutefois vn cœur, tendre & de chair,  
 Bien que petrifiée, en vn corps de Rocher,  
 Car ce marbre attendri, qui forme sa statuë,  
 Vous peut bien faire voir, que la douleur la tuë,  
 Et que la tourmentant, jusqu'au fond des boyaux,  
 Ses yeux, pour l'exprimer, vont servir de tuyaux,  
 Afin que cét endroit, seul dans la seicheresse,  
 Soit arrosé des pleurs, de cette pecheresse,  
 que tout se trouve humide, en cét Antre pleureur,  
 (qui cause avec plaisir, la tristesse & l'horreur,)  
 Que le Rocher fendu, que la pierre amollie,  
 Témoignent son regret, & sa melancholie;  
 Et que dans ce cachot, du fond jusques au sucil,  
 Tout d'vn commun accord, compatisse à son ducil,  
 Que si vous y voyez, les choses insensibles,  
 Prendre de sentiments, tout à fait indicibles,  
 Pourrez-vous bien aussi, PECHERESSES, les voir,  
 Sans vous en attrister, sans vous en émouvoir,  
 Si la pierre se fend, si le Roc devient tendre,  
 Il vous en dit assez, pour se bien faire entendre.

Voicy doncques la place, & le même costé,  
 Où cette PENITENTE, a si long-temps esté,  
 C'est icy qu'elle oüit, du monde les reproches,  
 Qui luy parloit ainsi, sur ces scabreuses Roches.

- „ Que fais-tu, MAGDELEINE, en ce triste séjour,  
 „ Qui prive tes beaux yeux, de la clarté du jour ?  
 „ Pourquoi t'ensevelir, en de lieux si funebres,  
 „ Où tu ne sembles plus, qu'un ANGE DE TENEBRES,  
 „ Qu'as-tu fait des souris, des graces, des attraits,  
 „ Qui te faisoient briller, sur les plus beaux portraits,  
 „ Qu'elle metamorphose, en cette grotte sombre ?  
 „ Tu fus un beau Soleil, & tu n'es plus qu'un ombre,  
 „ Qui semble estre venuë, en cet Antre si noir,  
 „ Du profond de l'abysme, & damnable manoir,  
 „ Pour venir habiter, cette affreuse demeure,  
 „ Pourquoi n'attendois-tu, qu'une vieillese meure,  
 „ Vint déteindre ton teint, & sillonner ton front,  
 „ Sans te faire toy-même un si cruel affront,  
 „ Comme pour empêcher, qu'on ne te reconnoisse,  
 „ Pourquoi laisser flétrir, la fleur de ta jeunesse,  
 „ Dans la verte saison, de tes plus doux appas,  
 „ Sçachant que c'est un fruit, qui ne se garde pas,  
 „ Que la beauté du corps, & l'em-bon-point de l'âge,  
 „ Passent comme un éclair, transparent & volage,  
 „ Comme un cheval ailé, qui va sans éperon,  
 „ Et mieux qu'aucun vaisseau, de voile & d'aviron,  
 „ Que c'est un cerf volant, qui court à toute bride,  
 „ Pour te venir marquer, d'une eternelle ride,  
 „ Veux-tu sçavoir son nom? Ce coursier, que j'entends,  
 „ Qui gallope toujours, n'est autre que LE TEMPS ;  
 „ Pourquoi donc n'attends-tu, pour faire ta retraite,  
 „ Que l'hiver de ta vie, ait neigé sur ta teste,  
 „ Et que ta tresse blonde, en te desobligeant,  
 „ Passe d'un âge d'or, dans un siècle d'argent,  
 „ Sans te precipiter, à ta propre ruine,  
 „ Laisant agir sur toy, la sagesse Divine.  
 „ Mais à Dieu qu'est cecy ? Que voy-je en ce recoin ?  
 „ Ce qui te pourra bien, faire tenir de loin,  
 „ Voudrois-tu m'accabler, de ronces, & de pierres ?  
 „ Je ne veux contre-toy, que mes seules prieres ;

- „ *Que te servent icy, ces espineux chardons ?*  
A me faire éviter, les eternels charbons.
- „ *Comment appelles-tu, ces piquantes orties ?*  
Les nouveaux éventails, des femmes repenties.
- „ *A quoy te peut servir, cette teste de mort ?*  
A penser que la mienne, aura le mesme sort.
- „ *Pourquoy tant regarder, cette effroyable face ?*  
C'est pour y reconnoistre, & voir comme tout passe.
- „ *Mais qu'y vois-je d'écrit, d'une lettre de main ?*  
Pour moy c'est aujourd'huy, pour toy sera demain.
- „ *A quoy donc te condamne, une telle sentence ?*  
Avant que de mourir, à faire penitence.
- „ *Dy-moy, que cherches-tu, dans ces trous, qui font peur ?*  
C'est, c'est pour y trouver, que tu n'es qu'un trompeur.
- „ *Que peux-tu maintenant, mediter dans ce livre ?*  
Tant ce que ie dois fuir, que ce que ie dois suivre.
- „ *Que te servent icy, ces deux bâtons Croisez ?*  
Pour m'en charger le dos, sont ainsi disposez.
- „ *A qui crois-tu parler, qui bien ne te réponde ?*  
A l'ennemy des Croix, comme toy, monde immonde.
- „ *Qu'as-tu dans cette boîte, est-ce du vieux levain ?*  
C'est contre la bruleure, vn oinguent souverain.
- „ *A quoy te peut servir, cét horrible Cilice ?*  
A parer tout mon corps, de ta vaine malice.
- „ *O l'étrange cuirace, hélas ! & que crains-tu ?*  
Je crains de ne t'avoir, tout à fait abbatu.
- „ *C'est un arme, MAGDON, que ie viens te deffendre ?*  
Monde, c'est contre toy, que ie veux m'en deffendre.
- „ *Mais encore, dy-moy, qui crois-tu que ie sois ?*  
Vn des plus grands voleurs, qui m'attaque en ce bois.
- „ *Ne crains-tu pas aussi, de rencontrer ma bande ?*  
Elle ne fera rien, que Dieu ne le commende.
- „ *Espargne au moins ton corps, puisque nous t'épargnōs ?*  
Je n'en feray que pis, malgré tes compagnons.
- „ *Vas, je voy que ton mal, est irremediable ?*  
Je me mocque de toy, de la chair & du Diable.

„ Que

- „ *Que tiens-tu dans la main ? quel instrument voicy ?*  
 Vn fouët qui sera bon, pour te chasser d'icy.  
 „ *Pauvreté, à quoy te sert, de te mettre à la gesne ?*  
 „ *O quelle discipline ! ô la pesante chaisne ?*  
 C'est mon siecle d'airain, & mon âge de fer,  
 „ *Mais est-ce en t'accablant, que tu crois triompher ?*  
 „ *Ton corps ne peut durer, sous ces dures escorces,*  
 „ *Ton courage est trop vain, & plus grãd que tes forces,*  
 „ *Ton sexe est trop fragile, & ta temerité,*  
 „ *Ressemblera bien tôt, ce qu'elle a mérité.*

MAGDELEINE à cela, pour toute sa Réponse,  
 Luy dit, le repoussant, avec vn coup de ronce.

- „ Sors d'icy malheureux, avec tes faux appas,  
 „ Si ie te fay pitié, tu ne m'étonnes pas;  
 „ Si tu n'as pas pour moy, de ruse plus subtile,  
 „ Ie n'entends point d'icy, ta voix de CROCODILE,  
 „ Et quoy qu'en me flattant, tu sembles me pleurer,  
 „ Tu n'as autre dessein, que de me devorer,  
 „ Mais ie suis du tout sourde, à ta voix de Syrene,  
 „ Et j'ayme mieux servir, qu'estre ta souveraine,  
 „ Estre plutôt esclave, & ne rien posséder,  
 „ Que d'estre possédée, & te devoir céder,  
 „ Le herissé Cilice, & la chaisne pesante,  
 „ L'vn me semble plus doux, & l'autre plus plaisante,  
 „ Que mes colliers dorez, que ma gaze, & mon lin,  
 „ Que mon drap d'or filé, que mon linge plus fin.  
 „ Les cailloux que tu vois, comme mes pierreries,  
 „ Sont bons pour t'accabler, avec tes tromperies,  
 „ Mes roses, mes plaisirs, mes passe-temps plus chers,  
 „ Se trouvent aux chardons, aux ronces, aux Rochers,  
 „ Ne me cherche donc plus, parmy ces solitudes,  
 „ De doiüllets comme toy, les trouveroient trop rudes,  
 „ Laisse qui ta quitté, sans troubler mon repos,

Ce sont là les discours, entretiens & propos,  
 Que MARIE eut icy, dans sa grotte profonde,  
 Quand elle rejettoit, les amorces du monde,

Méprisant ses appas , & ses allechements,  
 Et bouchant son oreille, à tous ses sifflements.  
 Avec ces sentiments, qui n'étoient qu'ortodoxes ,  
 Ces Colloques puissants, & ces beaux paradoxes ,  
 Et pendant que son œil, en larmes se fondoit,  
 Par cette repartie, elle le confondoit ,  
 Ainsi sa fermeté, sa force, & sa constance ,  
 Firent heureusement, finir sa penitence,  
 Apres quoy le demon, vivement rebuté,  
 Hurla. I'AY COMBATTU, MAIS MAGDON MA DOMPTA,  
 Et la chair à la fin abbatuë , & par terre,  
 Sous la grêle des coups, mourut en cette guerre ,  
 Quand le monde vaincu, n'osa plus l'approcher,  
 La trouvant immobile, autant que son Rocher.

Voilà tout l'abbregé, d'une si belle vie,  
 Que nous avons enfin, jusque icy poursuivie ,  
 D'un tableau si puissant , un debile crayon,  
 Et d'un si grand Soleil, un fort petit rayon ,  
 Jugant qu'il nous falloit, estre en cette caverne,  
 Pour y bien raconter, tout ce qui la concerne ,  
 Et qu'on la verroit mieux, en cette obscurité,  
 Qui donne tant de iour , à la posterité.



L A

M A G D E L E I N E .

L I V R E N E V V I E M E .

**M** V S E, il est déjà temps, en ce lieu solitaire,  
 De rehausser ton vol, pour un autre mystere ,  
 Sors donc de certe BAYME, & quitte ces deserts,  
 Pour prendre ton essor, bien avant dans les aïrs ;

P O U R

Pour y suivre des yeux, cette femme excellente,  
 Qui tire droit au au Ciel, comme vne Aigle volante.

Spectacle épouvantable, autant que ravissant,  
 Vous rendez à ce point, mon genie impuissant,  
 Ma plume ne sçauoit, du haut de la montagne,  
 Voler dans cette humide, & liquide campagne,  
 Qui pourroit s'y guinder, sans de ressorts vivants ?  
 Ou sans estre emporté, sur les ailes des vents ?

Qui, sans vn hypogryphe, ou sans quelque Pegaze,  
 Pourroit estre témoin ; d'vne si haute extase ;

Tu n'attendras donc pas, qu'on vienne icy planter,  
 L'ESCHELLE DE IACOB, pour t'y faire monter,  
 Sans laquelle pourtant, cette gendarmerie,  
 Fait descendre & monter, l'admirable MARIE ;

Qui parmy ces esprits montants, & descendants,  
 Exhale de son cœur, mille soupirs ardents.

N'espere pas non plus, qu'vn Aigle te transporte,  
 Ny par dessus les Cieux, ny jusques à la porte,  
 Comme fit autrefois, de la belle façon,

Celle de IVPITER ; ce beau jeune garçon,  
 En cette occasion, il te faut vne autre ayde,  
 Pour t'y faire voler, ainsi que GANYMEDE,  
 Vn sujet different, de celuy de son rapt,  
 Merite l'attirail, d'vn plus grand apparat,  
 Vne plus belle escorte, vn train plus magnifique,

Vn celeste cortege, vn Carrosse mystique,  
 Et fort semblable en tout, à celuy qui jadis,  
 Transporta par les airs, ELIE au Paradis,

Quand vn char embrasé, l'enleva de la terre,  
 Et l'alla reposer, en ce charmant parterre,  
 Char, où deux Seraphins, comme on croit attelez,  
 Eussent pû l'emporter, au celeste Palais,

Quand ces brûlans coureurs, bondissoient sur les nuës,  
 Et suivoient dans les airs, de routes inconnuës.

Pour pouvoir achever, vn si glorieux cours,  
 N'aurois-tu pas besoin, d'vn si puissant secours ?

Sans lequel tu pourrois, signaler ton audace ,  
 Par vne lourde chute, au dessous du Parnasse ,  
 Car, qui ne tomberoit, d'un si haut escalier ,  
 S'il n'étoit appuyé contre le SAINT PILIER ?

Mais, n'aprehende point, vien, vien mon VRANIE,  
 Si tu veux escouter, la celeste harmonie,  
 Entend, comme l'on fait, entendre de concerts,  
 A celle que ie chante, à celle à qui tu sers,  
 Regarde la monter, AFFLVENTE EN DELICES,  
 Et comme elle s'en va courtir ces hautes lices,  
 Voy comme elle est portée, en ces hauts pavillons,  
 Sur le dos emplumez, de tant de postillons,  
 Prends garde, comme tous s'empressent autour d'elle,  
 Et qu'à l'envy, chacun veut luy tendre son aile,  
 Se debatant entre-eux, qui la portera mieux,  
 Et la mettra plus près, de la voute des Cieux,  
 Comme s'ils desiroient, de la voir tôt logée ?  
 Dans le point vertical, de son haut APOGÉE,  
 Pour augmenter le nombre, & l'éclat des flambeaux,  
 De la CHAPELLE ARDENTE, où sont tous les plus beaux.

Admire, en contemplant, ses volantes bannieres,  
 De son char triomphant, les brillantes omieres,  
 Ne la perds pas de veüe, & regarde comment,  
 Elle s'en va tout droit, contre le firmament,  
 Ne découvres-tu pas, à travers ces beaux voiles,  
 Comme déjà son front, est couronné d'étoilles.  
 Ne te semble-t'il pas, que desia le Soleil,  
 La convre d'un drap d'or, qui n'a pas son pareil,  
 Que la Lune foulée, argente sa chauisiere,  
 Que les Astres sont prests, d'arondir sa coëffure,  
 que le Soleil la Lune, & le Ciel même encor,  
 Luy vont faire vn habit, d'argent, d'azur, & d'or.  
 Ie Soleil luy donnant, le fin or de sa teste,  
 La Lune, cet argent, que son frere luy preste,  
 Et le Ciel, s'employant, aussi de son côté,  
 Le bleu-mignon, qu'il l'a de tous emprunté,

De sorte qu'on peut voir, en cét habit si rare,  
Presque autant de couleurs, dont l'Arc-en-Ciel se pare,  
C'est en cette peinture, & par ce coloris,  
qu'elle passe pour l'Arc, & surpasse l'Iris.

Vn spectacle si beau, par dessus le tonnerre,  
Pourroit tirer à soy, tous les yeux de la terre,  
qui dans le doux éclat, d'un éblouissement,  
Demeureroient ravis, d'un tel ravissement.

Triomphe sans pareil ! éclatante merveille !  
Trop haute, également, pour l'œil & pour l'oreille ,  
L'un ny l'autre ne peut, estre en ces lieux porté,  
Pour entendre ces tons, & voir cette clarté ,  
Il ne faut doncques pas, MYSE, que tu presumes,  
Que l'on te donnera, des ailes, & de plumes,  
Pour voler, pour décrire, vn triomphe sans pair,  
Il faut estre tout autre, il ne faut pas remper,  
Ne t'y hazarde pas, quitte cette esplanade,  
Sans faire vne si haute, & longue promenade,  
Confesse ingenuement, que tu ne scaurois pas,  
Dans cette vaste lice, aller de même pas,  
que ce n'est point à toy, de suivre MAGDELEINE,  
Et que pour la trouver, il faut perdre l'halcine,  
Te lasserois-tu pas, d'un si penible tour,  
S'il t'y falloit monter, iusqu'à SEPT FOIS LE IOVR ?  
Merveilleuse volée ! Admirable Colombe !  
qui monte autant de fois, comme le iuste tombe,  
Il me semble la voir, sur vne legion,  
que la porte & l'escorte, en cette region,  
Je voy comme elle part, de même qu'une flèche,  
Pour faire à ces beaux murs, vne notable brèche,  
Attaquer ce Palais, des feux étincellant,  
Et le prendre ou surprendre, avec ce camp-volant,  
Avec cét escadron, si pompeux & si lesté,  
Elle va pour ouïr, la musique celeste,  
Ce mélange divin, de voix & d'instruments,  
Les plus melodieux, les plus doux, & charmants,

Lice

Les Violes, les Luths, les Cornets, les Trompetes,  
 Dont toujours on se sert pour de nouvelles Festes.  
 Et qui font éclater dans le Ciel, & dehors,  
 Les tons irreguliers des discordants accords,  
 Ces Amphions Ailez, ces divines Syreines,  
 Surpassent de beaucoup toutes les voix humaines,  
 Des plus doux Arions, ou chantres Anciens,  
 Qui ne furent jamais si bons Musiciens,  
 Qui chantent en B. MOL: par la CLÉF DE NATURE,  
 Sans Game, sans leçon, sans Art, sans tablature,  
 Et jamais APOLLON avec que ses NEUF SOEURS,  
 N'égalèrent au chant ces Chantres des NEUF CHOEURS.  
 C'est ainsi qu'on exalte, ainsi que l'on recrée,  
 Et l'oreille & les yeux de cette ame factée,  
 Luy<sup>e</sup> faisant savourer prez des faux-bourgs des Cieux,  
 Par vn tel avant-goût, la gloire de ces lieux.  
 Disons donc qu'en ces Airs, Hymnes, Chants, & Musiques.  
 MAGDELEINE est autant que L'ESPOUSE AUX CANTIQUES,  
 Pendant qu'elle ioiuyt de ces concerts si doux,  
 Que font les courtisans de son divin Espoux.  
 Mais pour bien t'aquitter de ta charge donnée,  
 MVSE, il te faut icy partager la journée,  
 Et tu dois accorder, par sept diverses fois,  
 Au ton des saints Esprits, & ton Luth, & ta voix.

Pour plutôt arriver, aux celestes Courtines,  
 Nostre OFFICE se doit commencer par MATINES,  
 Pour ouyr ces beaux Chants, levons nous à minuit,  
 Quand le silence regne apres la mort du bruit,  
 Quand les lambris des Cieux serens & favorables,  
 Paroissent éclairer de Lampes innombrables,  
 De tant de Roses d'or, pailletes & brillants,  
 Qui ne sont que les yeux de ces ARGVS VEILLANTS.  
 Tous ouverts pour garder l'étincellente plaine  
 Et regarder aussi le vol de MAGDELEINE,  
 Dont Dieu même fait voir le glorieux destin,  
 Pendant qu'il est loué des Astres du Matin.

Que

Que tout luy fait hommage, & que sa main enserre,  
 Affermit & soustient les confins de la terre,  
 Dont les extremitéz, le centre, & la rondeur,  
 Aussi bien que les Cieux adorent sa grandeur,  
 Qui iette ses regards sur le sein des campagnes,  
 Comme sur les sommets des plus hautes montagnes.

Si la terre & les Cieux l'ont pour leur general,  
 La Mer le reconnoit pour son grand Amiral,  
 Lorsque sa sœur Aride, & d'elle secondée,  
 Baise tres-humblement les mains qui l'ont fondée,  
 Et montre en ces quartiers, que son aridité  
 D'un Ocean de pleurs ressent l'humidité.  
 Tant nostre PENITENT en ce lieu de plaisance,  
 Pour appaiser son Dieu, pleuroit en sa presence,  
 Si bien qu'accoustumée à l'arroser ainsi,  
 Le terroir de son cœur ne fut point endurcy.  
 Et dans ce beau desert, ou l'on la vit montée,  
 De ses tentations ne fut point surmontée,  
 Encor que leur durée aprochât quarante ans,  
 Parce que son Seigneur fut prez d'elle en tout temps ;  
 Ayant ouï sa voix, & son INVITATOIRE,  
 Elle remporte enfin vne heureuse victoire,  
 Apres avoir suivy sa voye & ses propos,  
 Pour pouvoir quelque iour entrer en son repos.

Dans le vuide des Airs, dont le champ est fort ample,  
 Elle peut entonner *Laudes*, comme en vn Temple,  
 Et parmy ces grands Chœurs des Anges voltigants.  
 Alternativement louer LE ROY DES GENS.  
 Benir le trois fois Saint, & chanter ses louanges,  
 A l'imitation de ces braves Phalanges,  
 Comme fait dans le Ciel, (qu'on entend retentir)  
 Prophete, Confesseur, Vierge, Apostre, & Martyr.  
 Ses élévations aux mortels Admirables,  
 A celles de la mer ne sont pas comparables,  
 Dont les montagnes d'eau, qu'on voit bien-tôt créver  
 Jusqu'à de si hauts lieux ne sçauroient arriver.

LA INVILATION, qui tant de voix assemble,  
 Invite à ces concerts toute la terre ensemble,  
 C'est là, qu'on peut oüyr les accords differents,  
 des esprits, & des corps, qui se font dans les Chants,  
 Et sensibles, ou non, dans cette conioncture,  
 La loiiange appartient à toute creature,  
 Qui pour le Createur, châcune à sa façon,  
 Ne manque pas icy d'apprendre sa leçon.  
 Tous les cercles des cieux en la voute Azurée,  
 Font assez remarquer leur danse mesurée,  
 Dont la voix pour fredons, n'a que de ROULEMENS,  
 Qui s'accordent fort bien avec les Elements,  
 Toujours prêts à chanter tout à QUATRE PARTIES,  
 toutes choses s'estant en langues conuerties,  
 Pour redire en tous lieux vn *Benedicite*.  
 Qui témoigne leur ioye & leur felicité.

Et tout premierement, les eaux qui sur les nuës,  
 Par son divin pouuoir sont si hauts retenuës,  
 Puis qu'elles ont pout lit le doré Firmament,  
 Dont toute l'influence est sans écoulement.  
 En suite les VERTUS à ces ondes s'vnissent,  
 Et toutes à l'ényuy le loient, & benissent,  
 Parcc que MAGDELINE allant proche de là,  
 Dans sa grande ferveur les invite à cela,  
 Sur tout ce beau Courrier toujours infatigable,  
 Qui paroît tout ardent, pour faire le semblable,  
 Qui jamais ne repose & gallope toujours,  
 Pour le benit aussi pendant qu'il fait les iours.

Avec que le Soleil, la Lune, & son escorte,  
 Et encor invitée à faire de la sorte,  
 Et rendre ce deuoit à ce même Seigneur,  
 Avec toute sa suite, & ses Dames d'honneur,  
 Les étoiles du Ciel, n'estant que ses suivantes,  
 Dont les vives clartez ne les font pas vivantes.

Après ces beaux brillants, & belles Roses d'or,  
 La pluye en même temps, & la rosée encor,

L'Esté, le froid, le chaud, la bruine, & la glace,  
 En ce Chœur, benissant, trouvent aussi leur place,  
 Même tous les Serpents, les venimeux Dragons,  
 Et les ventres beants, des abysses profonds,  
 La neige, les frimas, les nuits, les iours, la terre,  
 Les montagnes, les bois, les éclairs, le tonnerre,  
 Les fontaines, les mers, les fleuves, les ruisseaux,  
 Les poissons monstrueux, toute sorte d'oyseaux,  
 Orages, tourbillons, feu, vents, grêle, tempestes,  
 Pour tout dire en trois mots, Anges, hommes, & bestes,  
 Et rien n'est excepté, pour *Laudes* entonner,  
 Que la nature doit au Createur donner.

Ayant volé bien haut, assez proche des Poles,  
 Comme elle s'en retourne, elle dit ces paroles;  
 „ l'ay veu IERUSALEM, cette sainte Cité,  
 „ Sa gloire, sa splendeur, sa pompe, sa beauté,  
 „ Qui descendoit du Ciel, empirée, aussi belle,  
 „ qu'avec tous ses Atours, vne Epouse nouvelle,  
 „ Dont si pompeusement, son Epoux l'embellit,  
 „ qu'elle semble l'Aurore, au sortir de son liét.

H Y M N E.

„ **C**ette Cité reguliere,  
 „ Dans tout son compartiment,  
 „ Est en cela singuliere,  
 „ Sur tout autre bâtiment,  
 „ Qu'elle a sa PIERRE ANGVLAIRE,  
 „ IESVS-CHRIST, pour fondement.

„ C'est dans cette grande ville,  
 „ Si chere à son Fondateur,  
 „ En soy toujours immobile,  
 „ Et son principal moteur,  
 „ Quand de voix plus de cent mille,  
 „ Benissent le Createur.

„ La

- „ La place nous est montrée,  
 „ A la clarté d'un flambeau,  
 „ Pour nous faire avoir l'entrée,  
 „ D'un lieu si rare, & si beau,  
 „ La bien-heureuse contrée,  
 „ Où la mort à son tombeau.  
 „ Que la gloire en soit donnée,  
 „ A l'unique Trinité,  
 „ Si iustement ardonnée,  
 „ Dans une Trine unité,  
 „ Et ne soit jamais bornée,  
 „ Que de son Eternité.
- „ BENY SOIT D'ISRAEL, LE SEIGNEUR, & le Maître,  
 „ Que nous devons en tout, & par tout reconnître,  
 „ Qui nous a secourus, & nous a visitez,  
 „ Apres nous avoir tous, de son sang racheptez:  
 „ Prenant, comme vn moyen, du salut, qu'il opere,  
 „ La maison de DAVID, son fils, & son grand'pere.  
 „ Comme il l'a temoigné, par la bouche des Saints,  
 „ Interpretes sacrez, de ses secrets desseins,  
 „ Ainsi nos ennemis, serviront à nostre ayde,  
 „ Et nous pourrons tirer, de ce mal le remede,  
 „ Dans le temps qu'il sera, misericordieux,  
 „ A ceux dont les enfants, ne sont point odieux.  
 „ ABRAHAM nostre pere, ayant mieux que tout autre,  
 „ Connu, par son serment, qu'un iour il seroit nostre,  
 „ Afin que jouyssant, de ce qu'il a promis,  
 „ Et delivrez enfin, de tous nos ennemis,  
 „ D'un cœur pur, & sincere, & d'une ame non feinte,  
 „ Nous puissions le servir, en repos, & sans crainte,  
 „ Puis qu'il donne la vie, & de l'ame, & du corps,  
 „ A ceux qui sont assis, en l'ombre avec les morts,  
 „ Voulant les éclairer, dans leurs tenebres sombres,  
 „ Afin qu'ils ne soient plus, errants parmy les ombres,  
 „ Et qu'avec eux aussi, nous puissions desormais,  
 „ Addresser tous nos pas, au chemin de la paix.

Ainsi chante MARIE, & *Laudes* achevées,  
 (Ayant toũjours les mains, vers le Ciel élevées, )  
 Elle r'entre en sa *BAUME*, apres vn si beau tour,  
 Et vient s'y reposer, en attendant le iour,

Après, sur la montagne, elle commence *Prime*,  
 Si tôt que le Soleil, en redore la cime,  
 Quand ses fumans coursiers, & superbes chevaux,  
 Ont quitté tout en feu, le liét mollet des eaux,  
 Et qu'ayant secoué, leur humide criniere,  
 De son char flamboyant, ont désigné l'orniere,  
 Quand l'Aurore naissante, a pleuré sur les fleurs,  
 Et que le Ciel reprend, ses premieres couleurs;  
 MARIE aussi reprend ses premiers exercices,  
 Et vole derechef, avec cette milice,  
 Mais non sans admirer, les nouvelles clartez,  
 Qui dans ce point du jour, naissent de tous côtez,  
 Voyant comme la nuit, vient de plier ses voiles,  
 Et la confusion, que souffrent les étoiles.

Son Esprit est ravy, de tant d'objets divers,  
 Qu'elle voit de si haut, presque en tout l'Univers,  
 C'est là, qu'elle benit, au dessus de la nuë,  
 La main, qui la soutient, & qui l'a soutenuë,  
 Ainsi toũjours tres-humble, en cét estat altier,  
 Il me semble l'ouïr, reciter le *PSEAVTIER*,  
 Et qu'apres l'*HYMNE* dit, elle commence vn *Pseaume*,  
 (Mais different de ceux qu'elle dit en sa *BAUME*,)  
 Car hélas! Ils ne sont, que *PENITENTIAUX*,  
 Dans l'amer souvenir, & regret de ses maux,  
 quand elle se repent, se reprend & se tance,  
 Imitant d'un *DAVID*, l'austere penitence;  
 C'est donc de la façon, que (pour ainsi parler,)  
*MAGDELEINE*, en volant, fait sa priere en l'air.  
 Triomphante Oraison! qui force, qui penetre,  
 Perce, & va faire aux Cieux vne belle fenestre,  
 Ne vous semble-t'il pas, de l'entendre d'icy,  
 Prier Dieu, l'adorer, & luy parler ainsi.

N

„ Seigneur qui prens, plaisir à me donner carrière,  
 „ En élevant mon corps , exauce ma priere,  
 „ Puisque mes ennemis , soulevez contre moy,  
 „ Me donnent tous les iours , quelque nouvel effroy,  
 „ Ne charchant qu'à me perdre , & devorer mon ame,  
 „ Que ta mort garantit, de l'éternelle flamme ,  
 „ Fay donc qu'en ton espoir , ie puisse reposer,  
 „ Et detourne les maux, qu'ils veulent me causer,  
 „ Je t'offre volontiers , de sacrifices doubles ,  
 „ Puis qu'enfin ie me vois, exempte de mes troubles,  
 „ Et mes plus dangereux , & puissants ennemis,  
 „ Au dessous de mes pieds , entierement soumis,  
 „ Je dois m'accoutumer, à ne craindre personne,  
 „ Tandis que tu seras , proche de ma personne,  
 „ Car la force infermale, & le pouvoir humain,  
 „ N'ont rien pour resister, à ta puissante main,  
 „ Qui bride des demons , la bande soulevée,  
 „ Pendant qu'en depit d'eux, ie me vois élevée,  
 „ Qu'à leurs griffes par tout, ie me puis dérober,  
 „ Et voler hautement, sans crainte de tomber.  
 „ C'est donques devant toy, mon Dieu, que ie confesse,  
 „ Leur animosité, ta force, & ma foiblesse,  
 „ Faut-il pas que mes pieds, toujourns vers toy dressez,  
 „ Pour aucun autre objet , ne soient plus empressez,  
 „ Si j'éplûche ta loy , des tiens bien entenduë,  
 „ Jamais ie ne seray , de honte confonduë,  
 „ Je la garderay donc, le plus exactement ,  
 „ Qu'une Amante doit faire, aux yeux de son Amant;  
 „ Il faut que tous les iours, en ta sainte presence,  
 „ J'amende les deffauts, de mon adolescence,  
 „ Pour ne commettre plus , contre toy de pechez,  
 „ Je porte dans mon cœur , tous tes propos cachez,  
 „ Beny sois-tu, SEIGNEUR, pendant que tu m'enseignes,  
 „ Le grand chemin Royal, du Royaume, où tu Regnes,  
 „ Ma bouche a prononcé, comme vn divin Edit,  
 „ Le iuste sentiment, que ta bouche m'a dir,

que

„ Que ie veux preferer , à toutes les richesses,  
 „ Ne trouvant du plaisir, qu'en tes seules caresses ;  
 „ Le mediteray donc, sans cesse, iour & nuit,  
 „ Le bien qui me profite, & le mal qui me nuit:  
 „ Fay que j'ouvre les yeux, aux choses admirables,  
 „ Qui par tes volontez, sont si considerables,  
 „ Dessille ma paupiere, & montre moy le iour,  
 „ Quoy que ie sois encor, en ce mortel sejour,  
 „ Il est vray qu'en tout tēps, en tous lieux, à toute heure,  
 „ Le souhaite de voir , ta celeste demeure,  
 „ Pendant que ce desir, dans mon cœur est gravé,  
 „ Mon ame toute triste, est collée au pavé,  
 „ Attendant tous les iours, comme elle s'y confie,  
 „ Que ta seule parole, enfin la vivifie,  
 „ Aussi pour échapper à ta severité,  
 „ J'ay choisi le chemin, où va la verité,  
 „ Et parcouru tes loix , avec plus de vitesse,  
 „ Lors qu'en ouvrant mon cœur, tu bannis ma tristesse.

Avec cette Oraison , qui rend les Cieux contents,  
 Elle finit son vol, & *Prime* en mesme temps;  
 Quand le Soleil levant, monte sur l'hemisphere,  
 Autant pour l'admirer , que pour toute autre affaire,  
 Car cet Astre faisant, son journalier devoir,  
 Ne semble se lever , que pour la venir voir ;  
 Cette course achevée , avec vn peu de pause,  
 Pour monter derechef, la sainte se dispose.

Puis à l'heure de *Tierce*, avec les mesmes voix,  
 Recommence à voler, pour la troisième fois,  
 De ses DIVINS PORTEURS, l'ardeur se renouvelle,  
 Et tous viennent d'aboid , se ranger aupres d'elle,  
 Pour élever cette ARCHE, aux estages plus hauts,  
 Apres qu'elle a flotté, sur la mer de ses eaux,  
 Elle n'est pas plutôt , d'vn deluge sauvée,  
 Qu'elle est tout de nouveau, sur la terre élevée,  
 Si l'œil n'est ébloüi, de l'éclat qui la ceint,  
 Il est ravy de voir , enlever ce CORPS SAINT,

Qui dans ce haut estat , parmy tant de lumieres,  
 Semble déjà jouir, de quatre excellents DOÛAIRES,  
 Qu'auront vn iour aux Cieux, les corps des bien-heureux,  
 Celuy-cy de MARIE , estant pris pour vn d'eux ,  
 Car quoy que Penitente, il est comme IMPASSIBLE,  
 Ce qui ne se doit pas, estimer impossible ;  
 L'Air estant moins subtil, que sa SVBTILITE',  
 On ne sçauoit douter, de son AGILITE',  
 Sa CLARTE' se confond, avec celle du Pole ,  
 Pendant que vers le Ciel, elle vole & revole,  
 Ciel qui voit avec elle , exempte de danger,  
 Vn million d'oysaux, sous ses pieds voltiger,  
 Ce qui les rend confus, & leur Reyne marrie,  
 De voir qu'elle est si bas, au dessous de MARIE,  
 Aussi-bien dédaignant, ses hautes regions,  
 Elle ny plane plus, avec ses legions ,  
 Voyant que MAGDELINE, vsurpe son empire,  
 Et qu'il luy faut ceder, ou bien auoir du pire.

„ Quoy? (dit L' AIGLE) est-ce ainsi, qu'une fême d'as l'air,  
 „ Vient, avec tant de train, nous apprendre à voler,  
 „ Comme si nostre instinct ne peut, si ce n'est d'elle,  
 „ Sçavoir fendre à propos, le vent à tire-d'aile,  
 „ N'est-ce pas seulement , à nous, qu'il appartient,  
 „ De vaguer & voguer , en l'air , où l'on nous tient ?  
 „ Qui luy fait tant de fois, abandonner sa BAYME,  
 „ Pour nous venir morguer , iusqu'en nostre Royaume,  
 „ Si promptement sur nous, qu'el droit s'est elle acquisè  
 „ Et nostre region , est-ce vn pais conquis ?  
 „ Pourquoi nous courir sus, & passer nos frontieres ?  
 „ Avec ce camp-volant, & ces troupes altieres,  
 „ Quel dessein ont formé, ces bataillons espais ,  
 „ Qui nous donnent l'allarme, & troublent nostre paix,  
 „ Faudra-t'il habiter , la terre avec les hommes,  
 „ Si l'on viét nous chasser, des quartiers où nous sommes,  
 „ Qu'on nous laisse en repos, dans nostre appartement,  
 „ Et que chacun demeure , en son propre element.

Ainsi

Ainsi L'ATGLE se plaint , s'estimant ravalée ,  
 D'estre tant au dessous , d'une telle volée ,  
 Pendant que MAGDELINE , avec ses forts soutiens ,  
 Continüe, en volant , ses premiers entretiens,  
 Qui sont de reciter, les Hymnes de ses Heures,  
 Jusques à son retour, de ces hautes demeures ;  
 Il me semble l'ouïr , qui dit devotement,  
 Celuy du S.ESPRIT, tout au commencement,  
 Où son amour ardent , implore l'assistance ,  
 Du mesme qui l'inspire, à faire penitence,  
 Apres l'avoir conduite, en ce vaste desert,  
 Où se gagne la grace, où le peché se perd,  
 Où la sainte chaleur , de sa divine flamme,  
 Enleve tout d'un coup , & son corps , & son ame ,  
 Esprit qui fait icy, de ses Anges, de vents,  
 Et ses ministres feux, qui brulent les vivants,  
 Ainsi MARIE en l'air, avecque cette armée,  
 Au celeste brasier, est toute consumée,  
 Mais en telle façon , & jusques à ce point,  
 Que ce vent l'entretient & ne l'amortit point,  
 Enfin le S.ESPRIT, vole à Tierce avec elle ,  
 En forme de Colombe , aussi blanche que belle,  
 Et ceux qui la portoient, apres quelque repos ,  
 Pour l'assister encor, reviennent à propos ,  
 N'estant guere éloignez, de sa sainte personne ,  
 Sans se faire appeller , sans que la cloche sonne.

J'entends ce corps d'Armée, aussi beau que hardy,  
 Qui vient tout prest à Sexte, autrement à Midy,  
 Au temps que le Soleil, a sa chaleur plus forte,  
 Cette troupe Angelique , encore vn coup l'emporte,  
 La ravit à soy-mesme , & la remet au iour,  
 Ne la pouvant souffrir , en ce triste sejour ,  
 Vn vol si merveilleux , est capable en sa source ,  
 D'arrester le Soleil, au milieu de sa course,  
 Voyant comme son char , & ses quatre chevaux,  
 Trouvent en leur chemin , de si puissants rivaux,

Qu'elle peut surpasser, en son cours sa vitesse,  
 Et semble aller du pair, avecque sa hauteur,  
 Qui n'a pour conducteur, qu'un Ange, & voilà tout,  
 Au lieu que MAGDELEINE, en a mille par tout;  
 Son train est donc plus grand, que tout autre équipage,  
 Si chaque esprit luy sert, de valet, ou de page,  
 O qu'il fait bon la voir, passer en cet estat,  
 Autant accompagnée, ou plus qu'un Potentat.

Je la revois à *None*, après *Sexte* finie,  
 De ce mesme escadron, divinement munie,  
 Pendant qu'elle revient, & paroît tout exprès,  
 Pour un cinquième vol, dans trois heures après,  
 Et dit, dans le transport de sa sublime extase,  
 Le Psaume commencé, que son cœur paraphrase,  
 C'est donc, en parcourant la plaine de ces champs,  
 Qu'elle medite ainsi, les vers les plus touchants.

„ Admirables, SEIGNEUR, sont tous vos témoignages,  
 „ Mon ame les admire, avec que les plus sages,  
 „ Qui ne semblent avoir, appris en tout leur cours,  
 „ Que la belle clarté, de vos charmants discours,  
 „ Ainsi le plus souvent, sur la terre où ie couche,  
 „ Pour humer vostre esprit, j'ay fait ouvrir ma bouche,  
 „ Parce que tout le but, de mes contentements,  
 „ N'estoit que le desir, de vos commandements,  
 „ Lettez doncques les yeux, sur cette miserable,  
 „ Et ne la jugez pas, suivant qu'elle est coupable,  
 „ Si vous me l'avez dit, daignez dresser mes pas,  
 „ Et dans ce haut chemin, ne m'abandonnez pas,  
 „ Voyez comme mes yeux, sont deux sources de larmes,  
 „ Pour avoir contre vous, osé porter les armes;  
 „ Le trouble en même temps, s'est emparé de moy,  
 „ Et ie n'ay medité, que vostre sainte Loy,  
 „ Lorsque par mes clameurs, j'ay frappé vos oreilles,  
 „ Qui ne dédaignent pas, d'en ouïr de pareilles;  
 „ Parce qu'elles disoient, du profond de mon cœur,  
 „ ENCOI que PECHERESSE, exaucez mon SEIGNEUR,  
 „ C'est

» C'est dès le point du iour, mesme avant la lumiere,  
 » Que mes yeux, pour vous voir, ont ouvert leur paupiete,  
 » Considerer les biens, qui me sont accordez,  
 » Et toujourns mediter, ce que vous commandez,  
 » Je puis encor songer, pendant cette montée,  
 » Aux principaux des Juifs, qui m'ont persecutée,  
 » Mais l'horreur que j'avois, de leur meschanceté,  
 » Me faisoit d'autant plus, cherir vostre bonté.

» Enfin SEPT FOIS LE IOVR, avecque vos Saints Anges,  
 » Je me suis occupée, à chanter vos louanges,  
 » Passant toute la nuit, & le iour tout entier,  
 » En ce noble exercice, en ce sacré métier,  
 » Qui pourroit concevoir, la paix qu'experimente,  
 » L'Amé qui de vous seul, se declare l'Amante?  
 » Aussi pour ce sujet, mon Dieu, je vous promets,  
 » Que mes levres diront, des Hymnes à jamais,  
 » Parce qu'on me tira, de la gueule beante  
 » Des loups, quand ie n'estois, qu'une brebis errante,

Ainsi *None* achevée, avec son Oraison,  
 quelques heures apres, sortant de sa prison,  
 On remet de nouveau, MAGDELEINE en lumiere,  
 Pour reprendre l'effort, de sa course premiere,  
 Apres un si grand vol, qu'on ne peut secondet,  
 Elle est donc derechef, exposée au grand air.

*A Vespres* aussi-tôt, tout ce MONDE ANGELIQUE,  
 Se prepare à porter, cette sainte Relique,  
 Comme en l'ordre donné, d'une Procession,  
 Chacun veut celebrer, cette translation,  
 Toujourns de plus en plus, pendant toute la marche,  
 Au dessus d'elle-mesme, on éleve cette Arche,  
 Devant qui la musique, entonne de motets,  
 Qui devant les Corps Saints, doivent estre chantez,  
 Quand ils sont promenez, en pompe solemnelle,  
 Sous un Ciel de parade, & magnifique Ombelle,  
 Le bruit des instruments, durant tout ce beau tour,  
 Eveille promptement, les Echôs d'alentour ;

Et

Et quoy que la clameur , soit par tout redoublée,  
 La feste pour cela, n'en paroît pas troublée ,  
 Au contraire tout l'air, en devient plus serain,  
 Et la sainte en priant, s'adresse au Souverain.

„ Vien, dit-elle, SEIGNEUR, promptement à mon ayde,  
 „ Et sois dans mes malheurs, mon vniq. remede.  
 MARIE apres cela, commence en mesme temps,  
*Vespres*, mêlant sa voix , à ces tons éclatants.

„ O Seigneur, dont la main, des mondains me sequestre,  
 „ Toy qui dis à ton Fils , de s'assoir à ta dextre ,  
 „ Puisque tes ennemis , & les miens au tombeau,  
 „ Sous tes pieds abbatus, te seruent d'escabeau,  
 „ Et que j'ay ressenty, tes bontez paternelles ,  
 „ Me feras-tu pas voir , tes clartez eternelles ,  
 „ O Dieu , si ce sont là , tes eternels desseins,  
 „ De me faire briller, dans la splendeur des Saints,  
 „ Apres que LUCIFER, a bien perdu sa place,  
 „ Sa grandeur, sa beauté, son bonheur, & ta grace,  
 „ Puis-je pas craindre aussi, d'avoir la mesme fin,  
 „ Et tomber comme fit, vn si grand Seraphin,  
 „ N'estant pas, n'estant pas, comme il estoit vn Ange,  
 „ Mais vn fragile corps, plein d'ordure & de fange,  
 „ Aussi bien cét illustre, & premier criminel,  
 „ Fut aussi-tôt puny , d'vn supplice eternel,  
 „ Comme ont esté depuis, tant de méchants Monarques,  
 „ Roys, qui de ton courroux, ont ressenty les marques,  
 „ Et se sont veus enfin , apres tous leurs excez,  
 „ Sous tes pieds iustement, comme de pots-cassez ;  
 „ Tu feras donc cesser, ma crainte, & mes allarmes,  
 „ Si ie te donne à boire , au torrent de mes larmes,  
 „ Croyant pour ce sujet, de pouvoir derechef,  
 „ Elever jusqu'au Ciel, & mes yeux & mon chef,  
 „ N'ayant rien de plus cher , gravé dans ma memoire,  
 „ Que le desir que j'ay, de publier ta gloire.  
 „ Louiez encoir son Nom , enfants qui begayez,  
 „ Si vous ne pouvez pas, pour le moins essayez,

„ QUOY

„ Quoy qu'à la verité , ce nom soit ineffable,  
 „ Du levant au couchant, il est toujours louable,  
 „ On sçait bien que sa gloire, est par dessus les Cieux,  
 „ Toutefois sur la terre , il abbaisse les yeux,  
 „ Par sa grande bonté, qui iamais n'est tarie,  
 „ Il tire du fumier, le pauvre qui l'en prie ,  
 „ Pour le mettre en honneur, & le loger au rang,  
 „ Que tiennent près de luy, les Princes de son sang.

Ayant finy ce Psalmes, elle en commence encore,  
 Vn troisiéme à l'honneur, de celuy qu'elle adore,  
 Et tout haut dans les airs , chante au son des clairons.

„ Dans la maison de Dieu , quelque iour nous irons,  
 „ Puisque déjà mes pieds , & ceux de mon escorte,  
 „ Se sont comme arrestez , sur le sueil de la porte ;  
 „ Car c'est là, qu'ont monté, les tributs du Seigneur,  
 „ Pour confesser son Nom , digne de tout honneur,  
 „ Belle IERUSALEM, vers qui toujours j'avance ,  
 „ Fay couler de tes tours , la paix & l'abondance,  
 „ Sur tous ceux qui te sont entierement soumis,  
 „ Et que tu mets au rang, de tes plus chers amis.  
 „ Helas ! il me souvient , que quand nos adversaires,  
 „ S'élevant contre nous, comme de faux corsaires ,  
 „ Nous ayant exposez, sur vn méchant bateau,  
 „ Nous estions engloutis, dans le ventre de l'eau ,  
 „ Pendant que leur furie, & la fureur de l'onde ,  
 „ Agitoit sur la mer, nostre nef vagabonde ,  
 „ Si le bras du Seigneur, & plus long & plus fort,  
 „ Ne nous eusse conduit , heureusement au port ;  
 „ Qu'il soit doncques beny , par mille feux de ioye,  
 „ Pour n'avoir pas permis, que nous fussions leur proye,  
 „ Ny que dans cet estat, la colere d'iceux,  
 „ Comme vn loup affamé, nous mit la main dessus ,  
 „ Nostre ame cependant, sans en estre pipée,  
 „ Des lacets des chasseurs, s'est enfin échappée,  
 „ De mesme qu'un oyseau, qu'on veut prendre à la g'u,  
 „ Nous sommes delivrez, puisque Dieu la voulu ;  
 „ Mettons

- „ Mettons doncques en luy , toute nostre esperance ,  
 „ Et l'appellons touiours , à nostre aide & defense ,  
 „ Puis qu'il à fait pour nous , & la terre & les Cieux ,  
 „ Iamais nous ne sçaurions , faire ny dire mieux .  
 „ Et toy IERVSALFM , toy Cité , qui le loges ,  
 „ Dois-tu pas avec nous , entonner ses eloges ,  
 „ Puisque c'est luy qui t'a , munie en toutes parts ,  
 „ Fortifié tes tours , tes portes , tes remparts ,  
 „ Beny tes citoyens , & comblé de sa grace ,  
 „ Le nombre des enfans , de ta seconde race ,  
 „ Qui , ( tous tes ennemis , & tes maux dissipez , )  
 „ Te veut faire appeller , la VISION DE PAIX :  
 „ L'œil de tout l'Orient , la gloire de l'Asie ,  
 „ Que sa main de la fleur du froment rassasie ,  
 „ Pendant que sa parole , arrose ton terroir ,  
 „ Digne d'estre le thrône , où ce Dieu veut s'asseoir ;  
 „ Enfin mille faveurs , & douces influences ,  
 „ Qu'il fait pluvoir sur toy , pour qui sont ses finances ,  
 „ Sçache donc que iamais , nulle autre Nation ,  
 „ N'a receu comme toy , sa benediction .

## H Y M N E .

- „ **I**ERVSALÉM bien-heureuse ,  
 „ Dite VISION DE PAIX ,  
 „ De vous toujours Amoureuse ,  
 „ Je ne pense desormais ,  
 „ Qu'à la clarté glorieuse ,  
 „ De vos celestes Palais .

- „ Comme une Epouse nouvelle .  
 „ Pour estre jointe au Seigneur ,  
 „ Toute sainte , toute belle ,  
 „ Et digne de tout honneur .  
 „ O Ville , vous estes celle ,  
 „ Où reside mon bon-heur .

„ Vos places, vos murs, vos portes ,  
 „ Dans un air serain, & pur ,  
 „ Sont rayonnantes , & fortes,  
 „ De perles , d'or, & d'azur,  
 „ Où n'entrent que les cohortes,  
 „ Qui souffrent l'âpre, & le dur.  
 „ Ce sont les pierres polies,  
 „ Du rabot , & du marteau,  
 „ Dont elles sont embellies ,  
 „ Que la scie , & le ciseau ,  
 „ De l'ouvrier font si jolies ,  
 „ Pour un bâtiment si beau.  
 „ Dans l'Universelle sphere ,  
 „ Qu'aucun jamais ne comprit ,  
 „ Gloire soit à Dieu le Pere ,  
 „ Au Fils, à son saint Esprit,  
 „ Souhait, que chacun doit faire ,  
 „ Tant de voix, que par écrit.  
 „ Comme ie m'apperçois, que le Soleil se couche,  
 „ Le veux encor avoir, son saint Nom à la bouche,  
 „ Et lors que ce flambeau , va s'éteindre en la mer,  
 „ Au feu de son amour, le mien doit s'allumer,  
 „ Pour donc continuer, cette sainte pratique,  
 „ Faut-il pas après l'Hymne, entonner le Cantique ?  
 „ Puis que i'eus autrefois , mon Dieu pour Advocat,  
 „ Le moins que ie luy dois , c'est vn Magnificat.  
 „ Mon ame en ces hauts lieux, le Seigneur magnifie,  
 „ Et mon esprit ravy , toûjours le glorifie,  
 „ Parce que nonobstant , sa haute qualité ,  
 „ Il a veu sa servante, & son humilité,  
 „ C'est donc pour ce suiet, que la race future ,  
 „ Benira quel que iour, mon heureuse aventure ,  
 „ A cause qu'il a fait, choses grandes pour moy,  
 „ Me mettant au dessus, de tout ce que ie voy,  
 „ Lorsque par vn excez, de sa misericorde,  
 „ Il fait que près du Ciel, mon corps loger aborde,  
 „ Pointant

„ Pointant toujours en haut , au lieu de tendre en bas,  
 „ Il manifeste assez , la force de son bras,  
 „ Par qui nostre foiblesse, est toujours soulagée,  
 „ Et me soutient en l'air , apres m'avoir changée,  
 „ Pendant qu'il met abas , les esprits orgueilleux,  
 „ Qui veulent s'égalier, à ces monts sourcilleux,  
 „ Comme ces potentats, ces Princes de la terre,  
 „ Dont il a pû casser, le siege comme verre,  
 „ Il a donc abbatu, les thrones & les Daiz,  
 „ De ceux que iustement, sa main a degradez,  
 „ Pour élever sur eux , les humbles qui s'abaissent ,  
 „ Et reconnoissent Dieu, parce qu'ils se connoissent ,  
 „ Pour l'entretien du pauvre, il veut se faire Pain,  
 „ Et le riche est laissé, vuide & mourant de faim,  
 „ Il a pris son enfant ISRAEL, pour luy faire,  
 „ Misericorde en tout, & le traiter en Pere,  
 „ Ainsi qu'en assura, la même verité,  
 „ Nos ayeuls, Abraham , & sa posterité.  
 „ Gloire au Pere, à son Fils, au S.Esprit encore,  
 „ Du tombeau du Soleil, au berceau de l'Aurore,  
 „ Comme au commencement, & devant tous les iours,  
 „ De toute Eternité, maintenant & toujours.

La Sainte encor vn coup, est en l'air exposée,  
 Fort peu de temps apres , qu'elle s'est reposée ,  
 Pour la septième fois, elle vole en ces lieux,  
 Et i'entends que déia , dans le chemin des Cieux,  
 De louanges de Dieu , mille bouches remplies,  
 Avecque MAGDELEINE, ont commencé *Complies*,  
 Sur le point que la nuit, estend son manteau noir,  
 Pour rehausser l'éclat , de son beau promenoir ,  
 Mille brillants flambeaux, sur la celeste voûte,  
 S'embtent s'estre allumez, pour éclairer sa route;  
 Tant de lampes ne font, qu'une même clarté,  
 Afin qu'elle ne prenne, vn chemin écarté,  
 Mais pour aller tout droit , dans cette belle voye,  
 Elle n'a pas besoin , de tant de feux de ioye;

Ces puissants Conducteurs, qui la portent la haut,  
 Luy donnent de clarté, tout autant qu'il en faut,  
 Et le Ciel peut bien voir, qu'elle (à cette heure induë,)  
 N'a que faire des rais, de sa lampe pendüë,  
 La plus obscure nuit, pour elle est sans horreur,  
 Incapable de chute, & moins encor d'erreur,  
 Au contraire on diroit, à voir tant de lumiere,  
 Que le Soleil revient, sur sa roue premiere,  
 Et que ce curieux, à voulu reculer,  
 Soit pour luy faire hommage, ou pour la voir voler.

Lors qu'en ces regions, si vastes, & si hautes,  
 Elle veut s'occuper, à confesser ses fautes,  
 Et s'employer ainsi, pendant cette heure-là,  
 Offrant de tout son cœur, à Dieu tout ce qu'elle a,  
 Elle élève ses mains, vers le Ciel Empirée,  
 Pour faire vn sacrifice, au temps de la soirée,  
 Où près de son beau corps, lumineux de tout point,  
 L'Estoille de VESPER, ne paroît du tout point,  
 Encor bien que ce soit, au temps que son or brille,  
 Que ce nouvel éclat, luy dérobe, & luy pille.

Comme cela se passe à sa confusion,  
 La sainte cependant, fait sa confession,  
 INVOQUE le secours, implore la clemence,  
 Et la bonté de Dieu, qu'elle sçait estre immense,  
 Pour avoir tant de fois, de son divin Sauveur,  
 Dans son affliction, ressenty la faveur,  
 Puis elle le supplie, avec le même zele,  
 D'exaucer sa priere, & d'avoir pitié d'elle,  
 Apres elle s'adresse, aux mondains insenséz,  
 Et les fait souvenir, de leurs crimes passez.

„ Helas ! jusques à quand, dit-elle, enfans des hommes,  
 „ Mettrez-vous en oubly, la terre dont nous sommes,  
 „ Quand mediteriez-vous, plus serieusement,  
 „ Que tout n'est icy bas, qu'un pur amusement,  
 „ Que tout est vanité, tromperie, & mensonge,  
 „ Et que tous vos plaisirs, passeront comme un songe,

„ N'avez donc plus le cœur , ainsi qu'auparavant ,  
 „ Comme vn balon enflé, gros, & remply de vent,  
 „ Pour moy voyant finir, ma misere passée ,  
 „ L'attends apres cecy, d'estre enfin exaucée,  
 „ Puisque tout contribué, à mon soulagement,  
 „ Pour n'estre confonduë , au iour du iugemet.  
 „ En vous, Seigneur i'ay mis, toute mon esperance,  
 „ Iusqu'à ce que ie sois, en vn lieu d'assurance ,  
 „ Et maison de refuge, illustre en sa hauteur,  
 „ Où toujourns vous serez, mon puissant Protecteur ,  
 „ C'est donc entre vos mains, que ie remets mon ame,  
 „ (Que vous avez sauvée , en vn gibet infame,)  
 „ Attendant que ie dorme , en l'Eternel repos.

C'est ainsi que MARIE, acheve ses propos,  
 En achevant aussi, du iour l'heure dernière,  
 Pour voir à son retour, l'ETOILE MATINIERE,  
 Avec le mesme train, de ces aîlez Atlas,  
 Qui portent ce fardeau, sans iamais estre las ,  
 Espaulée en tout temps, de ces troupes fidelles,  
 Qui la tiennent toujourns, à l'ombre de leurs aîles,  
 Avec ce regiment , qui par tout la conduit ,  
 Elle n'est point suiette , aux frayeurs de la nuit;  
 Car pour elle l'on voit , la campagne allumée,  
 Comme estant, d'Israël la colonne enflammée ,  
 La verité d'un Dieu, luy servant d'un escu,  
 Si fort, que qui l'attaque, en demeure vaincu,  
 Mais d'une telle trempe, & si fort favorable,  
 Qu'aux traits les plus aigus, il est impenetrable.

C'est enfin vn bouclier, que rien ne peut fausser,  
 Et que flèches ny dards, ne peuvent offenser,  
 Soit qu'ils volent le iour, ou pendant les tenebres ,  
 Ils ne peuvent porter , aucuns effects funebres:  
 On en verra tomber, dix mille à ses côtez,  
 Si comme MAGDELEINE, ils ne sont pas portez,  
 Et tous feront bien-tôt, si le Ciel ne les pare,  
 Le saut que fit en mer , le temeraire ICARE,

Comme

Comme avoit encor fait, l'étourdy PHAËTON,  
 Qui tomberent tous deux, prenant vn trop haut ton.

Mais sur de tels souâtiens, nostre admirable sainte,  
 ( Bien loin en cét estar , d'avoir aucune crainte, )  
 A l'ombre du Soleil, qui n'a point d'Occident,  
 Elle peut defier, tout sinistre accident ,  
 Car quel temple pourroit, avoir aucun pinnacle,  
 Qui fût plus élevé , que son haut tabernacle ,  
 Que difficilement, on pourroit approcher,  
 Sans courir aussi-tôt , risque de trebucher.

Mais pendant qu'elle fait, cette course nouvelle,  
 „ Benissez, & loüiez, le Seigneur, ( vous, dit-elle, )  
 „ Et vous tous maintenant, qui vous glorifiez,  
 „ D'estre ses serviteurs, & vous y confiez,  
 „ Qui demeurez debout , en sa maison dorée,  
 „ Dont vous pouvez avoir , à tout moment l'entrée ,  
 „ Quand l'horreur de la nuit, vient saisir les humains,  
 „ C'est lors, que vous devez, vers luy lever vos mains,  
 „ Afin qu'après cela, vostre sainte priere,  
 „ Soit portée à l'instant , iusqu'à son sanctuaire.

Ce *Psalme*, estant finy, la sainte chante apres,  
 Et recite tout haut, l'Hymne fait tout expres,  
 Pour plus heureusement, TERMINER la iournée,  
 Continuant ainsi, tous les iours de l'année.

H Y M N E .

„ **A** vant que la clarté du iour ,  
 „ Acheve son illustre tour ,  
 „ Venez promptement , ó mon Dieu ,  
 „ Pour me garder en ce haut lieu .

„ Venez terminer mes ennuis ,  
 „ Chasser les phantômes de nuits ,  
 „ Et lier si bien l'ennemy ,  
 „ Qu'il ne nuise au corps endormy .

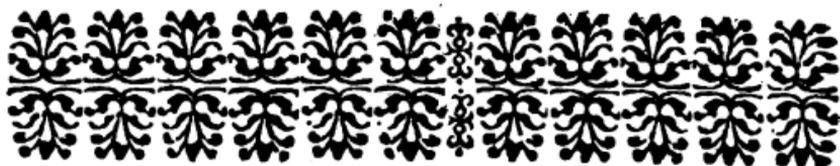
„ *Faites, ô Pere tout puissant,*  
 „ *Par vostre cher Fils innocent ,*  
 „ *Et par le S.Esprit aussi ,*  
 „ *Tout ce dont ie vous prie icy.*

„ C'est maintenât, SEIGNEUR, que rien ne m'épouvante,  
 „ Quand vous congediez, en paix vostre servante ,  
 „ A Cause que mes yeux, en veillant, ont pû voir,  
 „ Et vostre salutaire , & vostre grand pouvoir,  
 „ Produit publiquement, à la face du monde ,  
 „ De tous les habitans, de la terre & de l'onde,  
 „ Comme estant la lumiere , & le iour d'ISRAËL,  
 „ De qui nous attendons, vn bien perpetuel ?

Elle ne craint donc rien, cette gendarmerie,  
 N'estant que pour garder, ou regarder MARIE,  
 Qui peut appeller ceux , qui suivent tous ses pas ,  
 Autant d'ANGES GARDIENS, qui ne la quittent pas ;  
 Et j'ose bien nommer, ces bandes militaires,  
 Divins passe-volans , celestes volontaires,  
 Commandez & mandez , les vns pour la porter,  
 Les autres avec ordre, expres de l'escorter,  
 Ne faut-il pas aussi, que tout le Ciel regarde,  
 Ces beaux esprits sans corps, qui font son corps de-garde.

Oüy, di-je, ces esprits, avec leurs doux accords,  
 Qui s'estiment heureux, d'estre ses garde-corps,  
 Puisque ces troupes sont, toujourns entretenûes,  
 Pour la faire voguer , ou voler sur les nues.

Voilà comme MARIE, estant là de retour,  
 Finit heureusement, les sept heures du iour,  
 Ainsi s'entretenant , en ce saint exercice ,  
 Elle chante bien haut, tout le DIVIN OFFICE ,  
 Mais nous nous égarons, craignons de trop oser,  
 Descendons avec elle, allons nous reposer.



L A

## MAGDELEINE.

## LIVRE DIXIEME.

**Q**'Est apres ces transports, triomphes, & fanfares,  
 Ces hauts emportemens, vers les celestes phares,  
 ( Qui brillent sur l'azur du doré firmament, )  
 Qu'il nous faut retourner, sur le bas element,  
 Revien, MYSE, revien, de la haute campagne,  
 Faire vne station, au bas de la montagne,  
 R'entre dans cette BAYME, & voy ce triste objet,  
 Tout propre à te fournir, vn funeste suiet ;  
 Deplorable argument, d'une triste ELEGIE,  
 Qui pour ces accidents, à beaucoup d'energie,  
 C'est icy que ton encre, aura cette couleur,  
 Qu'il faut pour bien depeindre, vne grande douleur ;  
 Je remarque déja, qu'elle devient plus noire,  
 Pour faire remarquer, l'endroit de cette histoire,  
 Et comme s'est icy, qu'il faut prendre le dueil,  
 Avant que d'approcher, le lieu de son cercueil.

CHANTE donc en pleurant, MYSE triste, & ioyeuse,  
 VNE MORT DEVANT DIEU, tout à fait PRECIEUSE ;  
 Accorde moy ton luth, en cette affaire icy,  
 Allonge luy les nerfs, pour mon cœur retrecy,  
 Force le doucement, oblige-le de dire,  
 Que MAGDELEINE enfin, nous quitte, & se retire,  
 Torture le si bien, qu'il puisse clairement,  
 Apprendre & declarer, l'état de son tourment ;

Déchire en cette mort, ses arides entrailles;  
 Pour luy faise tout haut, sonner les funeraillès,  
 Que la voute du luth, & celle du Rocher,  
 Fassent, en resonant, l'office du clocher.  
 que le lugubre son des Echôs languissantes,  
 (Par ce trépassement, que tu pleures & chantes,)  
 Reponde maintenant, pendant que le Ciel plût,  
 Au double carrillon, du clocher, & du luth;  
 Marie avecque luy, puisque MARIE est morte,  
 La plus mourante voix, que la tristesse porte,  
 Afin qu'à tes regrets, mon humeur concourant,  
 Ne puisse respirer, qu'un air triste & mourant.  
 Musiciens du Ciel, il faut en cette grotte,  
 Prendre un ton différent, & changer là de note;  
 Vous devez en sa mort, nous faire ouïr un air,  
 Tout autre que celui, que vous chantiez en l'air;  
 Il faut, il faut avoir, de nouvelles Musiques,  
 Avec les instruments, les plus melancholiques,  
 Dites-nous, en laissant, tous ces beaux airs de cour,  
 De Cantiques de mort, non de chansons d'amour,  
 que tout puisse attrister, Hymne, Verset, Antienne.  
 que le plain-chant plaintif, soit A LA LYDIENNE;  
 que les funebres tons, & lugubres accents,  
 Puisse de cette mort, instruire les passants,  
 qu'enfin, les airs ioyeux changez en THRENODIE;  
 Tout vostre chant ne soit, qu'une PALINODIE.

MORTELS avec ceux-cy, plaignez autour du corps,  
 De l'Amante du Roy, des vivants & des morts,  
 Donnez du sentiment, aux choses insensibles,  
 Par de regrets publics, & de douleurs visibles;  
 Ne soyez donc icy, faintement attristez,  
 que pour nous témoigner, le deuil que vous portez.

Et vous, petits ruisseaux, fils des grandes fontaines,  
 Ne grossirez-vous pas, pour arroser les plaines?  
 En nous prêtant icy tout vostre argent fondu,  
 Pour nous faire pleurer, ce grand thesot perdu.

Grands

Grands fleuves, qui toujours, passant iusqu'aux extrêmes,  
 Semblez & vous fuir, & poursuivre vous-mêmes,  
 Murmurez-vous pas, de sçavoir, en passant,  
 Que MARIE est déia, passée en nous laissant,  
 N'irez-vous pas d'abord, vne autrefois plus viste,  
 Annoncer cette mort, au pais D'AMPHITRITE,  
 Allez donc, puisqu'elle est, dans le nombre des morts,  
 Et faites en courir, le bruit iusqu'à ses bords,  
 Afin qu'après ce coup, l'eau de vostre grand'mere,  
 Par celle de nos yeux, devienne plus amere,  
 Et que prenant le ducil, dès qu'elle l'aura sçeu,  
 Elle soit la MER NOIRE, en perdant tout son bleu,  
 Ou plutôt la MER MORTE, après vostre voyage,  
 Allez enfin gronder, d'un si fâcheux message,  
 Et sans plus retarder vn si iuste dessein,  
 Allez tôt descharger, ce regret en son sein.

Miroirs si naturels, faits d'un crystal liquide,  
 Peintres, qui faites voir, sur vne toile humide,  
 (Avecque vostre argent, qui n'est pas monnoyé.)  
 Le portrait du Soleil, à fond d'or, mais noyé,  
 Si bien que l'on diroit, qu'une chute seconde,  
 Precipite son fils, ou luy même dans l'onde,  
 Comme lorsque tombé, pour sa honte & son dam,  
 Il éteignit ses feux, aux eaux de l'Eridan.  
 Après avoir brulé la moitié de la terre,  
 Que Jupiter vengea, par vn coup de tonnerre,  
 Qui fit en mesme temps, faire à cet orgueilleux,  
 Et trop hardy cocher, le vray saut perilleux.  
 Vous qui nous faites voir, vne si belle image,  
 Luy servant de bassin, pour laver son visage,  
 Et les tâches qu'il a, quand, y réfléchissant,  
 Vous semblez luy donner, vn bain rafraichissant.  
 Fontaines, ie vien donc, après cette disgrâce,  
 D'un torrent de mes pleurs, troubler vostre surface,  
 Et comme ie me sens, tout troublé de soucy,  
 Pour le même suice, vous les ferez aussi.

O vents, quittez icy, toute vostre furie,  
 Pour soupirer apres, cette mort de MARIE,  
 Sans les défaire en terre, & les faire sur l'eau,  
 Laissez-là les fillons, soufflez vers son tombeau,  
 Comme pour honorer, ce thésor qu'il enferme,  
 L'honneur & le bon-heur, de cette terre ferme,  
 Où touiours vers le Ciel, elle vint soupirer,  
 Jusqu'au dernier moment, qui la fit expirer.

Paroissez-en émeus, Rochers inébranlables,  
 Sans paroître à ce coup, du tout invulnerables,  
 Et vous laissez toucher, de quelque sentiment,  
 De mesme que le fer, pour l'amour de l'aymant,  
 Qui le fait émouvoir, qui l'attire, l'accroche,  
 Et le ravit à soy, pour peu qu'il en soit proche.  
 Vous n'estes pas plus durs, que ce rude metal,  
 Pour donc pleurer icy, fondez vostre chrystal.

AIR humide, & pleureux, il faut en cette affaire,  
 Nous fournir toute l'eau, qui sera nécessaire,  
 C'est à toy maintenant, de faire ton devoir,  
 En pleuvant de pleurer, en plurant de pleuvor,  
 Que sur ce triste lieu, ton humeur noire tombe,  
 Afin que ta rosée, arrose cette tombe,  
 Fais donc ce que de toy, chacun doit esperer,  
 Et pleure celle-là, qui ne fit que pleuser.

En cette occasion, nous demandons encore,  
 Les larmes de l'Iris, & celles de l'Aurore,  
 Où les mêmes plutôt, que le Sauveur ietta,  
 Quand le LAZARE mort, pleuré, ressuscita.

OYSEAVX taisez vous tous, excepté PHILOMEL,  
 Si vous n'avez appris, à vous plaindre comme elle,  
 De l'affront que luy fit, son sale ravisseur,  
 Encor bien que ce fût le mary de sa sœur,  
 Lors qu'errant dans les bois, la pauvre infortunée,  
 A deploré l'inceste, est encor obstinée,  
 Apprenez à gémir, ou cessez de chanter,  
 Si vous ne sçavez pas, en cela l'imiter,

Ou du moins regrettez, le mal qui nous arrive,  
 Et plaignez celle là, qui fut toujours plaintive,  
 Cieux, changez de couleur, soupirez, doux zephirs,  
 Et vous contenterez nos plus ardens desirs.

Aquatiques chenus, CYGNES melancholiques,  
 qui faites en mourant, vos plus douces musiques,  
 Ou mourez en chantant, encor que vous pleuriez,  
 Ou chantez pour le moins, comme si vous mouriez.

CHESNES, Ormeaux, & Pins, humiliez vos testes,  
 Sous le pesant fardeau, des pertes que vous faites,  
 Que si vous n'estes pas, capables d'amitié,  
 Qu'au moins vostre façon, fasse voir la pitié,  
 Quittez, ARBRES, quittez, vostre couronne verte;  
 Et paroissez icy, la teste découverte,  
 Nous vous interdisons, panaches, & rameaux,  
 Comme nous avons fait, leur ramage aux oyseaux,  
 Voyez seicher icy, toute vostre verdure,  
 Aux rigueurs d'une rude, & mortelle froidure,  
 Ou si vous aimez mieux, vous tenir de si près,  
 Metamorphosez vous, en autant de cyprés,  
 Afin que de ce lieu, la forme & la matiere,  
 Fassent voir un funeste, & triste cimetiere,  
 que si vous ne pouvez, souffrir un tel effort,  
 Ne paroissez icy, que comme du bois moit,  
 Que vos cheveux tombez, couvrent la terre en sorte,  
 qu'on y trouve un tapis, de couleur, REVILLE-MORTE,  
 Que vos bras décharnez, vers le Ciel étendus,  
 D'un excez de douleur, semblent s'estre fendus,  
 Et que presque abbatus, d'une telle secousse,  
 Ils ne soient plus couverts, d'une si verte mousse,  
 que vos Nymphes encor, comme aux plus fort hyverts,  
 Ny paroissent jamais, avec leur habits verts,  
 qu'on bannisse d'icy, toute la politesse,  
 Comme d'un lieu tout propre, à la seule tristesse,  
 que l'Orfraye effroyable, avecque les Hiboux,  
 Hurlent sur vos Rameaux, & nichent dans vos trous,

Soyez

Soyez-vous ébranlez, iusques à vos racines,  
 que chez-vous le printemps, se couronne d'épines,  
 Témoignant le regret, de ses thresors pillez,  
 Et que tous les Rosiers, de fleurs soient dépoüillez,  
 qu'enfin dans ce desert, chacun de vous s'appreste,  
 A n'estre desormais, qu'un tronc sec de squelette,  
 qu'a peine le Soleil, s'y puisse faire voir,  
 qu'on ny distingue plus, matin, midy, ny soir,  
 que ce beau lieu ne soit, (pour vne telle perte,)  
 que les restes affreux, d'une terre deserte,  
 qu'on y trouve par tout, & presque à chaque pas,  
 L'image de la mort, le tableau du trépas.  
 qu'en tout le champ voisin, vne seule fleurette,  
 Excepté LE SOUCY, ne leve point la teste,  
 que la seule PENSE'E, entre toutes les fleurs,  
 Ny boive près de luy, que l'eau qui vient des pleurs,  
 Et que le sentiment, de toute la nature,  
 Y découvre aux mortels, cette triste aventure.  
 Que la mort fasse voir, sous ce Roc tout mouillé,  
 Sa couronne brisée, & son sceptre rouillé,  
 Pour avoir démoly, ce TEMPLE venerable,  
 Qui conservoit d'un Dieu, le portrait Adorable,  
 Ce chef d'œuvre des Cieux, qui furent les Autheurs,  
 Et le firent l'objet de tant d'Adorateurs,  
 Pour avoir abbatu, cette haute STATVE,  
 qui sembloit ne devoir jamais estre abbatuë,  
 Dechiré ce TABLEAU, de tout point achevé,  
 Arraché cette PALME, ou ce CEDRE élevé;  
 Pour avoir renversé, cette TOVR de constance,  
 Et cassé ce MIROIR, CASSE' DE PENITENCE;  
 Rasé ce bel AVTEL, esteint ce CHANDELIER,  
 Atterré la celeste, & rompu ce PILIER.  
 Pour avoir sans respect, osé reduire en poudre,  
 Ce LAVRIER déjà sec, par un coup de la foudre;  
 De son soufflé mortel, amortissant ce feu,  
 Et ne laissant apres, que cendres sur le jeu.

Venez

Venez icy mortels, de qui l'ame souillée  
 A besoin d'estre en tout, & lavée & mouillée,  
 Faites vne lessive auprez de ce tombeau,  
 Qui fournira la cendre, & vos yeux toute l'eau,  
 Elle sera sans doute aussi blanche que bonne,  
 Si la contrition la frote, & la savonne,  
 Quand pour Dieu seulement, & la nuit & le iour,  
 Vous la ferez couler au feu de son Amour.

Venez tous les premiers, POTENTATS, ALEXANDRES,  
 Prendre sur vostre chef de ces benites cendres,  
 Ne les refusez pas, maistres de l'univers,  
 Vos lauriers pour cela n'en seront pas moins verds,  
 Conservez les-y donc, mais d'une telle sorte,  
 Qu'on ne puisse pas voir que le vent les emporte,  
 Favorable, ou contraire, & dans l'adversité,  
 Faisant toujourns vertu, de la necessité.

Comme on voit la poussiere au sommet de l'OLYMPÉ  
 (Sur qui pour sa hauteur, à grand'peine l'on grimpe.)  
 Demeurer immobile & sans émotion,  
 Parce qu'il est placé dans cette region,  
 Située au dessus des vents, & des tempestes.

Ainsi vous voyons-nous, estant ce que vous estes,  
 Sur les autres humains, comme sur les oziers,  
 Les cedres, ou les pins, par dessus les rosiers.  
 Puis donc que vous avez les mesmes destinées,  
 Humiliez icy vos testes couronnées,  
 Voicy grands Roys, voicy la terre qu'il vous faut,  
 Pour vous faire descendre au plus bas, du plus haut.

Avancez, avancez, genereux Capitaines,  
 Vous, qui morguez le Ciel de vos testes hautaines,  
 Regardez à vos pieds, pour ne faire vn faux pas,  
 Prenez le mot du guet, que donne le trépas,  
 Touchez cette VRNE icy, que la mort vous apreste,  
 Que ce beau POT EN MAIN, soit vostre POT-EN-TESTE,  
 Et pour vaincre la mort, par tout où vous serez,  
 TIREZ DE CETTE POUDRE, ainsi vous la tuerez.

Vous

Vous qui ne craignez point des canons le tonnerre,  
 Descendez, Cavaliers, & mettez pied à terre,  
**MORTE-PAYE**, approchez, cette mort vous payera  
 De la solde commune & vous satisfera,  
 Parce que vous l'avez toujourns portée en croupe,  
 Aussi bien que tous ceux, qui sont de vostre troupe,  
 Son Cor n'est que de terre, & le vostre est d'airain,  
 Il a pourtant sur vous vn pouvoir souverain,  
 Vos Drapeaux cederont à son Drap-mortuaire,  
 Quand vostre corps sera cousu dans vn suaire,  
 Quand le poul vous battra, si-tost que son tambour,  
 Pour venit vous sommer de changer de sejour,  
 Ou quand vous entendrez sa bruyante trompette,  
 Qui, par l'ordre du Ciel, sonnera la retraite.  
 La poudre avec le feu couvent sous ce tombeau,  
 La mine va jouier, atrestez-vous, tout beau,  
 Vous, qui cherchez la mort au milieu des batailles,  
 Et mesme bien souvent dans les trous des murailles,  
 Voulez-vous la trouver ? venez iusques-icy,  
 Car la vostre bien-tôt doit suivre celle-cy.

Vous qui de vos escus ne sçavez pas le nombre ,  
 Avars, qui tenez tant de Soleils à l'ombre,  
 Voyez-y celle-cy, reverez ce thresor,  
 Et n'idolatrez plus vostre argent, ny vostre or.

Fumiers couverts de neige , **AMYNTES** precieuses,  
 Des sepulchres blanchis figurez specieuses,  
 Pour qui conservez-vous ce visage blafard,  
 Que vous tenez caché sous l'escorce du fard ?

Vaines divinitez de ceruse & de plâtre,  
 Faites vous, des onguents de **MARIE**, vn emplâtre,  
 qui vous soit appliqué par d'autres Medecins,  
 que ceux qui vous ont mis tous ces noirs assassins.

Malgré le vermillon de vos petites bouches,  
 L'evantail de la mort chassera bien ces maouches  
 que vous semblez garder, pour en faire vn tribut  
 A l'idole enfumé de leur dieu **BÊLZEBUTH**.

O la chetive prise ! ô ridicule chaffe ,  
 Où le fard, est la glu des bestes qu'il enlase ,  
 Je ne m'étonne pas, si les coups d'éventail ,  
 Ne font point envoler , cét importun bétail.

Il faut pourtant sçavoir , qu'en l'hyver de vostre âge,  
 Elles mourront de froid, sur vostre faux visage,  
 Si le temps ne les prend, comme seigneur foncier,  
 La mort les doit abbatre , avec vn vent d'acier.

Visages balafrez , pantheres mouchetées ,  
 Tant l'hyver que l'esté , toujous bien éventées,  
 Si vous lisez ces VERS , vostre esprit pensera ,  
 Qu'vn iour vostre corps mort, dans la tombe en fera ;  
 Venez doncques icy , sans faire les rêtives ,  
 Idoles de la cour, éclatantes chetives;  
 Et prenez aussi bien, que tous vos favoris,  
 Pour vous enfariner, cette poudre d'IRIS.

Quand chacune de vous , seroit encor plus belle,  
 QV'HELENE, STATIRA, ROXELANE, ISABELLE ,  
 (La face découverte , & les masques ostez,)  
 La mort, pour vos miroirs , vous offre ces beautez.

Quand vous auriez tué , les Amants à douzaines ,  
 Apres leur avoir fait, endurer mille peines ,  
 Vous mourrez, & sçaurez , qu'apres ce triste jeu,  
 „ Telle est eendre aujourd'huy, qui n'estoit hier que feu.

Encor que vous soyez, si proprement fardées ,  
 Le temps, vieux laboureur, vous aura tôt ridées,  
 Et tous les blancs d'Espagne, avec les vermillons,  
 Ne pourront pas toujous , nous cacher vos sillons.

Orgueilleuses LAÏs, superbes AMARANTES,  
 Prenez, Cameleons, cent couleurs différentes ,  
 Par cent inventions , reparez vostre teint,  
 Vous n'empêcherez pas, qu'il ne soit tôt déteint.

N'oseriez-vous pleurer , cette mort de MARIE,  
 Pour ne voir vostre jouë, entierement fiétique,  
 Ne le faites donc pas , si cette EAU DE DEPART,  
 Qui couleroit des yeux , en separoit le fard.

Consultez pour le moins , cette terrestre glace ,  
 Qui vous doit à l'abord, faire changer de face,  
 Ce MIROIR des vivants , déjà parmy les morts ,  
 Pourra vous . faire voir, la fin des plus beaux corps.

Ne faites pas pourtant, vn iugement sinistre,  
 D'vn si sage, discret , & fidelle Ministre ,  
 Ce n'est pas vn gaucher, ou peintre mal adroit,  
 Ny de ceux qui font voir , le gauche au côté droit.

Il ne scauroit flater, qui luy fait de caresses,  
 Et vous devez sçavoir , que ses tristes ESPECES ,  
 Peuvent épouvanter, tous les INDIVIDVS,  
 Qui sont toujourns flatez, par tant d'autres pendus.

Mais, vous n'entendez pas, cette Philosophie,  
 A d'autres , passons outre, hommes , ie vous desie,  
 Venez, presentez-vous, taille-bras si cruel ,  
 Au tombeau de MARIE, il faut faire vn duel;  
 Ie vous donne le lieu, c'est le champ de bataille,  
 Où nous escrimerons, & d'estoc , & de taille,  
 La mort, la faux en main , va signer le CARTELS ,  
 Pour vous faire sçavoir, si vous estes mortels ,  
 Nous aurons de SECONDS, mais vn nombre innombrable,  
 Qui nous regarderont , pour faire le semblable ,  
 Et pour nous imiter , en apres de tout point,  
 Ils mettront tout à bas, & chemise & pourpoint,  
 La mort seule vivante , en aura la dépouille,  
 quand son fer rougira, moins de sang que de rouille,  
 Sçachez donc, & croyez , insensez fanfarons,  
 Qu'elle vous chauffera, bien-tôt les éperons.  
 Elle fera l'appel, mais d'vne telle sorte ,  
 Qu'il vous faudra sortir par vn fausse porte ,  
 Sans qu'il vous soit aisé, non pas mesmes permis,  
 D'advertit en passant, aucun de vos amis,  
 Comme vous aviez fait, dans les autres sorties,  
 Pour vaincre, & mettre abas, vos adverses parties,  
 Vous perdrez donc le temps , ayant le bras moins fort,  
 De demander la vie , à cette sourde mort.

Il faut se preparer , pour se battre avec elle,  
 Sans pouvoir plus long-temps differer la querelle ,  
 Et sans qu'en cét estat, vous puissiez esperer ,  
 Que quelque survenant, vienne vous separer,  
 Avant qu'elle vous ait, surpris en la carriere,  
 Vous ayant pris en traitre , & frappé par derriere ,  
 Pour vous faire tomber , tant soyez vous-puissants ,  
 Au CIMETIERE *he las ! non pas DES INNOCENTS,*  
 (Estant si criminels,) mais plutô<sup>t</sup> des cou<sup>p</sup>ables,  
 Si vous n'avez esté , d'un repentir capables,  
 Venez donc hardiment , vous porter sur ce pré,  
 Du sang de *MAGDELBINE*, encor tout empourpré.

A vous, jeunes cadets, si pimpants, & si braves,  
 Qui vous glorifiez , de devenir esclaves,  
 Des maistresses *PHILIS* , dans les foibles apas,  
 N'ont iamais captivé , qu'on sçache , le trépas.  
 Le tranchant de la mort, & ses flêches mortelles ,  
 Frappent d'un mesme coup, les laides, & les belles,  
 Ses armes n'ont iamais, manqué de triompher,  
 Et leurs charmes iamais, n'ont sçeu charmer son fer :  
 La sourde impitoyable, aveugle en ses atteintes,  
 Ne voit iamais les pleurs, n'entend iamais les plaintes,  
 Et toutes les beautez, avec tous leurs attairs ,  
 N'ont iamais émoussé la pointe de ses traits.

Malgré tous leurs appas, & leur cajollerie,  
 Leurs yeux doux & rians , tout pleins d'affecterie ,  
 La mort & non l'amour, pour punir ces tyrans,  
 Leur fera mieux que luy, faire les *YEUX MOVRANTS*.

Idolâtres Amants, de charongnes pompeuses,  
 Qu'en chantent, par leurs chants, ces *Syrenes* trompeuses  
 Sçachez , quand vous serez de ce monde bannis,  
 Qu'elles vous pleureront , comme leur *ADONIS*.

Dites l'Adieu dernier, à ces belles poupées,  
 Si bien, pour vostre mal, ou malheur équipées,  
 Qui vous éclaireront, comme font les *ARDENTS*,  
 Qui mencent dans l'aby<sup>s</sup>me , & vous laissent dedans.

Empruntant de couleurs, pour reluire & parêtrer ,  
Et montrant tous les iours , ce qu'elles voudroient estre,  
Sous leurs masques gluants , & distillez appas ,  
Nous font voir iustement, ce qu'elles ne sont pas.

Iettez doncques vos yeux, sur cette belle morte ,  
Et qu'aussi-tôt apres, l'humeur *Aqueuse* en sorte,  
Car n'estant que de boüe, & d'Argile pêtis,  
Sans eau, IEVNES MUGVETS, vous seriez tôt flêtris.

Prenez de cette poudre, avant vostre sortie,  
Elle sera pour vous POUVRE DE SYMPATHIE,  
qui peut consolider, & dedans , & dehors,  
Les blessures de l'ame , avec celles du corps.

Je voudrois bien pouvoir , malheureux & beau sexe ,  
Exorciser ce monde, ou Demon , qui vous vexe,  
Qui sans doute seroit, à deloger contraint ,  
Dans vn tel Cimetiere, aupres de ce corps Saint.

Enfin ie vous conjure , avec beaucoup d'instance ,  
De venir tous icy , pour faire penitence,  
que vos feux criminels , Dames, & Demoiseau x,  
Soient éteints, & noyez, au torrent de vos eaux.

MUSES, venez dresser vne CHAPELLE ARDENTE,  
Sur le corps consumé de la fidelle Amante,  
qui depuis si long-temps , brûla de charité,  
qu'enfin elle eut la mort , qu'elle avoit merité ,  
Mais ce fut vne mort, conforme à sa nature,  
Le seul trait de l'amour, ayant fait la blessure :  
Car estant sur son Roc, comme vn PHOENIX mourant,  
Au milieu de ce feu , celeste & devorant,  
(Son amour seulement, l'ayant faite malade,)  
Lançant vers son Soleil, vne amoureuse œillade,  
Elle imitoit fort bien , cét admirable oyseau,  
quand il est sur le point, de devenir nouveau.

Cét heureux habitant, de l'ARABIE HEVREUSE,  
Dont la vie est unique, & la MORT PRECIEUSE,  
Puis qu'il ne se nourrit, dans ses iours innocents,  
Que de chrême de Baüme , & de larmes d'eucens,

Euy,

Luy, qui de sa nature, & par sa destinée,  
 A d'un superbe atour, la teste, couronnée,  
 Sur qui pour crête on voit, à l'oyseau sans égal,  
 L'Aigrette Imperiale, ou pannache Royal,  
 Son duvet incarnat, & ses plumes dorées,  
 Estallent les beautez, des voûtes azurées,  
 Ses ongles d'escarlata, avec ses jambes d'or,  
 Font le lustre achevé, de son riche thresor,  
 Et ses yeux flamboyants, comme estoilles brillantes,  
 Ressemblent à peu près, d'écarboucles vivantes.  
 Il est toujours sans pair, comme il est sans parents,  
 Demeurant toujours vierge, en la fleur de ses ans,  
 Comme il l'est par apres, dans ses vieilles années,  
 Qui tout seul, les peut voir, de dix siecles bornées,  
 Quand il se sent chargé, de leurs poids ennuyeux,  
 Se voyant decrepit, il a recours aux Cieux,  
 Obligé d'implorer, en cette extrême affaire,  
 Le secours du Soleil, son meurtrier, & son pere,  
 qui luy donne la mort, pour le ressusciter,  
 Quand son âge pesant, le force à s'alliéter.

Lors cét Astre benin, voyant son Fils unique,  
 Couché sur vn beau liét, de bois aromatique,  
 ( Qui requerant son aide, & demandant secours, )  
 Semble dire tout haut, RENOUVELLEZ MES IOYRS<sup>s</sup>  
 Allume son bucher, exauçant sa Requeste,  
 Avec vne brulante, & brillante allumette,  
 C'est vn de ses rayons, dont il est offusqué,  
 qui le fait expirer, par vn soufflé musqué.  
 Ainsi, tout rajeuni, sur vn liét de canelle,  
 Il s'envole couvert d'une plume nouvelle,  
 Ses deux vieux éventails, demeurant consumez,  
 Aux feux par le Soleil, fraîchement allumez.  
 Apres son agonie, il a dans sa gesine,  
 ATTROPOS pour mourir, & pour vivre LVCINE,  
 Et trouve en l'Occident, de son triste tombeau,  
 L'Orient fortuné, de son joyeux berceau.

Sa Resurrection, digne de toute envie,  
 Fait d'une vieille mort, vne nouvelle vie,  
 Et par vn cas estrange, & miraculeux sort,  
 Le nid, d'où sort la vie, est le trou de la mort.

Tout de même ie voy, MAGDELEINE mourante,  
 Cette fille du Ciel, la Seraphique Amante,  
 Comme vn Phoenix brulé, du feu de son amour,  
 Qui dans quelques moments, perd & reçoit le iour,  
 Sans avoir aucun mal, sans autre maladie,  
 Que celle de l'amour, & de son incendie.  
 Estant donc sur son Roc, comme sur vn bucher,  
 (Attendant que la mort, vienne la détacher,)  
 Elle demande au Ciel, de finir son supplice,  
 Et lance ses regards au Soleil de iustice,  
 Qui, dardant ses rayons, pour luy donner l'essor,  
 La blesse doucement, avec ses flèches d'or,  
 Ainsi ce grand archet, d'un javelot de flamme,  
 En consumant son corps, fait envoler son ame,  
 La seule charité, luy décoche son trait,  
 Et l'amour fait le coup, que la mort eusse fait.

Ce cas inespéré, me remet en memoire,  
 Cette fable morale, ou fabuleuse histoire,  
 Qui porte que la mort, compagne de l'amour,  
 Faisant voyage ensemble, arriverent vn iour,  
 Sur le tard, fort lassez, dans vne hôtellerie,  
 Pour y passer la nuit, avec leur réverie;  
 Où quittant leur carquois, & flèches de conflict,  
 Se coucherent bien-tôt, tous deux en même liêt.  
 Mais pendant l'amour, qui iamais ne repose,  
 Sans attendre le iour, se leve & se dispose,  
 Pour se mettre en campagne, & cherchant son carquois,  
 Prend celuy de la mort, par mégarde, & sans choix.  
 Cela fait, il s'envole, emportant sur ses ailes,  
 Ses traits envenimez, & ses flèches mortelles,  
 Laisant au pied du liêt, les siennes, & le sien,  
 A la mort, qui dormoit, sans se douter de rien;

Mais peu de temps apres , se trouvant éveillée ,  
 Et sans trop de façon , promptement habillée,  
 Prend , à la bonne foy , les dards de Cupidon,  
 (Par ce volage enfant laissez à l'abandon,)  
 Puis apres le servant, de ces nouvelles armes,  
 Elle s'en va donner, de contraires allarmes:  
 Car, au lieu de tuer, par de coups plus heureux,  
 Voulant faire de fous , elle fait d'amoureux,  
 Mais non sans s'étonner de ce succès étrange ,  
 Ignorant sa méprise , en cet aveugle change,  
 Cependant que l'amour payoit de son côté,  
 De tributs à la mort, contre sa volonté.

Or disons maintenant , pour appliquer la fable,  
 Qu'on vit en cette mort, quelque chose semblable,  
 Qu'un accident pareil, se fit voir & parut ,  
 Dans le mesme moment, que LA SAINTE mourut ;  
 Et que la mort trompée , au lieu d'estre trompeuse ,  
 Luy tira droit au cœur, vne flèche amoureuse ,  
 Reüssissant si bien, elle n'eut point de tort ,  
 Accusons donc l'amour, car ce n'est pas la mort;  
 L'un, ny l'autre pourtant, n'ont point commis de crime,  
 Faisant cette sacrée , & celeste victime .  
 N'appellons pas ce coup favorable , inhumain,  
 Et n'en blâmons jamais , ny le trait ny la main,  
 Puis que cette ouverture, a bien tant d'avantage,  
 Que de faire sortir cet oiseau de sa cage,  
 ( Dont le chant & le vol, parurent si hardis, )  
 Qu'on peut bien , l'appeller , L'OYSEAU DU PARADIS .  
 Ainsi ce trait qui fit, pour la mort desarmée,  
 De cette vie éteinte , vne mort allumée ,  
 Nous met devant les yeux, dans un mesme séjour,  
 Le temple de la mort, & celui de l'amour.

C'est apres ce combat, qui n'a rien d'effroyable,  
 ( Dont l'issuë est heureuse , auant qu'elle est aymable, )  
 Qu'ayant déjà pû voir, LES ARMES qu'elle rend,  
 Le veux depeindre icy, LES ARMES, qu'elle prend.

LE BLASON immortel, de cette illustre Dame,  
 Est vn PHOENIX brulant, couronné d'une flamme,  
 Que l'on voit entouré, dans vn feu voltigeant,  
 De goutelettes d'or, & de larmes d'argent,  
 Dans ce char embrazé, cét oyseau qui piâse,  
 Regarde fixement, au Soleil *l'Epitaphe,*  
 Qui se lit au dessous, où cét Astre a cotté,  
 Peut faire remarquer, ce qu'elle avoit esté,  
 La fin de son amour, & de sa penitence,  
 Dont voicy la matiere, & toute la substance,  
 Pour donc vous en instruire, & pour mieux la sçavoir,  
 C'est de cette façon, que vous la pouvez voir.

*Celle qui gyst icy, fut vne Salamandre,  
 Qu'ensin le feu du Ciel, reduisit toute en cendre.  
 Un sepulchre si chaud, est plutôt un foyer,  
 Sur qui l'on voit toujours, la Roche larmoyer,  
 Sans qu'on puisse sçavoir, si cette eau veut l'éteindre,  
 Où si c'est seulement, pour pleurer & la plaindre,  
 Cette pluye a duré, depuis qu'elle y pleura,  
 Qu'elle en fit son repos, & qu'elle y demeura,  
 Distillant nuit & iour, dans cette grotte obscure,  
 Ainsi qu'un arrosoir, qui coule, & toujours dure.*

Après donc que vos yeux, ont remarqué cecy,  
 Avecque moy, passants, arrestez vous icy,  
 Et (pour ne recevoir, vn sensible reproche,)  
 Pleurons tous, comme fait cette insensible Roche.



L A

## MAGDELEINE.

## LIVRE ONZIEME.



PRES ces tristes chants, laissons là tout le dueil;  
 Pendant que ce S. Corps, repose en son cercueil,  
 Et que toute la cendre, est cōprise en cette VRNE,

Chantons le TE DEVM, au bout de ce *Nocturne*,  
 Ne soyons plus sous terre, allons revoir le iour,  
 Et rejettons la mort, pour parler de l'amour ;  
 Apres avoir pleuré, chantons quelque autre chose,  
 Et voyons tout l'éclat de son APOTHEOSE.

Pour décrire vn suiet, si haut & glorieux ,  
 Il faudroit emprunter vne langue des Cieux ,  
 Vn discours Angelique , & de bouches divines,  
 Pour louer dignement, la fleur des héroïnes,  
 Puisque nostre Phoenix , en cette qualité,  
 (Multipliant ses iours, pour l'immortalité,)  
 On peut voir maintenant l'Aigle renouvelée,  
 Apres avoir esté , du feu divin brûlée,  
 Il est vray, que la mort, avoit tout ravagé,  
 Mais l'amour aussi fort ,s'en est fort bien vengé.

Ne soyez doncques plus , solitaires & sombres,  
 Forests , vostre Soleil, vient dissiper vos ombres,  
 Arbres, paroissez tous, avec vos habits verts,  
 Et soyez en ce iour, pompeusement couverts,  
 Reprenez , reprenez vostre verte couronne ,  
 A ce couronnement de la sainte Amazonne,

Peupliers

Peupliers, pins, & sapins, chênes, tilleuls, ormeaux,  
En lauriers verdoyants, changez tous vos rameaux.

Cueillez mille bouquets, Nymphes hamadryades,  
Pour faire de festons, & parer des arcades,  
Qu'en vn si beau triomphe, aux espines, aux fleurs,  
L'on fasse succeder les roses ; & les fleurs.

FLORE', venez vous mesme, & toute vostre bande,  
Faire pour MAGDELINE, vne belle guirlande,  
Ne vous en faites pas, supplier derechef,  
Et composez la tôte, pour mettre sur son chef,  
Que la rose, le lys, le jasmin, l'helianthe,  
Le vis passe-velours, l'immortelle amaranthe,  
Et tout ce qu'au prin-temps, la terre peut donner,  
Ne soit plus employé, que pour la couronner.

Amoureux ROSSIGNOLS, qui chantez PAR NATURE,  
Faites-nous vn concert, en cette conioncture,  
N'épargnez pas icy, vos goziers ravissants,  
Pour réjouir l'oreille, & l'esprit des passants,  
Ioignez aussi vos chants, à ces joyeux ramages,  
Beaux hôtes de ce bois, de different plumages ;  
Volez avec cette Aigle, ou suivez-la des yeux,  
Pendant qu'elle s'en va, faire son nid aux Cieux ;  
Allez, tenez, volez, ie vous donne ma plume,  
Si vous voulez apprendre, à voler ce volume.

Après ie viens à vous, pour vous dire ce mot,  
Reprenez les beaux airs, que vous chantiez tantôt,  
Seraphins-embrasez, & tout rouges Choristes,  
Laissez-là les chansons, si lugubres & tristes,  
Les *ios*, les *peons* les acclamations,  
Doivent bien succeder aux lamentations,  
Qu'aux regions de l'air, qu'aux celestes bourgades,  
On entende éclater, fanfares, & chamades,  
Et, dans tous les quartiers, qui sont aux environs,  
Les differentes accords des luths, & des clairons ;  
Lors qu'elle monte aux Cieux, par de routes plus nettes,  
Et visite, en passant, les Palais des PLANETTES,

Qui

Qui d'abord, admirant son glorieux aspect,  
Luy rendent le devoir, l'hommage, & le respect,  
Puisque, quand elle passe, vn chacun dans sa sphere,  
Luy fait tous les honneurs, qu'il croit luy devoir faire.

LA LVNE, la premiere, en son front pâlisant,  
Iusqu'aux pieds de MARIE, abbaïsse son croissant,  
Qui luy sert d'une échelle, ou de marche argentée,  
Pendant sa glorieuse, & brillante montée.

Ainsi ce marche-pied, ou celeste escabeau,  
Que la lune luy fait, ne peut estre plus beau,  
Et par humilité, se tenant dans ses bornes,  
Devant sa Majesté, n'ose lever les cornes,  
Ny paroistre auprès d'elle, avec son argent faux,  
Ne remarquant en soy, que tâches & défauts :  
Elle est toute obscurcie, & paroît moins dorée,  
Que celle, qu'autrefois elle avoit éclairée,  
Et se trouve en danger, près de tant de clarté,  
De perdre tout l'éclat de son or emprunté.

Mais déjà MAGDELEINE, au cercle de MERCURE,  
Du brillant de ses yeux, rend sa maison obscure,  
Fait aussi-tôt connoistre, & contraint d'advoüer,  
Que c'est vne Maison, qui n'est plus à louer,  
On y voit interdit, ce Dieu de l'éloquence,  
Qui sans dire vn seul mot, luy fait la reverence.

VENUS épouventée, à son premier abord,  
Se retire, s'enfuit, & dispaeroit d'abord,  
Pensant qu'elle luy va, faire en son Ciel la guerre,  
Comme elle a déjà fait, & sur mer & sur terre,  
La chassant de son temple, ou plutôt de son fort,  
D'un celeste pouvoir, & d'un divin effort,  
Elle fuit pour cela, son adverse partie,  
Qui pour elle n'a plus, que de l'antipathie,  
Pour l'avoir faite errante, & cassé les erreurs,  
Dont elle corrompoit, & les corps, & les cœurs.

En suite LE SOLEIL, se dispose, & s'appreste,  
A mettre vn cercle d'or, au dessus de sa teste,

La

La voulant honorer, de ce bandeau Royal,  
Comme on donne à l'Epouse, vn rondeau nuptial,  
Puis s'arreste tout court, & pendant qu'elle passe,  
Il ne fait qu'admirer , celle qui le surpasse ,  
Astre, qui sur la terre, en faisant son devoir,  
Ne sembloit se lever , que pour la venir voir.

Déjà MARS, remarquant cette troupe si forte,  
que la suit dans le Ciel , l'accompagne & l'escorte,  
Ce foudre de la guerre , & ce Dieu des combats,  
Dés qu'il la voit venir, il met les armes bas,  
Et celle, qu'épousa le vray DIEU DES ARME'S,  
Luy fait tenir les mains, jointes & desarmées ,  
Satisfait & ravy , de se voir surmonter ,  
Par celle qui s'envole , au Ciel de IVPITER ,

Qui de ses yeux benis, regardant MAGDELINE ,  
Voguer si hautement, dans la celeste plaine,  
Si courtois comme il est, si doux & gracieux,  
Voudroit l'accompagner, iusqu'au plus haut des Cieux,  
Mais la perdant de veüe , & non pas son envie,  
Il demeure ravy, de se l'avoir ravie.

Le decrepit SATVRNE , appuyé sur sa faulx,  
Devant elle courbé, dresse d'Arcs triomphaux,  
Il quitte son humeur , noire & melancholique,  
Tout ioyeux de la voir , sur la troupe Angeliqve,  
Et ne voulant pas moins luy rendre & deferer,  
SON INCLINATION, la luy fait adorer.

Ainsi par tous les Cieux , des Astres admirée,  
( Se portant d'vn plein vol, vers le grand Empirée, )  
Iusqu'au sacré Palais de son divin Amant,  
Foule le CHRYSTALLIN, apres le FIRMAMENT;  
Elle monte touïours, plus elle s'humilie,  
Sur vn char flamboyant, comme celuy d'ELIE,  
Tiré par de Coursiers , qui le faisoient voler,  
quand il fut enlevé, de la terre dans l'air.

Venez à sa rencontre, éclatante milice,  
Ciel, tendez vos tapis, qui sont de HAYTE LICE,

ANGES,

ANGES, ne faites pas, icy les étonnez,  
 Vous devez la connoître, apres tant de sonnets,  
 Apres tant de motets, d'Hymnes, & de Cantiques,  
 Et sept fois chèque iour, de celestes Musiques,  
 Ne dites doncques plus? *Quelle ame est celle-cy,*  
*Qui monte du desert, & vient iusques icy?*  
 Ne connoissez-vous pas, celle de MAGDELEINE?  
 Pouvez-vous ignorer, le sujet, qui l'ameine?  
 Non, non vous le sçavez, mieux que ie ne le sçay,  
 Que c'est bien tout de bon, & non plus vn essay  
 Elle ne monte plus, pour redescendre en terre,  
 Mais pour vivre à iamais, au dessus du tonnerre,  
 Ce n'est plus vn essay, comme j'ay déjà dit,  
 C'est pour entrer au Ciel, sans peine & contredit:  
 Ce n'est plus aux fauxbourgs, ny proche de la porte,  
 Que son amour, son zele, ou vostre aîle l'emporte,  
 Apres l'échantillon, de ce charmant quartier,  
 Elle a toute la piece, & le Ciel tout entier,  
 C'est doncques au plus haut, que monte sa hauteur,  
 Où IESVS, recevra, son ancienne hôtesse,  
 Qui jadis sur la terre, en ce triste vallon,  
 Le receut plusieurs fois, au CHATEAU MAGDELON,  
 En ce temps qu'elle estoit, à sa sœur MARTHE vnice,  
 Ne faisant qu'un logis, au bourg de Bethanie,  
 Où parce que IESVS, avoit toujours esté,  
 Sans payer son écot, bien receu, bien traité;  
 Il luy veut maintenant, donner la recompense,  
 Et satisfaire au Ciel, à toute sa depense,  
 Qui monte bien si haut, qu'on ne peut la conter,  
 Sans qu'elle soit presente, & vienne là monter,  
 Où IESVS-CHRIST, luy veut payer sa bonne chere,  
 Encor qu'il eût rendu la vie à son cher frere.

O femme trop heureuse, il ne vous trompe pas,  
 S'il vous donne vn Royaume, apres quelques repas,  
 De même que feroit vn Roy, (pour ainsi dire,)  
 Qui pour vn verre d'eau, donneroit son Empire,

Q

O change avantageux ! merveilleux & divin !  
 Bien autre que celuy, de l'eau changée en vin,  
 Puisqu'il vous fait goûter, vn torrent de delices,  
 Qui succede à la fin, au fiel de ses Calices,  
 Dites donc maintenant, qu'un miracle nouveau,  
 En vin délicieux change toute vostre eau,  
 Et que ce Roy des Roys, vous traite & vous regale,  
 Sous son beau pavillon, & haute imperiale,  
 Mieux que ne fit jadis, le grand Roy des Persans,  
 Tout son peuple, & sa Cour de Satrapes puissants.

O veritable Amante, & charitable hôtesse,  
 Epouse du Seigneur, excellente Princesse,  
 Payant si bien sa vie; il n'est plus endebté,  
 Ny si pauvre aujourd'huy, comme il avoit esté;  
 Quand il voulut mourir, pour faire vivre l'homme,  
 Qui fut empoisonné, du morceau d'une pomme.  
 Si pour ce méchant fruit, il a donné sa chair,  
 Si ce mauvais repas, luy coûta bien si cher,  
 Pourquoy cette supreme, & divine sagesse,  
 Pous vos bons traitements, ne fera pas largesse?  
 Que ne fera ce Dieu, pour ceux qui l'ont traité,  
 S'il a tant fait pour ceux, qui l'avoient irrité?

O bien-heureuse Dame, hôtesse fortunée;  
 Espouse du grand Roy, Princesse couronnée,  
 Ne meritez vous pas, vn tel grade d'honneur,  
 Ayant fait table d'hôte, à ce divin Seigneur.

O Reyne infortunée, & vaine CLEOPATRE,  
 Qui te fis adorer, de Rome l'idolatrie,  
 Tu ne regales pas, ton malheureux amant,  
 Avec tant de bon-heur, ny de contentement.  
 Demeurez donc au Ciel, grande CONTEMPLATIVE,  
 A ce Divin Amant, a jamais attentive,  
 Iouissant de la part, qui doit vous contenter,  
 PART, que iamais aucun, ne pourra vous oster.  
 Tandis que vous serez, logée en ce Royaume,  
 Que vous avez changé, pour vostre SAINTE BAYME,

Pour

Pour y solemniser les Noces de l'Agneau,  
Par vn Epithalame, & Cantique nouveau.

Vivez donc glorieuse, ayant pris cette route,  
Sur le lambris doré, de la cceste voûte,  
Mais ne refusez pas, vn regard de vos yeux,  
Abaissez les toûjours, sur ces aymables lieux,  
Et de là faites y, couler quelque influence,  
Qui puisse rafraichir, vôtre sainte presence.

Cependant ie retourne, à la BAYME du bois,  
Ainsi que pour IESVS, vous fîtes autrefois,  
Lors que vous retournez, sans que rien vous retarde,  
Pour revoir son sepulchre, en depit de sa garde.  
Estant au mesme estat, apres vostre trépas,  
Le revois vostre tombe, & reviens sur mes pas,  
Mais ie suis plus heureux, si i'ose le vous dire,  
que vous ne fûtes pas, i'ay ce que ie desire,  
Car estant retournée à son saint Monument,  
Vous n'y trouvâtes rien, qu'vn linceul seulement,  
De vôtre cher Espoux, la depouille funeste,  
Ce que vous en avez, & ce qui vous en reste,  
Mais moy qui vois icy, vostre corps tout entier,  
Le ne voudrois iamais, bouger de ce quartier,  
M'y trouvant satisfait, près de l'eau, qui le mouille,  
Comme celuy, qui trouve, vne grande depouille.

MUSE, arreste toy donc, pour admirer cecy,  
Pour posseder ce bien, ne t'oste plus d'icy,  
Iusqu'à ce que ce corps, consumé de sa flamme,  
Soit vny derechef, & rejoint à son ame,  
qui s'en va dans le Ciel, d'vn vol prompt & dispos,  
Pour jouïr à iamais, d'vn eternel repos.

C'est là que triomphante, en vn char tout de gloire,  
On voit à ses côtez, la paix & la victoire,  
Succeder à la fin, aux guerres, aux combats,  
Aux peines les plaisirs, aux tourments, les ébats.

Nous devons donc toûjours, avoir en la pensée,  
Et n'oublier iamais, son histoire passée;

Je ne scaurois quitter, ces agreables lieux,  
 L'aymant de tous les cœurs, & les charmes des yeux,  
 Desirant de me perdre, en ce saint labyrinthe,  
 Qui pousse ses rameaux, comme le therebinthe,  
 Sur qui d'Astres benignes, versent de biens si doux,  
 Que tous les autres lieux, en deviennent jaloux.

C'est vous, charmant terroir, seconde TERRE-SAINTE,  
 Chez qui nous ressentons le plaisir, & la crainte,  
 Lieu d'une épouventable, & plaisante beauté,  
 Restituez le cœur, que vous m'avez osté,  
 Ou bien ie reviendray, promptement le reprendre,  
 Si vous faites icy, refus de me le rendre,  
 Les voleurs sont aux bois, comme l'on voit ailleurs,  
 Et les bois en ce lieu, sont eux mesmes voleurs,  
 Châque arbre m'a ravy, les pieces les plus cheres,  
 que ie pouvois porter, en ces lieux solitaires,  
 Ma volonté, mon cœur, mes sens & mes esprits,  
 Ce sont là les thresors, qui m'ont tous esté pris.

O larcins innocents, & larcins pardonnables,  
 A qui les cœurs humains, ne sont pas impreuables,  
 quel seroit le Prevôt, qu'ils seroient les Archers,  
 Qui prendroient pour cela, les bois & les Rochers ?  
 quand ils y viendroient tous, ils seroient pris eux-mêmes,  
 Par tous ces grands Geants, par ces vieux POLYPHEMES,  
 De qui les charmes sont, si forts & si puissants,  
 Qu'ils volent les esprits, & les cœurs des passants.

MIRACLES sans pareils, merveilles sans secondes,  
 qu'on ne scauroit trouver, que dans de nouveaux modes,  
 Pyramides, tombeaux, Temples, murs, & Palais,  
 Cette BAYME vaut bien, tout ce que vous valez,  
 qu'on ne me parle plus, de cette enorme bosse,  
 De ce prodigieux, & renommé COLOSSE,  
 DV TEMPLE DE DIANE, & de ce IVPITER,  
 Qui sembloit n'estre bon, qu'à se faire vanter,  
 Ny de cette largeur, des MURS DE BABYLONE,  
 De qui l'on ne scait plus, combien en valoit l'aune.

Autant

Autant pour regarder , faits par SEMIRAMIS ;  
 Comme pour se garder , contre les ennemis .  
 Que MEMPHIS , & les siens , soient vn peu plus timides ,  
 Pour nous chanter si haut , leurs hautes PYRAMIDES .  
 Où gyst la MAISON D'OR , du Monarque CYRVS ?  
 Qui n'est plus ce qu'étoit , le toict du pauvre IRVS ,  
 Où se trouve l'éclat , de ce PHARE admirable ,  
 Aux Nochers égarez , toujourns si favorable ,  
 C'est vne tour abas , vn fallot étouffé ,  
 Dont , comme de ceux-cy , le temps a triomphé ,  
 Enfin i'estime plus , le tombeau de MARIE ,  
 Que celuy Qu'ARTEMISE , avoit fait en CARIE ,  
 Et quand mes yeux verroient , ces miracles des temps ,  
 Ils ne sçauoient iamais , en estre plus contents .

Belle terre du Ciel , & Ciel de nostre terre ,  
 Qui n'aprehendez plus , dans vostre paix la guerre ,  
 Solage plantureux , terrestre Paradis ,  
 SAINTE BAVME , saint Lieu , c'est à vous que ie dis ,  
 Que ie ne puis trop voir , la Roche renommée ,  
 Où la mort a rompu , sa flèche envenimée ,  
 Où LE DEMON vaincu , n'osa plus revenir ,  
 Sçachant par le passé , quel seroit l'advenir ,  
 Où LE MONDE iamais , ne peut avoir entrée ,  
 Où LA CHAIR morte fut , toute vive enterrée ,  
 Où le Monde , la mort , le Demon , & la Chair ,  
 Tout honteux & confus , sont venus trebucher ,  
 Ie vous prefere donc , à mille catacombes ,  
 Aux mausoles , cercueils , pyramides , & tombes ,  
 Puisque vous contenez , vn corps si precieux ,  
 Corps de qui la belle ame , a volé dans les Cieux .

Courez icy , pecheurs , iusqu'à perte d'haleine ,  
 Venez voir cette grotte , où mourut MAGDELEINE ,  
 Pour iouir de sa veüe , vn peu commodement ,  
 Il faut la visiter , en son appartement ,  
 Apprenez , & prenez le chemin de sa BAVME ,  
 Où son Nard , ses parfums , ses onguents , & son baume ,

Iusqu'à nos iours encor , exhalent de senteurs ,  
 qui font de toutes parts, venir d'Admirateurs,  
 De sorte que ce Roc, qui tant de bien resserre,  
 Semble tirer à soy, tous les cœurs de la terre,  
 (Comme s'il en estoit le veritable Aymant,)

Par le charme secret, d'un secret tout charmant;  
 qui des peuples divers, fait remarquer la piste,  
 Parce que tout luy cede, & rien ne luy icliste.

C'est là qu'on voit aller , de gens de tous estats,  
 Prelats, Comtes, Barons , Ducs , Princes , Potentats,  
 Comme l'an vingt & deux , le Roy LOVYS LE IUSTE,  
 Et l'an soixante apres, son fils LOVYS AVGVSTE,  
 qui s'estimant heureux , de marcher sur ses pas,  
 (Se laissant attirer, à de si doux appas,)

Dans ce chemin Royal , où tout rit & prospere,  
 Suit glorieusement les traces de son pere,  
 Comme il a rôiours fait, celles de ses vertus,  
 En passant sur le ventre , aux vices abbas,

Et la REYNE SA MERE, en ce lieu l'accompagne,  
 Iusque dans cette Baume , & sur cette montagne ,  
 Si bien que tous les iours, cette devotion,  
 Peut faire voir passer, vne Procession,

Qui vient pour admirer, cette grotte admirable,  
 que la seule nature, a faite incomparable ,

Cette belle forest , ces beaux arbres si verts ,

Quoy qu'ils semblent avoir l'âge de l'Vnivers.

Cette horrible, sacrée & sainte solitude,

Où le sience regne , en toute quietude.

Dont l'abord est la ioye, & le trouble du cœur,

Le faisant tressaillir , de plaisir & d'horreur.

Hommes pleins des chagrins, & des soucis du monde,

Qui parcourez la terre , & qui courez sur l'onde,

Tournez icy vos pas , vous estes tous sommez,

A venir voir ces lieux, en tous lieux renommez.

Grands chênes plus sacrez, que tous ceux de DODONNE,

qui faisissez à MARIE, vne si belle tonne,

Fines

Futes vous pas témoins de ses ressentiments,  
 Quand elle vous disoit, ser amoureux tourments ?  
 Lorsque ses courtisans, ses amis, ses compagnes,  
 N'estoient que ces Rochers, ces bois & ces campagnes,  
 Ses concerts, des oyseaux ou des Anges les chants,  
 Et ses plus grands festins, les racines des champs,  
 Quand vous aviez icy, la VRAYE ISRAËLITE,  
 La celebre MAGDON, l'illustre Profelyte,  
 Sur qui vous pouviez voir, iusques à ses talons,  
 La petite forest de ses cheveux si longs.  
 Et vous Nymphes des eaux, hostesses des fontaines,  
 N'avez vous pas oüy sa plainte, & veu ses peines,  
 Du temps que par ses pleurs, & sanglots redoublez,  
 Vos liquides miroirs, paroissoient tous troublez,  
 quand comme vne CYANE, ou plus inconsolable,  
 A force de pleurer, devint vostre semblable,  
 quand par sa triste humeur, vos ondes bouillonoient,  
 Et s'enfloient de cette eau, que ses yeux vous donnoient,  
 De qui l'affliction, fut si forte & si grande,  
 que chacun l'eût iugée, estre de vostre bande.

Combien de fois a-t'elle, épuisant son cerveau,  
 Fait tremper & couler, ses larmes dans vostre eau ?  
 Combien de fois a-t'elle, en sa sainte torture,  
 Confondu ses regrets, avec vostre murmure,  
 Et, (pleurant dans ce bois, la mort de son chasseur,)  
 Mêlé son amertume avec vostre douceur.  
 Peut-on pas mediter, que l'eau de ses retines,  
 Fit naistre en ces Rochers, vos sources argentines,  
 Et que tour le chrystal, qui se fond en ces lieux,  
 à pris son origine, aux canaux de ses yeux.

Ces beaux yeux où l'on vit, les eaux avec les flammes,  
 Submerger & brûler ces assassins des ames,  
 Lorsqu'elle punissoit, ces deux Astres lumeaux,  
 Ces méchants boutefeux, auteurs de tant de maux,  
 Ces aymables tyrans, qui domptoient les ALCIDES,  
 Et commettoient par tout, de charmants homicides,

Ces

Ces brulots surprenants, puissants & dangereux,  
 Où les miroirs ardents, de ces fous amoureux,  
 Ces malfacteurs mourants, ces vives allumettes,  
 Ces Astres defastreux, ces funestes Cometes,  
 Qui presageoient touïours, quelque mortalité,  
 Par le malin aspect, de leur fragilité,  
 Ces Planettes errants, tombez en defaillance,  
 Apres de tant de pleurs, la benigne influence,  
 Ces deux petits Soleils, ou plutoft ses tisons,  
 qui bruloient en tout lieux, comme en toutes Saisons,  
 Et devenus, apres, tant d'ardentes œillades,  
 D'humides ORIONS, ou de froides PLEÏADES,  
 Arsenaux de malheurs, si transparants, & clairs,  
 D'où sortoit, pour mal faire, vn bataillon d'éclairs,  
 Que l'on consideroit, comme deux places d'armes,  
 Ou comme deux Sorciers, qui donnoient mille charmes,  
 Charmes, qui se faisoient d'autant plus redouter,  
 que moins les autres yeux, pouvoient les éviter,  
 Ces deux globes roulans, ces deux machines rondes,  
 Faites pour enlever les cœurs des petits mondes,  
 Ces portes des esprits, ces fenestres des corps,  
 Causant par leur trafic, la perte des thresors.

C'est pourquoy MAGDELEINE, apres tant de ravages,  
 Pensa de s'en venger, pour les rendre plus sages,  
 Afin qu'à l'avenir, ils fissent d'autres coups,  
 que ceux, par qui le monde avoit tant veu de fous,  
 Elle mit en prison, ces Archers redoutables,  
 Esteignit ces faillots, dompta ces indomptables,  
 Et, pour les étouffer dans leur païs natal,  
 Voulut faire verser, ces lampes de chrystal;  
 qui distilloient vn baume, en de larmes priantes,  
 Apres n'avoir esté, que des armes riantes.  
 D'Athletes terraçants, d'assaillans Champions,  
 Eschauguetes d'amour, ou brillans espions,  
 Estinceilles, brandons, feux volages, flammèches,  
 Cruels boutons de feu, qui n'étoient que de mèches,  
Capables.

Capables d'allumer, la poudre de senteur,  
 Pour de ces yeux d'azur, bruler l'adorateur,  
 Ces saphirs animez, & parlans sans mot dire,  
 Ces torches, ces flambeaux, qui n'avoient point de cire,  
 Ces foyers embrasans, ou ces fours embrasés,  
 Qui devindrent enfin, des œillers arrosés,  
 Par l'eau de la pleureuse, & triste lardiniere,  
 qui sçeut les humecter, d'une estrange maniere,  
 quand elle fit passer, ces puissants criminels,  
 Par des eaux, & de feux, qui sembloient eternels,  
 (Voulant guerir leur maux, par des larmes frequentes,  
 Qui servirent de purge, à ses humeurs peccantes.)  
 Couvrit d'un satin noir, ces thrones de l'amour,  
 Et fit regner la nuit, dans ces Palais du iour.  
 Introduisant la sœur, à la place du frere,  
 Pour la haine, & l'horreur, qu'elle eut de la lumiere,  
 Non pour faire du mal, de mesme que devant,  
 Mais pour en avoir fait, beaucoup & trop souvent,  
 En ce temps qu'elle estoit, si vaine, & dereglée,  
 Dans cette obscurité, de son ame aveuglée,  
 Donc ces yeux, ou ces Cieux, que l'on ne peut plus voir,  
 S'ils n'estoient pas fermez, c'estoit pour mieux pluvor,  
 Et ce fut proprement, en ce triste solage,  
 Qu'on peut voir l'eau courante, apres le feu volage,  
 Eut-elle doncques pas, raison de debonder,  
 Apres n'avoir jamais, fait que vagabonder,  
 Car dès le mesme instant, que son Soleil se leve,  
 Et darde ses rayons, ce nuage se crée,  
 Tous ces voiles obscurs, & ces brouillards épais,  
 Furent par son aspect, tout-a-fait dissipez,  
 Et malgré sa couleur, noire comme la suye,  
 On vit fendre la nuë, & fondre toute en pluye,  
 Le S. Esprit venu, la fit donc dés-enfler,  
 Aussi-tôt que son vent, commença de souffler.

Cette Colombe obtint, ces choses admirables,  
 Pax de gemissements, qui sont inenarrables,

Puisqu'en

Puisqu'en effet, ses yeux, pour avoir tant coulé,  
 Firent qu'elle gagna le premier **IVBILE**,  
 Qui luy fut concédé, par le chef des Pontifes,  
 Qui, chassant les Demons, la tira de leurs griffes,  
 Aussi pour la changer, & changer comme il faut,  
 Il ne fallut pas moins, que le bras du Tres-haut,  
 Ce qui fit voir apres cette metamorphose,  
 Vne pluye, ou rosée, & d'eau d'ange, & d'eau rose,  
 Beaucoup plus precieuse, & plus luisante encor,  
 Que celle qui tomboit, autrefois toute d'or,  
 Au sein de **DANAE**, d'un Dieu la bien aimée,  
 Que son pere tenoit, dans vne tout fermée,  
 Comparons donc les pleurs de l'esprit confondu,  
 De nostre **MAGDELEINE**, à ce métal fondu,  
 Et voylà ce beau coup, fait par la Providence,  
 Qui donna cette pluye, avec tant d'abondance,  
 Au lieu de tant d'éclairs, & de coups foudroyants,  
 Qui sortoient autrefois, de ses yeux flamboyans,  
 Apres que leur malice, eut fait en fin resoudre,  
**LE SOLEIL DE JUSTICE**, à les faire resoudre,  
 Ses yeux cederent donc, à cette autre chaleur,  
 En tout infiniment, plus forte, que la leur,  
 Et **MARIE** aussi-tôt, pour appaiser son ire,  
 Au grand mal de ses yeux, appliqua ce **COLLYRE**,  
 Remede souverain, pour les faire guerir,  
 Quoy que ce fût par eau, qu'elle les fit perir;  
 Mais pour estre plutôt, de tous ses maux guerir,  
 Elle ne voulut plus, faire qu'un **BAIN-MARIE**,  
 D'où l'on vit distiller, en grande quantité,  
 Toute l'eau, qui pouvoit, servir à sa santé.

Ainsi ces deux Soleils, pour ne plus voir le monde,  
 Apres leurs mauvais **TOURS**, se cachèrent sous l'onde,  
 Et cette belle en dueil, qu'on ne peut consoler,  
 Ne pensa du depuis, qu'à les faire couler.

Ainsi vit-on punir, à la belle voilée,  
 Ces **CHASSEURS** qui toujours, tiroient à LA VOLÉE,

Qui

Qui se plaisoient à prendre, autant que d'estre pris,  
 Quand ils estoient conduits, par l'enfant de CYPRI,  
 C'est icy qu'elle prit, vne iuste vengeance,  
 De ces petits voleurs, & de leur arrogance,  
 Lors qu'elle refrena, le cours de leurs excez,  
 Sans beaucoup retarder, à faire leur procez,  
 Ces soldats revoltez, passerent par les armes,  
 Qui ne furent hélas ! que celles de ses larmes ;  
 Et parce que sur terre, ils s'étoient fourvoyez,  
 La sentence porta, qu'ils y fussent noyez ;  
 Mais dans vne eau, qui fût fort amere & salée,  
 (Pour estre par apres, de sa bouche avalée,)  
 qui vint couler à fond, ces Corsaires volans.  
 Et fermer ces fournaux, qu'on vit étincellans,  
 Pour pouvoit arrester, la course vagabonde,  
 De ces enfans perdus, qui perdoient tant de monde.

Ainsi vit-on depuis, ces illustres Phanaux,  
 Comme des Aqueducs, ou changez en canaux.

La NAIÏADE noyée, apres ces loix exactes,  
 N'en voulut iamais plus, boucher les cataractes,  
 Et les laissa courir, ainsi que de ruisseaux,

Qui pouvoient arroser les pieds des arbrisseaux.

NYPHES de la forest, solitaires DRYADES,  
 Vistes vous pas aussi, toutes ses promenades,  
 Quand, (La teste penchante, & d'un pas negligent,)

Elle s'entretenoit, d'un discours affligeant,

Lors qu'elle paroissoit, du tout ensevelie,

Dans la profonde humeur, de sa melancholie,

qu'elle estoit demi-morte, & ne faisoit rien plus,

Que consumer ses iours, en regrets superflus;

Où, quand elle estoit seule, en sa grotte fidelle,

Et n'avoit que l'Echô, qui parloit avec elle,

Quand, pour se divertir, en ce lieu, toutes deux,

Faisoient vn Dialogue, entre-elles amoureux,

Vites-vous pas aussi, l'aymable rêverie,

Où tomboit si souvent, l'amoureuse MARIE ?

Lors

Lors qu'elle avoit ses yeux, attachez fixement,  
 Sur le triste portrait de son Divin Amant,  
 Où, ( meditant l'état des choses perissables, )  
 Pour rendre de ses pleurs, les sources tarissables,  
 Aussi bien qu'à ce mort , les funestes devoirs,  
 Ne reserva point d'eau, dans ces deux reservoirs.

Pouviez-vous pas ouïr, en prenant pitié d'elle,  
 Tous les gémissements de cette tourterelle,  
 Qui toujourns se plaignoit , & regretoit toujourns,  
 L'Vnique, & cher objet, de ses chastes amours,  
 Cét aymable Sauveur, dont elle fut l'Amante,  
 Toujourns plus amoureuse , & toujourns plus ardente,  
 Demandant son Espoux , par sa plaintive voix,  
 Aux Antres, aux rochers, aux montagnes, aux bois,  
 que l'on voit entourez, d'vne longue ceinture,  
 Qui semble en conserver, l'immortelle verdure,  
 Aussi bien tous ces lieux, & si beaux & si verts,  
 Sont dignes de plus beaux, & de plus riches vers:  
 Où châque arbre, soit pin, ormeau, sapin, ou chêne,  
 Pour nous arrêter-là , n'est autre qu'vne chaîne,  
 qui fait voir, y tenant, l'esprit si satisfait,  
 D'vne visible cause, vn invisible effect.

Voicy donc le seiour , de nostre Anacorete ,  
 Où sa figure encor, semble vne ANAXARETE ,  
 Ayant esté changée, en ces trous , ou ces nids,  
 Comme en laurier, DAPHNE<sup>s</sup>, comme en pierre, DAPHNIS,  
 Lors qu'avec son Soleil, comme vne autre Clytie,  
 Elle eut tant de rapport, & de la Sympathie,  
 que , le suivant par tout , elle trouva toujourns,  
 Dans ses plus sombres nuits , les plus beaux de ses iours.



L A

## MAGDELEINE.

## LIVRE DOVZIE' ME.

**M**ORTELS, admirez donc cette roche qui pleure,  
 Où les Anges ont fait si l'og-temps leur demeure,  
 Comme s'ils preferoient ce Ruineux debris,  
 A ce brillant Azur des celestes lambris,  
 Quittant tout l'Empirée, & sa Cour éclatante,  
 Pour faire compagnie à cette PENITENTE,  
 Et se tenit prez d'elle, & la nuit & le iour,  
 Comme Pages d'honneur, qui luy faisoient la Cour.  
 Fidelles Confidens de cette ame affligée,  
 Dites combien de fois l'avez vous soulagée,  
 Lors que, pour l'élever sur vos dos emplumez,  
 Vous estiez à l'ennuy l'un de l'autre animez,  
 Vous choissoit-on pas, selon vostre genie,  
 Si-tôt qu'elle devoit oüyr vostre harmonie,  
 Puisque, pour sou'tenir ses membres abbatus,  
 Vous deviez, pour le moins, estre tous de VERTUS.  
 Ou plustôt ie diray (saintes INTELLIGENCES)  
 Que vous estiez encor ou THRONES, ou PVISSANCES;  
 Puisque pour l'embrasier dans les plus hauts confins,  
 On en donnoit la charge aux brulans SERAPHINS,  
 Ou bien, quand il falloit l'enseigner en Novice,  
 Pour lors, LES CHERVBINS venoient faire l'Office,  
 Ayant pour assistants, qui gardoient ses côtéz,  
 De DOMINATIONS, ou de PRINCIPATTEZ,

R

Quand les Anges vus avec que les ARCHANGES,  
Faisoient deux Chœurs à part, pour chanter ses louanges,  
Ou pour luy faire entendre en cette Region,  
La Celeste douceur du saint TRISAGION.

Elle parut terrible en cette haute taille,  
De même, qu'une armée ordonnée en bataille,  
Comme la Colonnelle, ou chef des bataillons,  
Qui sembloient l'élever aux plus haut pavillons.  
Et luy faire porter en cette grande feste,  
Jusqu'aux flambeaux des Cieux sa glorieuse teste.

Ce Chef miraculeux, qu'il nous faut aller voir,  
MUSE, retirons nous, faisons nostre devoir,  
Sortons enfin d'un lieu, malgré ma repugnance,  
De qui j'auray toujours la chere souvenance.

Adieu donc, SAINTE BAVME, adieu belle Forest,  
Où mon ame a trouvé tout ce qu'elle esperet,  
Beau séjour du repos, retraite du silence,  
Ne souffriez vous jamais, du fer la violence,  
Que, comme les passez, les siècles à venir,  
Ne se-pussent lasser de vous voir & benir.

Adieu, PETIT CONVENT, adieu saint Monastere,  
Que ie ne puis quitter, & que ie ne puis taire,  
Belles chambres en l'air, cellules de rocher,  
Bien-heureux, est celuy qui peut vous aprocher,  
Et plus heureux encor ceux qui font leur retraite,  
Dans ces nids, ou ces trous de la pierre secrete :  
Pourquoy ne puis-je pas estre avec ces oyseaux,  
Qui chantent nuit & iour de Cantiques nouveaux?  
Mais, MUSE, descendons, ayant veu ces Colombes,  
Je n'ose aller plus haut, crainte que tu ne tombes,  
Quitte ce Monastere & ces saints habitants,  
Retourne sur tes pas, pour arriver à temps.

Pacifiques TYPHONS, paisibles BRIARE'ES,  
De qui les bras levez aux voutes Azurées,  
semblent plustôt prier, que menacer les Cieux,  
Si robustes, si forts, si verts, quoy si vieux,

Grands

Grands ARBRES, adieu donc, gays & sombres feüillages,  
 A qui, (tant soyez vous ombrageux & sauvages)  
 Vn vent, (faisant baisser vostre chef, sans égal,)  
 Semble me faire dire adieu, par ce signal.  
 Puisiez vous tousiours estre épargné des tempestes,  
 Et que iamais carreau ne tombe sur vos testes.  
 Qu'au matin les oyseaux, vous donnant le bon iour,  
 Fassent sur vos Rameaux, de ramages d'amour,  
 Et qu'en toute saison vostre verte ramée,  
 Serve de parasol à la volante armée,  
 Que iamais ennemis, ou chasseurs insolents,  
 Ne fassent mal ny peur à ces PASSE-VOLANS.  
 A ces ENFANS PERDVS des familles errantes,  
 A ces VOLEVRS DES BOIS, qui nous pillent nos rentes,  
 Et cherchent leur Azile entre vos bras fournis,  
 De tout ce qu'il leur faut, pour y bâtir leurs nids.  
 Que iamais animaux venimeux, ou sauvages,  
 N'infestent le deux Air de ces sacrés bôcages,  
 Qu'il demeure toujourns, & serein & benin,  
 Et que iamais serpent ny souffle son venin  
 Soyez enfin, forest, à iamais reverée,  
 Et que vos arbres soyent d'eternelle durée,  
 Où MAGDELEINE fut iusqu'aux derniers abois,  
 Cette Biche blessée estant morte en ce bois.

Il ne te laisse pas, agreable FONTAINE,  
 qui m'attands au passage, ou ie dois prendre halaine,  
 Non pas pour me voler afin de t'enrichir,  
 Mais pour me soulager & pour me rafraischir.  
 Le ne te puis donc dire adieu, sans que ie fasse,  
 Ce que ie te vois faire en cette humide place,  
 Ne pouvant m'empêcher de verser en ton sein,  
 Le déplaisir, que j'ay de suivre mon dessein.  
 Où ie voudrois pouvoit, pour vn si bon office,  
 Me noyer & mourir comme vn autre NARCISS,  
 Non pas par Philantie, ou folle passion,  
 Mais pour ton seul amour & ma devotion.

En te remerciant, de ton argent potable,  
 Que j'ay trouvé si bon, si frais, si delectable,  
 Et que tu m'as fourny, pour rien, en m'obligeant,  
 Sçachant que j'estois pauvre, & n'avois point d'argent.  
 Adieu donc belle source, & d'honneur & de gloire,  
 Mais, avant que partir, pour te payer mon boire,  
 Je veux qu'icy mes yeux, de tes bien-faits surpris,  
 Te rendent en pleurant, ce que ma main t'a pris,

Adieu, beau territoire, adieu sainte Montagne,  
 qu'en tout temps, & toujourns, le bon-heur t'accõpaigne,  
 Puisque, non sans raison, toute autre se soumet,  
 (Où du moins le doit faire) à ton sacré sommet.  
 Qui paroît prẽque autant, sur les têtes prochaines,  
 que sur les Arbrisseaux, les Cedres, & les Chesnes:  
 que donc ton EMINENCE, en depit des Demons,  
 Soit toujourns au dessus, de tous les autres Monts.

Vous, dont des Souverains les terres sont bornées ,  
 Abaissez vostre orgueil, ALPES, & PYRENE'ES,  
 Cedez à son ALTËSSE, & ne vous elevez,  
 que pour voir de plus loin, ce que vous luy devez.  
 que toujourns la hauteur, de sa croupe surpasse,  
 L'OLYMPË, LE LIBAN, L'ATHOS, & le PARNASSE,  
 Que mille autres encor, viennent s'humilier,  
 En luy baissant le pied, devant son saint PILIER.

Sainte troupe autrefois, si mondaine, & profane,  
 qui suivez maintenant, nostre chaste DIANE,  
 Qui chassez apres elle, & portez dans les bois,  
 Avec la fleche, & l'Arc, le Cor, & le Carquois,  
 Avant que de sortir, de ce sacré bocage,  
 Je puis bien à propos, vous tenir ce langage,  
 Puisque vous imitez, en la Religion,  
 Prẽque ce qu'elle a fait, en cette Region.  
 Apres avoir quitté, l'Ocean de ce monde,  
 Plus changeant mille fois, que les replis de l'Onde,  
 Pour aller au desert, de tant de Saints Convents,  
 Où l'on ne ressent plus, ny tempestes, ny vents.

C'est

C'est donc en cette heureuse, & sainte solitude,  
 Que vous pouvez trouver, vostre beatitude,  
 Le solide repos, du corps & de l'esprit,  
 Dans les trous de la pierre, aux pieds de **IESVS-CHRIST**.

Vivez ames d'Elite, & filles nompareilles,  
 Du Ciel, & non du Siecle, admirables Abeilles,  
 Qui n'avez que le miel, que vous avez leché,  
 Apres avoir perdu, l'eguillon du peché.  
 Estant mortes au monde, en faisant la piqueuse,  
 D'une si dangereuse, & difficile cure,  
 Puis qu'elle se faisoit, directement aux cœurs,  
 De ceux de qui vos yeux, vouloient estre vainqueurs.  
 Apprenez, apprenez, à suivre **MAGDELINE**,  
 Quittez vostre plaisir, pour embrasser sa peine,  
 Autant dans les chemins, raboteux, espineux,  
 Pierreux, ensanglantez aspres, & sablonneux:  
 Comme vous avez fait, en courant dans les Lices,  
 Sur vn tapis jonché, de fleurs & de delices,  
 Afin qu'en ce combat, & genereux conflit,  
 La grace surabonde, où regnoit le delict.  
 Suivez doncques suivez, la sainte Chasseresse,  
 Qui fut par le passé, comme vous, **PECHERESSE**,  
 Suivez-là dans les bois, les buissons, les halliers,  
 Comme parmy les fleurs, les Lys, les Violiers,  
 Qu'au fond de vos Deserts, qui sont vos **ORATOIRES**,  
 Vos **TRAITS** soient d'**ORAISONS**, toutes **IACVLATOIRES**.  
 Que vostre esprit bandé, serve d'**ARC** en ce lieu,  
 Que le cœur soit la **CORDE**, & que le **BLANC** soit **DICUS**  
 Ainsi, luy décochant, de si puissantes fleches,  
 Aux murailles des Cieux, vous ferez mille breches.  
 Et puis en ce triomphe, allant tousiours plus haut,  
 Vous y pourrez entrer, & les prendre d'assaut:  
 Vivez donc, & mourez, ô trop heureuses filles,  
 (Non de Nymphes de bois, mais de Nymphes de grilles).  
 Avecque **MAGDELINE**, en ces lieux écartez,  
 Du bruit de l'embarras, & tracas des citez.

R 3

Descend, *MVSE*, descend, de cette haute voute,  
 Car il est dé-ja temps, de prendre vne autre route,  
 Je voy, qu'il se fait tard, suivons nostre chemin,  
 qui vous mene tout droit, iusqu'à *SAINTE MAXIMIN*.  
 Il ne faut pas manquer, de visiter la ville,  
 ( qui, pour les raretez, est preferable à mille )  
 Et cette Auguste Eglise, & ce Convent Royal,  
 A qui le Ciel voulut, estre si liberal,  
 Pour l'avoir enrichy, d'une telle boutique,  
 que *MAGDELEINE* rend, comme soy, *MAGNIFIQUE*.  
 Pour doncques élever, nos esprits, iusqu'aux Cieux,  
 Abbaïssons les sous terre, & voyons ces Saints lieux,  
 Mais non, sans en avoir obtenu la licence,  
 Des Peres, qui les ont, en leur garde & puissance;  
 Car, si ie n'avois fait, cet Acte solemnel,  
 Je serois peu *CIVIL*, & beaucoup *CRIMINEL*.

Fils du grand *DOMINIQUE*, Astres des Monasteres,  
 D'un si riche thresor, dignes depositaires,  
 que nous reconnoissons, en cette qualité,  
 Je signalerois trop mon incivilité,  
 Si j'estois si hardy, que d'entrer dans vos grottes,  
 Sans, tout premierement, en saluer les Hôtes;  
 Chez qui loge le corps, de celle, qui logea,  
*IESVS* en sa maison, qui souvent y mangea.  
 Vous estes donc icy, les Hôtes de l'hôtesse,  
 Du somptueux Seigneur, qui fait à tous largesse,  
 Vous, que j'appelleray les *MAITRES* Souverains,  
 De ces *SACREZ* *PALAIS*, obscurs, & souterrains,  
 Les Anges gardiens, de ces *Gazophylaces*,  
 Où l'on porte de dons, pour emporter de graces,  
 D'où iamais on ne sort, qu'avec l'esprit content,  
 L'Âme fort consolée, & le cœur penitent,  
 Qui, (chose remarquable, autant que desiruse )  
 Au retour de ces lieux, & terre bien-heureuse,  
 Comme vn fer vers l'Aymant, ne fait que s'y tourner,  
 Avec nouveau dessein, d'y bien-tôt retourner,

Soit

Soit à S. MAXIMIN, soit à la SAINTE BAVME,  
Lieux, que vous possédez, des plus Saints du Royaume,  
Et quand bien i'aurois dit, de tout cet Vnivers,  
Je ne croy pas qu'on d'eût, me corriger ce Vers,  
Dont la rime est fort bonne, & la raison se fonde,  
Sur ce que vous avez, pour la rançon du monde,  
Dans ce sang precieux, qu'on ne peut estimer,  
Et que l'on voit encor, & rougir, & fumer.

Devois-je doncques pas, quelque reconnoissance,  
Aux iustes heritiers, de ces lieux de plaïssance,  
Qu'ils gardent aujourd'huy, comme faisoient jadis,  
Les veillants CHERVBINS, l'Arche & le Paradis,  
Cette Arche, ou cette grotte, où l'on trouve la manne,  
Qui contente les bons, & les mauvais condamne,  
Amere pour ceux-cy, mais douce pour ceux-là,  
Salutaire pourtant, à tous ceux, qui vont là.

Ce bien-heureux EDEN, vostre digne heritage,  
Ayant avec MARIE, eu le meilleur partage,  
Puisque de si bons droits, de si iustes railons,  
Vous tiennent establis dans ces saintes Maisons,  
Dépuis que vostre Grand, & tres-saint Patriarche,  
Soutint si puissamment, le party de cét Arche,  
Lorsque les ALBIGEOIS, attaquèrent l'honneur,  
De vostre MAGDELEINE, & de nostre SEIGNEUR,  
Et que ces gros mâtins, d'une gueule importune,  
Iapperent au Soleil, & contre cette Lune.

Mais vostre saint Heros, & vaillant Champion,  
( Venant contre ce monstre, en genereux Lyon )  
Combatit tête à tête, & la Lance baissée,  
Pour venger l'affront fait, à sa Dame offensée,  
Ayant dressé sa pointe, & paru sur les rangs,  
Contre les ALBIGEOIS, ces CHEVALIERS ERRANTS,  
Les plus grands ennemis, de l'illustre MARIE,  
Terracez par la fleur, de sa Chevalerie,  
Aussi tous ses enfants, comme fideles CHIENS,  
Descendent DV SEIGNEUR, & les droits, & les biens.

Meritez

Méritiez vous donc pas, la palme prétendue,  
 Pour l'avoir à propos, & si bien défendue,  
 Mais ne se trouvant rien, qui fût d'assez grand prix,  
 Il fallut qu'elle mesme, en fût le digne prix,  
 Pour ce sujet, depuis ces deux partis contraires,  
 Elle se fit donner, (vous appellant ses freres,)  
 Au Roy CHARLES, qui fit vostre corps possesseur,  
 Du corps Saint, & sacré, de vostre grande sœur.

Ce corps, que depuis peu, toute la Cour de France,  
 A voulu visiter, passant par la PROVENCE,  
 ( Comme nous avons sceu par la relation,  
 De la solennité, de sa translation, )  
 Qui se fit de sa Caisse, en L'URNE DE PORPHYRE,  
 Où le Peuple devout, le revere, & l'admire,  
 Enviant le bon-heur, la gloire, & le repos,  
 De l'ame de la Sainte, & de ses sacrez Os.  
 Conservez donc toujours, la mesme MAGDELEINE,  
 Comme les Souverains, de cette Souveraine,  
 Si les PECHEURS ont dû, la voir, la regarder,  
 Les PRESCHEVRS devoient bien, l'avoir, & la garder,  
 En fin si les PECHEURS, ont en leur PECHERESSE,  
 LES PRESCHEVRS devoient bien, avoir leur PRESCHERESSE,  
 C'est pourquoy ie conclus, pour borner mes desseins,  
 Qu'il falloit confier, CHOSES SAINTES AUX SAINTS.

Apres ce compliment, fait à vos reverences,  
 Nous descendrons pour voir, ces richesses immenses,  
 Pour adorer, d'un cœur contrit, & non contraint,  
 Les Reliques, qui sont, en ce lieu vraiment Saint.  
 Ce petit PANTHEON, cette SAINTE CHAPELLE,  
 QUE ROME, ET QUE PARIS, RECONNOISSE POUR TELLE,  
 Et que ie veux nommer, adorable, & Saint lieu,  
 Où le Pecheur rougit, d'y voir le Sang d'un Dieu.

Flechissons les genoux, voicy LA SAINTE AMPOULE,  
 Que tant de Nations, viennent voir à la foule,  
 Voyez vous, à travers, ce verre transparent,  
 Ce que versa pour nous, le Sauveur en mourant,

Mora

Mon ame, reconnoy ces Arthes excellentes,  
 Cette terre sacrée, & ces goûtes sanglantes;  
 Ne medites tu pas, en voyant ce Crystal,  
 Ce que souffrit IESVS, pour ce morceau fatal,  
 De ce fruit defendu, qui n'estoit qu'une pomme,  
 Quand il fallut laver tous les pechez de l'homme,  
 Voicy de la liqueur, dont il le nettoya,  
 De l'eau de la mer Rouge, où son corps se noya:  
 Precieuse substance! adorable merveille!  
 Jusqu'à nos iours encor d'une couleur vermeille,  
 Le prix & la rançon du pecheur rachepté,  
 La monstre de l'argent, dont il fut achepté,  
 C'est ce qui reblanchit, & c'est ce qui relave,  
 Le teint tout bazané de ce méchant esclave,  
 Noir Ethiopien, More chargé de fers,  
 Qui gemit sous le ioug du Prince des Enfers.

O Sang de mon Sauveur, dont il lâcha la bonde,  
 Versé sur vne Croix pour le salut du monde!  
 Homme, ne dois tu pas, près de cette couleur,  
 En rougissant de honte, expirer de douleur,  
 O mon ame, il faudra que toujours tu haletes,  
 A cette terre rouge où sont ces goutteletes,  
 A ce bel incarnat de ce VERBE INCARNE,  
 Dont il nous estreina tout nouvellement né.  
 A ce LEVRE puissant, la triomphante amorce,  
 Qui fait à tous sentir son pouvoir & sa force,  
 Qui tire tant de monde, & peut tout surmonter,  
 Sans que le cœur humain puisse luy resister.  
 A ce Sang, dont IESVS fit pour nous cinq Fontaines,  
 A gros & chauds bouillons, découlé de ses veines,  
 Que toujours Alterée apres cette liqueur,  
 Tu t'y viennes laver aussi bien que mon cœur.

Je vous adore donc, pierretes precieuses,  
 Qu'on voit vne fois l'an, plus rouges & fumuses,  
 C'est vous, petits cailloux, encor teints & tachez,  
 De ce Sang de l'Agneau, qui lave les pechez.

TACHEZ

TACHEZ, dis-je, d'un sang, qui n'a point de macule,  
 Qu'espacha LE GRAND PAN & le divin HERCVLE,  
 C'est vous, ô terre sainte ! admirable gravier !  
 Que sur tous les thresors nous devons envier ,  
 Que ie veux appeller GRAINS BENITS D'INDVLGENCE,  
 Le pardon & le don fait à nostre indigence.

N'estes vous pas aussi cette espee d'aymant,  
 D'une couleur sanguine & d'un pouvoir charmant ?  
 Qui peut tirer à soy, par d'attraits invisibles,  
 Tous les cœurs les plus durs & les plus insensibles.  
 Qui, pleins de sentiment, se trouvent amollis,  
 Prés de ces mesmes grains au CALVAIRE cueillis.  
 N'emporterez vous pas le prix, & l'avantage,  
 Sur tous les sablons d'or du PACTOLE, & du TAGE,  
 Sur tout ce que fait voir le celeste flambeau,  
 Sur tout ce que le Ciel & la terre ont de beau.

Riche gage d'amour, precieuse Relique,  
 Pourquoi n'ay ie pour vous, vne langue Angelique ?  
 Cœur, mille fois plus dur que n'est le Diamant,  
 Dois tu pas t'attendrir au Sang d'un Dieu t'aymant.  
 Si les pierres se sont à son trépas fenduës,  
 Mes yeux ne l'arrosez que de perles fonduës,  
 Ame, n'auras tu pas plus d'amour que tu n'as ?  
 En voyant ces Rubis, ou ces rouges grenats.

C'est donc le Sang d'un Dieu méle dans cette terre,  
 Qui paroît à mes yeux dans ce fragile verre ?  
 Oüy, c'est le même sang, que la Sainte cueillit,  
 Accompagnant IESVS à son funeste lit.  
 Ie ne puis me lasser de voir cette Phiole,  
 Et ie sens que mon cœur tressaillit & s'envole;  
 Que ferez vous, mes yeux, quand au GRAND VENDREDY,  
 Vous le verrez bouillir à l'heure de Midy ?  
 Ne deviendrez-vous pas, en voyant ce prodige,  
 Les humides témoins d'une ame qui s'afflige,  
 Helas ! vous pourrez bien verser, à vostre rang,  
 Au moins de goûtes d'eau, pour de goûtes de sang.

Le voy paroître encor LE CHEF DE NOSTRE SAINTE,  
Ce front & cette chair divinement empreinte,  
Depuis que IESVS-CHRIST, comme il est averé,  
Luy dit en la touchant. *Noli me tangere.*

Ce fut en cét endroit, voyez encor de grace,  
De ses doigts imprimez les marques & la trace,  
Si bien que nous pouvons assurer en ce lieu,  
Et dire: *C'est icy vrayment le doigt de Dieu.*  
Y voyant cette chair encore cachetée,  
Par celuy qui l'avoit de son Sang racheptée.

O sainte Signature ! & precieux cachet !  
Qui découvrit si bien celuy, qui se cacheoit,  
Dont la main le fit mieux connoître que la bouche,  
Ce front servant d'épreuve, ou de PIERRE DE TOUCHÉ.  
Qui fait assez connoître avec sincerité,  
Combien fut bon, & fin l'or de sa charité.

Heureux donc ce Convent, & cette Eglise heureuse ?  
Qui garde cette chair toute miraculeuse,  
Que ne m'est-il permis, pour le moins vne fois,  
De coller là ma bouche, où IESVS mit ses doigts,  
Mais hélas vn pecheur, de tous le plus indigne,  
D'une telle faveur ne sçauroit estre digne.

O bien-heureuse teste ! ô chef si fortuné !  
De gloire & de splendeur dans le Ciel couronné,  
Sacré *Palladium* d'une sainte MINERVE,  
Qui conservez si bien le lieu, qui vous conserve,  
(Pout pouvoir accomplir le plus grand de mes vœux)  
Permettez moy de voir encor de vos cheveux;  
Les mêmes dont ie voy que vostre main essuye,  
De tant de pleurs versez vne abondante pluye,  
Quand les pieds de IESVS en furent arrosez,  
Et de ce même poil torchez & puis baïsez.  
De Iesus, qui bien-tôt en devoit laver d'autres,  
Qui ne furent apres que ceux de ses Apostress;  
Qu'il torcha, qu'il baïsa, qu'il pressa sur son sein,  
Même ceux de Judas, quoy qu'il sçeut son dessein.

C'est

C'est vous, dont, MAGDELEINE, ô forte, & belle tresse,  
 Enlaça le Sauveur, & s'en rendit maïstresse,  
 Se hazardant ainsi, de prendre son chasseur,  
 Qui la prit elle-mesme, avec tant de douceur.

Mais ce que plus i'admire, en cette boîte ronde,  
 C'est d'y voir cette tresse, encore toute blonde,  
 Et comme son bel or, qui m'ébloüit icy,  
 Seize Siecles apres, ne s'est point obscurcy,  
 Qu'elle retient encor, sa grace toute entiere,  
 Qu'autre fois si poudrée, elle est là sans poussiere;  
 Et qu'enfin, par respect, le temps ny touche pas,  
 Apres ces beaux cheveux, voicy l'Os de son bras.  
 O quelle bonne odeur, cette relique exhale !  
 Je ne crois pas, qu'au monde, on trouve son égale,  
 Cette senteur du Ciel, qui m'a si fort surpris,  
 Surpasse de beaucoup, celle de l'Ambre-gris.

O celeste parfum, divine Cassolette !

Vous avez tellement, embaumé ma MUSETE,  
 ( Qui m'inspire si-bien, tout ce que ie vous dis, )  
 Qu'elle ne prend ce lieu, que pour vn Paradis,  
 Que donc, sans en bouger, elle y finisse, & meure,  
 Prenant pour son repos, cette sainte demeure,  
 qu'elle ne sorte plus, de ce lieu si charmant,  
 qui n'a rien, qui ne soit, pour mon contentement,  
 Et moy, par consequent, ie m'arreste avec elle,  
 Au pied de cet Autel, & dans cette Chapelle,  
 Où ie viens apporter, & laisser mon tableau,  
 que ie n'ay iamais sceu, n'y pû faire plus beau.

GRANDE SAINTE, acceptez, cette petite offrande,  
 Attendant que quelque autre, en fasse vne plus grande,  
 N'estoit-ce pas le moins, apres ce que i'ay veu,  
 que de donner mon cœur, pour accomplir mon vœu ?  
 Daignez donc recevoir, ce que ie vous presente,  
 qui n'est autre, sinon ce qui vous represente.

Reconnoissez ces traits, & ces lineaments,  
 Faits pour vous acquetir, toujournouveaux Amants,

Qui

Qui, pris de vos attraits, & ravi de vos charmes,  
 Puissent vous demander, l'utile don des larmes,  
 Pour pouvoir, comme vous, toujours estre empêché;  
 A demander pardon, à pleurer leurs pechez.  
 Je demande ce don, mais avec plus d'instance,  
 Plus obligé qu'aucun, à faire penitence,  
 La mer & les sablons, n'estant pas tous assez,  
 Pour noyer & conter, tous mes plus grands excez;  
 C'est dequoy ie vous prie, (heureuse PENITENTE,)  
 Dont l'imitation, m'est si fort importante.  
 Faites donc que le Peintre, & non pas son tableau,  
 Puisse avoir, en pleurant, la détrempe de l'eau,  
 Plus propre à l'Imager, que non pas à l'Image,  
 Pour couler nuit & iour, le long de son visage.

C'est vous, dont nous voyons, que les faits glorieux,  
 Epouventent la terre, & ravissent les Cieux,  
 Autre FEMME que vous, puissante de la sorte,  
 Ne peut si dignement, porter le nom de FORTE.  
 Estant venue à nous, de ces derniers confins,  
 Pour aymer, & bruler, du feu des Seraphins,  
 Dont vous fûtes toujours, à tel point embrasée,  
 Que vous sembliez en l'air, vne ardente fusée.

Après avoir rendu, par ces chauds accidents,  
 Les Rochers embrasés, & les Buissons ardents,  
 On n'en verra jamais, d'autre qui vous devance,  
 Ayant SANCTIFIÉ, toute nostre PROVENCE,  
 Et fait vn si grand fruit, en tout ce beau pays,  
 Que les Siecles passez, en furent ébaïs,  
 Et de qui les futurs, liront toujours l'histoire,  
 Gravée en lettres d'or, au temple de memoire,  
 Pour doncques la bien dire, & la décrire mieux,  
 Il ne falloit parler, que la langue des Dieux.

Aussi meritez-vous, grande CONTEMPLATIVE,  
 Qu'un autre nous peignît, en belle Perspective,  
 Et qu'il ne fîsse pas, comme j'ay fait icy,  
 D'un si vaste sujet, vn tableau racourcy.

N'y d'un grand Argument, un petit Epitome,  
 ( Qui, pour sa dignité, meritoit un grand tome )  
 Où la MAGDELIANNE, entre dans une noix,  
 Ainsi que L'ILIADE, avoit fait autrefois,  
 Pensant qu'il valoit mieux, ô Sainte SOLITAIRE,  
 En parler tant soit peu, que non pas de s'en taire,  
 Car, qui seroit celui, qui pourroit dire tout,  
 En traitant un sujet, qui n'a ny fin, ny bout ?  
 Non, il n'est pas possible, encor que mille langues,  
 Fissent, pour ce dessein, tout autant de harangues,  
 Et mesme, quand j'aurois, cent bouches de Canon,  
 Je ne sçaurois bien faire, éclater vostre nom,  
 Il faut donc seulement, orner vostre Chapelle,  
 Du rayon d'APOLLON, ou du crayon d'APELLE,  
 C'est tout ce que je puis, c'est tout ce que je sçay,  
 Ne vous donnant icy, que mon premier essay,  
 D'un Aiglon hors du nid, la premiere volée,  
 qui luy fait voir le iour, sous la voute étoilée,  
 Ainsi reconnoit-il le foible de son œil,  
 qui ne peut supporter, l'éclat de son Soleil,  
 Qu'il fasse donc naufrage, ayant brulé ses ailes,  
 Dans la mer de vos eaux, si pures, & si belles.

Illustre original, dont j'expose l'Extrait,  
 Je ne pouvois pas mieux loger vostre portrait,  
 ( A qui ne manque pas la voix, ny la parole )  
 Qu'en l'aportant icy, pour l'appendre à ce THOLE,  
 Puis, me voyant au port, je quitte mon Vaisseau,  
 Ma toile, mes couleurs, mon Ancre, & mon pinceau.  
 Et laisse avec raison, cette PLATE-PEINTURE,  
 A d'autres, qui pourront, la faire en miniature,  
 Pour imiter ZEVXIS, ce peintre si vanté,  
 qui ne peignoit iamais, que POUR L'ETERNITE' !  
 J'attans donc, que pour vous, une meilleure plume,  
 Fasse bien-tost voler, un plus ample volume,  
 Et qu'un iour d'autres Vers, beaucoup plus elegans,  
 Courent apres l'odeur, de vos divins onguents.

Afin

Afin qu'après cela, ma PEINTURE PARLANTE,  
( Qui ne semble estre icy, qu'une TABLE D'ATTANTE, )  
Ayt les finissemens, & la dernière main,  
D'un peintre plus expert, d'un meilleur Escrivain.  
Ayant pour cette fin, receu quelque assistance,  
Je concluray la Piece, avec cette Sentence.  
» Que ce n'est pas le tout, (pour à Dieu nous unir,)  
» D'avoir bien commencé, mais il faut bien finir.

**F I N.**



## S. MARIE MAGDELEINE.

Anagramme.

MA RIME L'A DESIGNE'E.

D. M A G D.

*Pangere debuerat te, Magdala, solus Apollo,**Pingere debuerat, te, Magdala, solus Apelles.**Dandus erat, meritò tantus, utrique labor.*

MYLIEREM FORTEM QVIS INVENIET ?

Proverb. cap. 31. vers. 10.

Invenimus eam in Campis sylvæ.

Psalm. 131. v. 6.

*In terrâ desertâ,*

In loco horroris, &amp; vastæ solitudinis.

Deuter. cap. 32. v. 10.

*Auctoris distichon.*

Hic ego plantavi, lacrymando, MARIA rigavit;

Sed Deus omnipotens operi dedit incrementum.

Ex D. Paulo. 1. Cor. c. 3. v. 6.

Longè materies hîc superavit opus.

Verba carminis huius,

Ad finem vsque complevi.

Deuter. cap. 31. v. 30.

Anagramma.

O diva, Et semper sacratissima Maria Magdalena.

Ego pridem ad aras tuas altas, mea Carmina emisi.

## L'AVTHEVR A LA SAINTE.

## SONNET.

**Q**ue ne vous dois-je point, belle, & sainte Amazone,  
 Depuis que ma priere eut un si bon effet,  
 Pourray-je bien avoir, à mon vœu satisfait,  
 Par ce méchant Sonnet, qui rien de bon ne sonne ?

Je veux donc maintenant, Admirable personne,  
 Que ma Muse, ( laissant cet Ouvrage imparfait, )  
 Créve icy de depit, pour l'avoir si mal-fait,  
 Et pour ne plus aussi, rien faire pour personne.

Quand ie pense au mal-heur, d'ou vous m'avez osté  
 Helas ! si l'on nous dit, que vous avez esté,  
 La grande Pecheresse, & la Dame effrontée.

S'il le faut ainsi dire, & croire en bonne foy,  
 Vous ne pouviez jamais, avoir esté chantée,  
 Par un plus grand pecheur que moy.

## EIDEM DISTICHON.

Nulla tibi similis præcessit, nulla sequetur,  
 Peccator major me, quoque nullus erit.

## A L'AVTHEVR DE LA MAGDELEINE.

## SONNET.

**E**Sprit, qui paroissez, à tous les beaux esprits,  
 Comme un brillant éclair, à travers les nuages,  
 Peut-on pas appeller, vos excellents écrits,  
 Le livre sans pareil, L'ouvrage, des Ouvrages ?

Qui doncques les lira, sans en estre surpris,  
 Ne sera point conté, dans le nombre des sages,  
 Et qui n'apprendra pas, ce qu'ils nous ont appris,  
 Ne comprendra jamais, la bonté de ces Pages.

Où vous avez tracé, d'un style merveilleux,  
 L'histoire, qui doit estre, admirée en tous lieux,  
 La poursuivant si-bien, d'une si longue halaine;  
 Que les monts, les deserts, les Antres, & les bois,  
 ( Qui pour hôtesse ont eû, l'illustre MAGDELEINE )  
 Doivent, pour vous louer, se changer tous en voix.

De medio petrarum dabunt voces.

Psal. 103. v. 12.

### EIDEM EPIGRAMMA.

Hæc, Petre, te semper deserta diserta loquantur,  
 Te extollant montes laudibus, antra sonent,  
 Sintquæ, tui, Echones, præcones, nominis, omnes.  
 Aut, versum in cytharas te nemus omne canat.

Amico nominato, Anonymus Amicus.

## A L'A U T H E V R.

### Q V A T R A I N.

A Ta loizange toute entiere,  
 Je diray qu'en cette matiere.  
 Tu n'as aucunement cedé,  
 A tous ceux, qui t'ont precedé.

A V M E S M E.

Voyant icy ce que ie voy,  
 Esprit, admirable genie,  
 Je ne sçay que penser de toy,  
 Non plus que de ton V R A N I E.

Si-bien qu'ayant esté, fort long-temps à rêver.  
 Je me sens obligé d'escrire,  
 Qu'un Ange est venu, pour t'instruire,  
 Où que tu l'es allé trouver.

FR. CHARLES HENRY, Carme d'Avignon.

## POUR LE MESME.

## EPIGRAMME.

**T**ant de pointes d'esprit, tant de riches pensées,  
 (Comme de beaux brillans) en ce Livre enchassées,  
 Sans doute, sans erreur, sans contredit, seront,  
 Capables de ravir, ceux qui les concevront,  
 Et corriger les mœurs, de tant d'humeurs peccantes,  
 Quand on verra, qu'elles y sont.  
 Et si RARES par tout, & par tout si FREQUENTES.

Fi. ÉLISEE de IESVS. Carme.

## POUR LE MESME.

**F**alloit-il pas estre un Héraut,  
 Où du moins un excellent Chantre,  
 Pour faire si bien, & si haut,  
 Resonner en tous lieux cet ANTRES  
 D'où sortiront avec le temps,  
 Sur des Airs elevez, & de tons éclatants,  
 (Comme bruyants clairons, ou trompetes sonnantes)  
 Plus de mille Echôs surprenantes,  
 Qui rediront son nom, rechanteront ses Vers,  
 Et porteront sa gloire, au bout de l'Univers.

Fi. ALEXANDRE, Carme d'Avignon.

AV

## A V M E S M E.

**T**on nom peut désormais, du tombeau s'exempter,  
 (Ayant tiré du sien, avec beaucoup de peine,)  
 La grande ombre de Magdeleine,  
 Qu'on t'a si-bien oïy chanter,  
 O pieux Pelican, qui t'es ouvert la veine:  
 Pour la ressusciter.

Oibe canenda omni,tu PELICANE, Cane,

E T

Sit vena tua Benedicta.

Prouerb. c. 5. v. 18.

Amen.

BARTHELEMY DE VAVREAS, au Comtat d'Avignon,  
 Notaire, frere de l'Autheur.

AVCTORIS ANAGRAMMA.

Operi Magdalico Accommodatum.

FRATER PETRVS

A S A N C T O L V D O V I C O .  
 C A R M E L I T A , V A L R E A C E N S I S .

ISTE VIR CLARVS.

F L O S P O E T A R V M  
 I N S A N C T A D E O C A R A , R E L V C E A T

FL. GABRIEL NALLYS. Carmelita, Avenion.  
 Sacra Theologia Doctor.

*Lettre du Reverendiss. Pere General de tout l'Ordre.  
Contenant permission d'imprimer à l'Autheur.*

**R**EVERENDE PATER,  
Vt scias me tuos labores pluris facere, annuo, vt  
possis typis mandare Poëma à te cōfectum, cui titulus est  
( *La Magdeleine au desert de la sainte Baume en Pro-  
vence;* ) & harum virtute, licentiam tibi concedo, sed  
quia nostræ constitutiones exigunt, vt regularium opera  
à viris doctis eiusdem Religionis approbentur, cupio, vt  
antequam imprimatur, examinetur, & approbetur ab ali-  
quo viro erudito, è nostris, quem tibi concedet novus  
Provincialis. Gratum habui Anagramma, tanquam tui in-  
genij, tuæque non vulgaris doctrinæ Minerval. &c.  
Vale. Datum Romæ die 22. Novembris 1667.

Paternitatis tuæ.

Amantissimus in Christo Pater  
FR. MATTHÆVS ORLANDVS, Generalis  
Carmelitarum.

P. PETRO à sancto Ludovico.

*Permission du tres-Reverend Pere Provincial  
de Provence.*

**N**OUS Provincial des Carmes de la Province de Pro-  
vence, suivant la Permission du Reverendissime Pere  
General de nostre Ordre. Permettons au R. P. Pierre de  
S. Louys, Religieux, Prestre de nostre dite Province, de  
faire Imprimer vn Livre intitulé, ( *La Magdeleine au  
desert de la Ste Baume* ) apres qu'il aura esté veu, exa-  
miné, & approuvé, comme il est prescrit en nos Con-  
stitutions, en foy de quoy, &c. Fait en nostre Convent  
d'Avignon ce 20. Fevrier 1668.

FL. RAYMOND ROSTAGNY, Docteur en Theologie  
de la faculté de Paris, & Provincial.

[FR. GABRIEL de S. FRANÇOIS, Docteur en Saints  
Theologie, Assistant du R. P. Provincial.

---

## APPROBATIONS

des Docteurs.

**L**E Souffigné, Docteur de Sorbonne, & Theological de l'Eglise de Lyon. Certifie, avoir leu vn Livre, intitulé (*La Magdeleine au desert de la sainte Baume*) contenant vn Poëme en vers Heroïques françois. Composé par le R.P. Pierre de S. Louys, Religieux Carme, dans lequel, ie n'ay rien reconnu que de devot, & capable d'ex-citer vn chacun, à honorer cette sainte Amante de **IESVS-CHRIST**. Tellement, que i'estime qu'il merite de voir le iour. FAIT à l'Isle-Barbe, ce 28. Avril 1668.

A R R O Y.

**L**A fin que s'est proposé le R. P. Pierre de S. Louys, Religieux de nostre S. Ordre, ( *dans le Poëme Heroïque, qu'il a composé de la grande Amante de IESVS-CHRIST*) n'a rien qui ne soit fort Chrestien & fort Religieux. Puis qu'il pretend, par la douceur & la cadance de ses Vers, retirer du precipice eternel, les ames qui ont suivy Magdeleine dans son peché, pour les conduire dans sa grotte, afin d'y prendre son second esprit, l'imiter dans sa Penitence, & dans l'abandon des vanitez du monde. C'est la raison qui fait, que n'ayant rien trouvé d'ailleurs dans cet Ouvrage, qui soit contraire à la Foy. Je trouve tres-à-propos de le donner au Public, qui trouvera que l'Autheur n'a rien promis dans son premier Livre, qu'il ne puisse executer. Donné à Lyon, dans nostre Convent de N. Dame des Carmes, proche les Terreaux, ce 27. 'Avril 1668.

Fr. VIAL, Docteur de Paris.

**L**E souffigné, Docteur en Theologie, atteste avoir leu-  
entierement ( *un Poëme* ) composé par le R.P. Pierre  
de S. Louys, Religieux Carme; dans lequel i'ay trouvé  
tant de choses admirables, & dignes de voir le iour, que  
i'ay d'abord esté surpris, & i'ay jugé digne, pour la con-  
solation des ames Saintes, & le contentement des ames  
bien nées, d'estre mis sous la presse. A Lyon, ce 30.  
Avril 1668.

AVTOSSERRE.

**N**OUS Souffignez, Docteurs en Theologie de l'Or-  
dre des Carmes de la Province de Provence. Cer-  
tifions avoir veu, & leu, par l'ordre du tres Reverend  
Pere RAYMOND ROSTAGNY, Provincial de la mesme  
Province, vn Livre intitulé, ( *La Magdeleine au desert  
de la sainte Baume* ) composé par le P. Pierre de  
S. Louys, Religieux Carme, dans lequel nous n'avons  
rien trouvé de contraire à la Foy Catholique, ny aux  
bonnes mœurs. FAIT à Beauvoir, ce 19. May 1668.

FR. BASILE DE REMESAN.

FR. ANGE LE BLANC, Prieur des Carmes  
du Pont de Beauvoisin.

PERMISSION DES GENS DV ROY.

**V**Fu les Approbations cy-dessus. Je n'empesche pour  
le Roy, que le Livre intitulé ( *La Magdeleine au  
desert de la Ste Baume* ) composé par le R.P. Pierre de  
S. Louys, Religieux Carme, soit Imprimé & mis au  
jour, par Sieur JEAN GREGOIRE, Marchand Libraire  
de cette Ville, avec les deffences en tel cas requises &  
accoutumées. Fait à Lyon, ce 18. Juin 1668.

V I D A V D.

**S**oit fait suivant les Conclusions du Procureur du  
Roy. A Lyon, ce 18. Juin 1668.

D. E. SEVE.

## Fautes survenues en l'Impression.

Page 2. Vers 21. la celeste, lisez l'invincible, p. 6. v. 8. soulevez, lisez. soustenez, p. 17. v. 20. palidonie, lisez. palinodie, p. 21. v. 3. souvent, lisez. sauvant, p. 25. v. 24. hippocrenes, lisez. pyrocrenes, p. 25. v. 34. Anteres, lisez. Anteros, p. 27. v. 32. connet, lisez. couve, p. 28. v. 23. cōtenu, lisez. continu, p. 30. v. 14. playes de pleurs, lisez. pluyes de pleurs, p. 33. v. 3. la Cour, lisez. sa Cour, p. 35. v. 18. Répōd, lisez. Répons, p. 40. v. 31. parsement, lisez. parsement, p. 42. v. 20. & defendu, lisez. ce defendu, p. 42. v. 22. changer, lisez. changez, p. 42. v. 27. par foy, lisez. par fois, p. 44. v. 27. seins. lisez. soins, p. 46. v. 32. de sa teste, lisez. de la tresse, p. 48. v. 31. toute haste, lisez. toute have, p. 55. v. 12. ne le fut, lisez. ne la fut, p. 59. v. 11. on ne trouve, lisez. on ne trouva, p. 64. v. 18. de rechauffer, lisez. de rehausser, p. 64. v. 30. & me trainant, lisez. & me trainent, p. 65. v. 32. de lieux, lisez. de lynx, p. 68. v. 4. le mouillant, lisez. la mouillant, p. 68. v. 28. attiquets, lisez. affiquets, p. 70. v. 7. allez, lisez. assez, p. 70. v. 20. acheve, lisez. acheva, p. 71. v. 4. sur son pied, lisez. sous son poids, p. 71. v. 10. il me touche, lisez. il me toucha, p. 75. v. 2. concordement, lisez. eōmodement, p. 79. v. 10. & deproiection, lisez. est deproiection, p. 79. v. 11. bain, lisez. bien, p. 81. v. 34. train, lisez. bain, \* p. 82. v. 16. qui l'environne, lisez. qui t'environne, p. 85. v. 5. brisons, lisez. brisans, p. 87. v. 11. jumeaux, lisez. gemeaux, p. 88. v. 16. ce festin, lisez. ô festin, ce lis ô. p. 88. v. 35. aussi-tôt, lisez. aussi tout, p. 99. v. 12. comme l'Ambre à la paille, lisez. la paille à l'Ambre, p. 104. v. 30. qui sonde, lisez. qui soude. p. 106. v. 33. la plaingnoit, lisez. le plaingnoit, p. 107. v. 8. sommeil, lisez. Soleil, p. 110. v. 18. iusqu'à la fin, lisez. iusqu'à sa fin, p. 111. v. 14. pour lisez. par, p. 111. v. 36. pas, lisez. plus, p. 113. v. 1. où elle est occupée, lisez. ô qu'elle est occupée, p. 115. v. 13. la mort, lisez. le mort, p. 127. v. 24. pour l'éclairer, lisez. pour t'éclairer, p. 134. v. 13. creux, lisez. trous, p. 143. v. 31. quand, lisez. que, p. 146. v. 36. ta bouche, lisez. la tienne, p. 176. à cotté, lisez. à costé, p. 178. v. 29. les Peons, lisez. les Pzans, &c.

\* p. 81. v. 36. sa main, lisez. ses yeux ne font.





2







HFA

1250 F

Clear Lake







